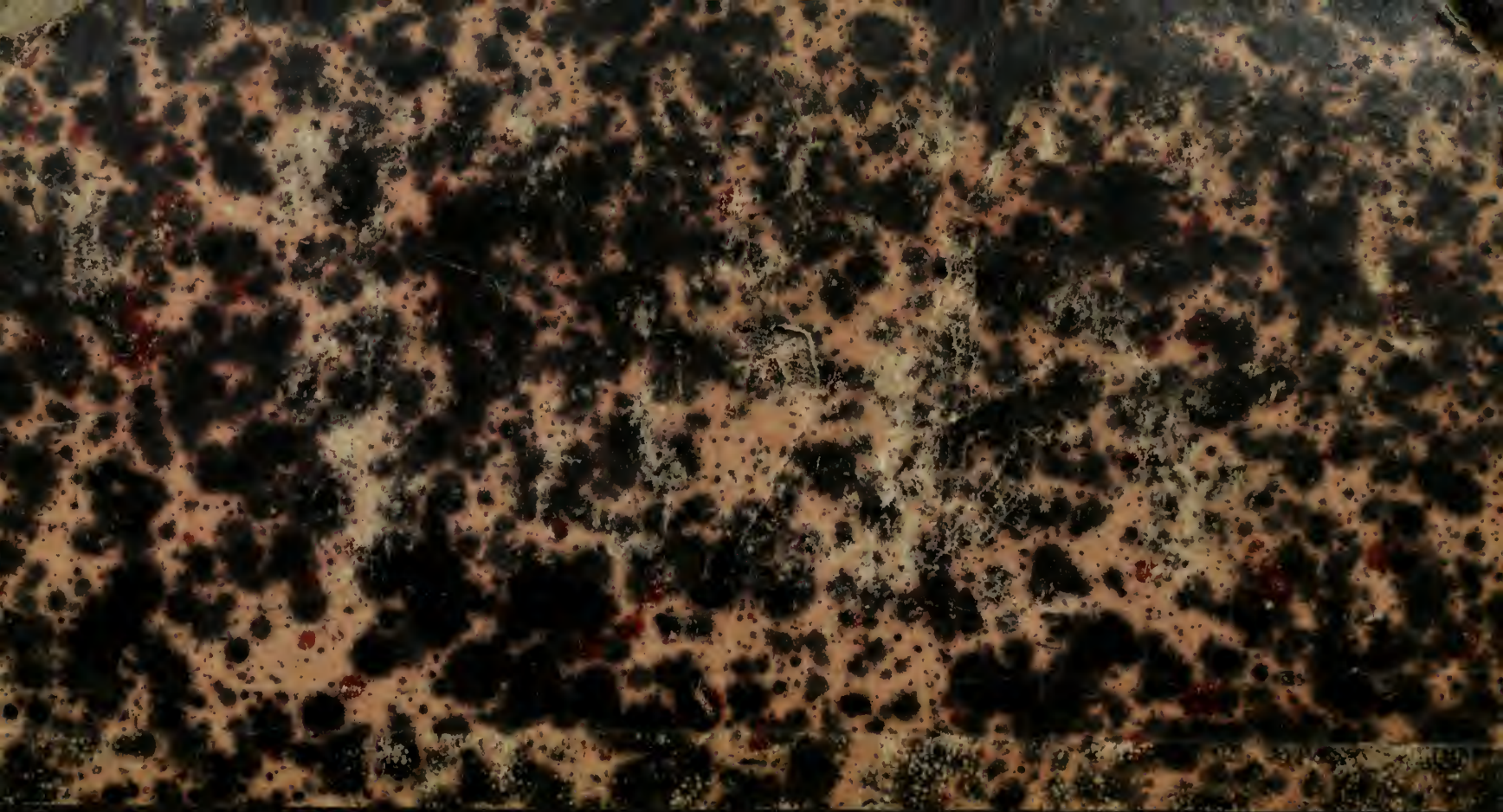


Domfront
053
v.1
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mikallemoldave01sain

MIKAËL LE MOLDAVE.

Œuvres de Madame la comtesse Dash.

Le Jeu de la reine.	2 vol. in-8.
L'Écran.	1 vol. in-8.
Madame Louise de France.	1 vol. in-8.
La Chaîne d'or.	1 vol. in-8.
Madame de la Sablière.	1 vol. in-8.
Le Fruit défendu.	4 vol. in-8.
La marquise de Parabère.	2 vol in-8.
Le Comte de Sombreuil.	2 vol. in-8.
Le Château de Pinon	2 vol. in-8.
Les Bals masqués.	2 vol. in-8.
Madame la princesse de Conti. . . .	2 vol. in-8.
Mademoiselle de la Tour du Pin. . .	2 vol. in-8.

Sceaux. — Imprimerie de E. Dépée

MIKAËL

LE MOLDAVE,

PAR

M^me^ LA COMTESSE DASH.

1

PARIS
PÉTION, LIBRAIRE-ÉDITEUR
DE EUGÈNE SUE, ALEXANDRE DUMAS, CHARLES DE BERNARD, ETC.
11, rue du Jardinet.

1848

I

LA MOLDAVIE ACTUELLE.

A UNE NOBLE AMIE.

C'est à vous, chère amie, que je veux dédier ce livre, à vous que je ne nomme pas, parce que je préfère ne vous nommer que dans mon cœur; mais lorsque vous le lirez, vous saurez bien que c'est à vous que je parle, car je vous

ai promis cette dédicace et j'ai toujours entendu dire à ceux qui m'ont élevée qu'aucun des évènements de ce monde ne devait faire oublier une promesse. Quand on ne la tient plus pour les autres, on la tient pour soi, pour ne pas être traité de *foi-mentie*, la plus grande de toutes les injures adressée à un gentilhomme, elle est presque synonyme de lâcheté et rarement l'une marche sans l'autre. Voilà une discussion *de point d'honneur* bien grave, entre femmes, on nous dirait presque devant le tribunal de nosseigneurs les maréchaux de France. Pardonnez-le moi, chère amie, c'est une suite de mon penchant pour la digression, et puis je ne crois pas celle-ci tout à fait inutile. Pourquoi n'aurions-nous pas aussi notre parole comme ces Messieurs? Pourquoi ne répondrions-nous pas pour nous même aussi bien que l'autre sexe? sans viser à l'émancipation, nous avons ici le droit de réclamer, et

la certitude d'être crues nous rendrait plus attentive à nos discours. Ceci soit dit entre parenthèse.

Je vais parler d'un pays très ignoré de la plupart des Européens, très méconnu de ceux qui s'imaginent le connaître. Je pourrais mentir à mon aise, si cela me faisait plaisir, mais d'après ma profession de foi de tout à l'heure je n'aurais garde d'y essayer. Je dirai ce qui est vrai, ce que j'ai vu, ce que j'ai puisé à des sources certaines, ce que j'ai entendu, et j'ai beaucoup à dire. Je n'ai pas la prétention d'écrire un livre de mœurs, ni un livre de voyage, ni même un livre historique, il y aura de tout cela cependant. Et d'abord quelques mots d'explication sur ces deux volumes. Le sujet en est pris dans les chroniques moldaves, une partie des personnages sont d'imagination, les noms sont tous réels. J'ai tâché de réunir les faits les plus brillants

d'une nation, dont le passé a été magnifique. J'ai choisi l'époque qui m'agréait le plus, celle que je connais le mieux, j'ai tracé des caractères tels que je les ai compris d'après les évènements. Il y a dans ces pages peu de couleur *locale* du moment, je l'avoue de bonne foi. Mes Moldaves ne le sont guères plus que les Turcs de Racine dans *Bajazet*. J'ignore la langue du pays, j'ignore surtout les usages de ce même pays au dix-septième siècle. On prétend qu'ils étaient barbares, il aurait fallu pour en être sûr des recherches presque impossibles, car les faiseurs de mémoires contemporains ne sont pas nombreux et surtout ne sont pas traduits. J'ai donc mieux aimé supposer qu'à une époque où les belles manières de la cour de France se répandaient partout, à une époque où nos princes du sang allaient se battre en Hongrie contre le Turc, à une époque où le roi de Pologne épousa la fille d'un simple gentil-

homme français, lorsque le grand roi recevait des ambassadeurs de Perse, lorsque madame la princesse de Conti avait une pagode dans l'Inde et que l'empereur de Maroc la faisait demander en mariage, je suppose donc que la bonne compagnie moldave s'était un peu francisée. Je me trompe probablement aussi, je conserve tout ce que je puis, tout ce que je sais des pratiques intérieures de vos ancêtres, et puis après je m'humilie de mon ignorance et j'en demande très sincèrement pardon. J'ai eu deux buts en composant ce livre : le premier, de faire connaître ce qui est ignoré, et le second, de rendre cette connaissance agréable. Je désire avoir rempli l'un et l'autre. C'est surtout aux Moldaves que s'adresse cette amende honorable, eux qui *savent* bien mieux que moi ce qui concerne leur pays, et c'est à eux que je demande indulgence. Chacun fait ce qu'il peut, souvent une petite chapelle rustique, sans

art, sans ornements, attire l'œil du Seigneur aussi bien que les merveilleuses basiliques élevées à grands frais par les rois de ce monde, en tout il faut voir l'intention.

Parlons d'abord du pays, du sol, c'est certainement le plus fertile qu'on puisse rencontrer et il ne lui manque pour être rangé parmi les riches de l'univers qu'une population nombreuse et une civilisation avancée. Une partie de la Moldavie est traversée par les Carpathes, ou Alpes orientales, qui ne le cèdent à leurs rivales qu'en élévation, mais dont les sites sont tout aussi pittoresques. Je n'en donne ici aucune description. J'y ai placé la scène de mon roman, et les descriptions y viendront d'elles-mêmes. La plaine est traversée par plusieurs grandes rivières. Le Danube, le Pruth, le Sereth, la Moldova, qui tous se réunissent et arrivent à la mer Noire. Ces cours d'eau

apporteront la fortune au pays lorsque la navigation sera devenue ce qu'elle est dans les autres contrées. Des vallées et des prairies délicieuses serpentent autour de leurs ondes. Nulle part les champs ne sont mieux fleuris, nulle part la végétation n'est plus belle et l'on conçoit le patriotisme des Moldaves lorsqu'on parcourt cet admirable jardin.

Autrefois, il y a très longtemps, la Moldavie, la Valachie, la Servie et les pays circonvoisins étaient habités par les Daces, peuple belliqueux, qui inquiéta bien des siècles l'ambition romaine. En vain avait-on tenté de les soumettre, ils résistaient aux conquérants du monde et disputaient pied à pied leur sol. Enfin, l'empereur Trajan prit des mesures plus heureuses, ou fut plus favorisé de la victoire, tant y a qu'il s'en rendit maître et en extermina les habitants. Les colonies qu'il envoya pour repeu-

pler cette conquête, se répandirent insensiblement, en conservant la langue, les usages, le type de la mère-patrie, et cette nouvelle nation prit le nom générique de *Roumans*, qu'elle a gardé jusqu'à ce jour, sauf les subdivisions que le temps a amenées. Le souvenir de Trajan, vit encore dans les environs; des monuments, des inscriptions, des routes conservent son patronage; les paysans même le regardent comme une sorte d'esprit, soit bon, soit mauvais, suivant la circonstance, et dont ils seraient très embarrassés de désigner l'origine. La Bessarabie et la Buckowine faisaient autrefois partie de la Moldavie. En 1810 la Russie prit possession de l'une, à la fin du dernier siècle, l'Autriche s'empara de l'autre ; depuis cette époque, la principauté est donc resserrée entre ces deux grands empires, la mer noire, et la Valaquie, sa sœur et sa compagne de fortune.

Les états du Danube paient un tribut à la Porte, et sont sous sa protection immédiate; ce tribut est peu de chose, et cette protection est illusoire, tout se passe plutôt en cérémonie qu'en réalité. La Russie, avec moins de prétentions apparentes, a certainement plus de puissance réelle. Dieu me préserve de la politique! je n'y entends rien, je ne m'en suis jamais mêlée, et je me donnerai bien de garde de commencer par celle-ci, à laquelle j'entends encore moins. Je dirai tout simplement, et sans m'occuper de savoir si cet ordre de choses est bon ou mauvais, que la Moldavie est gouvernée d'abord par un prince électif, à vie, depuis l'avènement de celui qui règne aujourd'hui, et par une Chambre de Boyards, composée des gentilshommes éligibles du pays et de leurs fils parvenus à l'âge de majorité; cette Chambre s'occupe des intérêts de la nation, fait le choix du prince, qu'on doit prendre parmi eux, ordi-

nairement, et suit aussi les évènements politiques de l'Europe, surtout en ce qui concerne les principautés.

La religion dominante est la religion grecque; il s'y trouve cependant des catholiques romains, surtout dans les montagnes, beaucoup de Juifs et quelques protestants, presque tous étrangers. Le métropolitain d'Iassy est le chef de l'Eglise. Le clergé est peu éclairé, généralement, ce qui contribue à éloigner de la civilisation les classes pauvres et les campagnards. Une des choses les plus remarquables qu'il y ait au monde, ce sont les couvents d'hommes et de femmes; on ne rencontre nulle part rien à leur comparer en ce genre. Les Carpathes en sont peuplés. Il n'est pas rare de voir jusqu'à quinze cent religieuses dans la même abbaye. Elles ne se cloîtrent pas avec la sévérité des nôtres; il leur est permis de passer quelque temps dans leurs familles, de recevoir

des visites, mais sans quitter jamais leur costume. Les moines suivent les mêmes règles ; ils arrivent aux grandes dignités ecclésiastiques, ils ne se marient point, comme les prêtres séculiers. Sans avoir l'instruction et les habitudes du clergé d'Occident, ils sont infiniment supérieurs aux popes, quelques-uns même deviennent très savants et édifient les fidèles par leurs vertus. Les grottes des Alpes danubiennes sont habitées par une foule d'ermites, les derniers certainement de l'Europe ; ils y parviennent à un âge très avancé, on y compte plusieurs centenaires.

PATRIMOINE NORMAND

Je lis, dans un itinéraire au mont Pion, la plus élevée des cimes de ces Alpes danubiennes, un touchant épisode que je veux transcrire ici. Je copie : cet itinéraire est de M. G. Assaki, un des hommes les plus instruits de la Moldavie, et dont les ouvrages m'ont été fort utiles pour la composition de ce livre, j'en parlerai

tout-à-l'heure, lorsqu'il sera question des littérateurs et des poètes. Revenons en à l'anecdote qui m'a frappée : il est question d'une ermite femelle, on en pourrait facilement faire une héroïne de roman, pour le peu qu'on y mît de la bonne volonté. Les choses mystérieuses et inconnues plaisent partout, mais plus encore dans ce pays étrange, où tout est à faire, tout est à dire en ce genre. Quelle mine pour un nouveau Walter-Scott, si Dieu voulait en créer un second!

* — « En se dirigeant vers le sud-ouest, » on atteint le ruisseau *Lamartine*, qu'on re- » monte jusqu'à un endroit où il se réunit au » ruisseau *Séraphine*.

» Le nom de ce ruisseau n'est pas ancien. » Pendant les troubles politiques de 1821,

* Extrait d'un voyage au Mont-Pion, par l'aga G. Assaki.

» qui causèrent tant de catastrophes aux par-
» ticuliers, une jeune inconnue, vêtue de
« noir, vint se fixer au milieu de ces lieux sau-
» vages ; elle passait les hivers dans les grottes,
» et les étés dans le creux d'un arbre. Elle
» changeait souvent de demeure et évitait
» toutes relations avec les bergers et les er-
» mites, qui, étonnés de cette apparition
» mystérieuse et touchés de sa piété et de sa
» mélancolie, la révéraient et déposaient sou-
» vent des aliments auprès de sa demeure. Le
» peu de mots qu'elle proféra pendant sa ma-
» ladie, jetèrent quelque lumière sur cette
» étrangère, et depuis on l'appela *Séraphine*.
» Il paraît qu'elle était venue de loin, à travers
» les Carpathes de la Roumounie. Quelque
» malheur grave, peut-être des souffrances de
» cœur, motivaient sa misanthropie. Elle mena
» cette vie pendant cinq ou six ans. Le lieu
» qu'elle préférait était un ruisseau, dont le

» murmure mélancolique paraissait répondre
» à ses soupirs.

» Pendant l'été des gémissements prolongés
» partant du milieu des bois, attirèrent l'atten-
» tion d'un berger, qui passait avec son trou-
» peau. Il se dirige de ce côté, et trouve Séra-
» phine baignée dans son sang! Elle était sortie,
» suivant sa coutume, à la pointe du jour,
» pour cueillir des champignons, et était tom-
» bée dans un piège que les chasseurs avaient
» tendu aux renards, son pied fut écrasé par
» le fer. Il était près de midi : son sang coulait
» encore. Pâle et mourante, elle adressa pour
» la première fois des prières, en demandant
» à être conduite près de son ruisseau chéri.
» Le berger la prit dans ses bras et la descendit
» avec beaucoup de peine, par un ravin, il la
» déposa au bord du ruisseau. On dit qu'y
» ayant bu de l'eau, elle s'endormit aussitôt,

» et ne se réveilla plus. Une croix rustique
» plantée sur le rocher voisin, marque le lieu
» où repose le corps de *Séraphine*, et son âme
» épurée par la souffrance, trouve peut-être
» le repos dans le séjour des anges, tandis que
» son ruisseau seul conserve ici le souvenir de
» cet évènement. »

Ce pays est plein de traditions et de légendes touchantes ou mélancoliques. Un poète national, également poète dans sa langue et dans la nôtre, et il y en a plusieurs, M. Negruzzi, par exemple, devrait les réunir en un livre, qui ne pourrait manquer d'intéresser par le talent et par le sujet tout à fait neuf. Cette poésie tient à la fois de l'Orient et de l'Occident. Elle réunit l'imagination brillante des nations du Midi à la rêverie de celles du Nord. C'est une chose originale et singulière, et puisque j'ai commencé ce sujet, je parlerai de suite de

la littérature moldave et des espérances qu'elle donne.

En 1820, parut le livre des *Origines* de Pierre Maïor, et en 1850, les Chroniques moldaves du prince Demètre Cantimir (un des héros de ce livre), furent livrées à la publicité. Ces deux ouvrages sont les plus répandus dans les principautés, et chacun d'eux a un mérite différent; ils ne sont point traduits, je n'en parle que par ouï-dire et presque pour mémoire. Georges S'incaï fait aussi une Histoire générale du Roumans, en 1804; Paul G'iorgovici écrivit vers la même époque une sorte de Grammaire de la langue d'or. Cette grammaire morale et politique, renferme beaucoup de documents curieux. Daniel Scavinsky, a laissé plusieurs titres à la postérité, entre autres une traduction du Démocrite de Regnard, et une tragédie de Brutus; il mourut en 1815. — M. G. Assaki, dont je viens de citer un fragment, commence

la série des littérateurs contemporains. Il est à la fois historien et poète, voyageur et antiquaire ; il s'occupe de toutes les branches de la littérature. Il écrit fort purement en français, et j'ai vu de lui des choses très remarquables. Je regrette que le cadre de ce chapitre et les exigences du roman qui doit suivre, ne me permettent pas des citations de cet auteur et des autres dont je vais parler, mais il me faudrait trop de place pour transcrire tout ce qui m'a plu, et j'aurais bien de la peine à choisir. M. Assaky a fait des ballades, des fables, des chroniques, il fera plus encore sans doute.

M. Negruzzi traduit, en vers moldaves, Victor Hugo et Puschkin. On pourrait dire de lui qu'il est le Lamartine de la Moldavie. De même que l'illustre chantre d'Elvire, il réunit la poésie et la politique, étant aussi membre de la chambre élective. Un poëme d'Aprod Parice, dont je n'ai vu, hélas ! que la traduction,

m'a paru rempli de force, d'images et d'originalité. C'est un épisode de la vie d'Etienne-le-Grand, votre illustre prince, c'est une bataille contre Mathias Corvin. La prose de M. Negruzzi pétille d'esprit, comme sa conversation. Il a écrit des nouvelles charmantes, pleines de finesse et de grâce; il parle admirablement français et sans aucun accent, ce qui, du reste, lui est commun avec presque toutes les personnes distinguées de la société moldave, hommes et femmes; le français semble leur idiôme naturel, ils l'apprennent dès l'enfance. Dans les cercles, on entend à peu près également la langue française et celle du pays. M. Negruzzi essaie d'introduire l'alphabet ordinaire, à l'exclusion des lettres slaves, on dit que cela lui réussit à merveilles. L'étude de la littérature roumane deviendrait ainsi bien plus facile pour les étrangers.

M. Donici, auteur de fables délicieuses,

rappelle tout-à-fait Lafontaine par sa naïveté et son élégance. On m'en a traduit plusieurs qui m'ont enchantée. Je regrette vivement de n'avoir pu les lire dans l'original.

Alex. Christovergni, enlevé de bonne heure à la gloire, laisse de nobles souvenirs poétiques.

MM. Bazile Alexandry, Alex. Rousseau, Constantin Negry, sont des hommes d'un talent incontestable, et que l'on remarquerait même dans une contrée plus fertile en illustrations. M. A. Corradini célèbre sa patrie en vers français. Son volume des *Chants du Danube*, renferme des strophes délicieuses, et de rêveuses cantilènes que nous lisons avec reconnaissance, car il les a composées à Paris.

M. Michel de Kogalnitchan s'occupe beaucoup de l'histoire des Principautés. Il en a

publié déjà plusieurs volumes, en français, qu'il parle et qu'il écrit avec la même facilité. Ces chroniques sont complètement dans le style du genre. On y remarque, au milieu des recherches consciencieuses et scientifiques, une manière charmante d'écarter l'aridité presque inséparable des récits sérieux. L'auteur y réussit très heureusement. M. de Kogalnitchan a la verve la plus brillante dans l'esprit, il me rappelait nos causeries parisiennes.

Madame Mourouz, fille de M. Assaky, cultive également la littérature, et j'ai vu dans un journal moldave de très jolis vers signés Hélène Severine, née Stourdza.

Le fils aîné de Son Altesse le prince régnant, le prince Démètre Stourdza, a fait imprimer à Paris une brochure fort remarquable sur l'amélioration des classes ouvrières en France. Il traite le sujet avec impartialité et sagesse;

son style est pur, correct, souvent élégant et toujours convenable à la matière qu'il aborde. Les journaux français en ont publié plusieurs fragments.

Vous le voyez chère amie, et vous le savez encore mieux que moi, votre patrie a aussi sa pléïade, elle compte des poètes, des historiens et des prosateurs. Encore une fois, je regrette de ne pouvoir citer davantage. Peut-être depuis que j'ai réuni les matériaux de ce livre, peut-être d'autres ouvrages, d'autres noms ont-ils surgi. Je voudrais les connaître, hélas! il y a loin de nos contrées aux vôtres! La renommée ne vole pas si vite, il lui faut quelquefois bien du temps pour arriver à son but, mais aussi alors elle s'y fixe davantage, cette déesse, si difficile à fixer!

Je me suis imposé la loi de ne point parler politique, cependant je ferai connaître le genre

de gouvernement de la Moldavie, j'en ai déjà dit quelques mots.

Le prince nomme cinq ministres : le grand logothète, ministre de l'intérieur.

Le grand logothète, ministre de la justice.

Le logothète ecclésiastique, ministre des cultes et de l'instruction publique.

Le vestiaire, ministre des finances.

Le secrétaire d'État ou postelnic, ministre des affaires étrangères.

L'Aga est chef de la police générale.

Les tribunaux sont établis à peu près sur le pied des nôtres, seulement c'est le prince qui décide en dernier ressort, en ce qu'on appellé le divan princier. Il y a des bagnes et des prisons, et aussi la peine de mort, mais on l'exerce rarement.

La Moldavie possède deux régiments : l'un de cavalerie, l'autre d'infanterie, plus un corps de pompiers, la garde civique et les cosaques, qui

sont employés souvent au service d'estafette et de courriers. Les soldats ont par-dessus leur service ordinaire, la garde des quarantaines, du cordon sanitaire du Danube et des douanes. Un bâtiment de guerre, stationnant à Galatz, et commandé par un officier de marine, appartient également à la principauté.

Vers la fin du quinzième siècle la noblesse a été instituée. D'abord personnelle et viagère, comme attachée à certaines places de l'État, aujourd'hui elle est héréditaire; néanmoins elle peut s'acquérir encore par les rangs qu'on obtient, et l'on devient ainsi boyard de première, de deuxième et de troisième classe. Le plus bas degré s'appelle s'atrar et le plus haut, à l'exception du prince, bien entendu, est le grand logothète. Tous ces titres sont conservés de l'empire grec. Les Phanariotes en envahirent une grande partie dans les derniers siè-

cles, et les plus illustres familles n'occupent pas toujours les dignités les plus éminentes. Il reste dans les principautés plusieurs branches des races impériales d'Orient : les Cantacuzène, les Rosetti, les Ducas, etc.

La noblesse moldave a des armoiries souvent fort belles et fort simples, quelquefois barbares. Celles de la principauté sont une tête de taureau. Le prince régnant écartelle de son propre écusson et on place ces armes, ainsi blasonnées, sur les établissements publics, dans le sceau de l'État, etc. Les officiers portent sur leurs épaulettes le chiffre du prince ; l'uniforme des troupes est bleu, le drapeau tricolore, mais non pas semblable à celui de France.

Les lois dérivent du code Napoléon, le divorce est permis, il est même très fréquent, trop fréquent, il faut bien le dire. Il n'est pas rare de voir des hommes ou des femmes se

remarier deux ou trois fois. Il en résulte une confusion de parenté fort difficile à saisir pour ceux qui n'en ont pas l'habitude.

La Moldavie est un pays de Cocagne, on y vivrait admirablement bien et au meilleur marché possible. Un poulet vaut trois sous, une dinde quinze sous, la viande deux sous; le mouton, l'agneau y sont excellents. On n'y mange pas de veau, ni presque pas de bœuf, mais bien de la vache. Les veaux s'élèvent et les bœufs se vendent. Le gibier et le poisson m'y ont semblé exquis, je n'en ai rencontré nulle part de semblables. La caille, le canard sauvage, le pluvier, le roi de caille, l'outarde, le vaneau, la bécasse, se disputent la palme. On y pêche tous nos poissons d'eau douce et encore plusieurs que nous ne connaissons pas, entre autres le soudac, dont la chair a la blancheur et la fermeté de celle du turbot. Je me rappelle avoir vu payer deux grosses truies et quatorze

cochons de lait, la valeur de dix-sept francs de notre monnaie, encore trouvait-on cela cher. Les lièvres abondent, il y a dans la montagne des sangliers et je crois aussi des chevreuils. La chasse est d'autant plus belle que rienne l'arrête, on passe partout, on ne craint là ni gardes-champêtres, ni gendarmes. Les Carpathes renferment des ours et des renards, que les montagnards poursuivent avec une grande adresse.

Les fruits et les légumes sont les mêmes qu'en Europe; seulement moins beaux et moins bons, parce qu'on les soigne fort mal. Quelques privilégiés, tel que Son Altesse le prince règnant, ont des serres et des jardins, avec des jardiniers étrangers. Ceux-là obtiennent alors d'admirables fruits, car cette terre ne demande qu'à produire. Plusieurs élèvent même des ananas en quantité, des raisins, des melons d'eau excellents. Le vin serait de

même s'il était bien gouverné; il ressemble mi-partie au Bourgogne, mi-partie au Bordeaux; mais il est presque intransportable, c'est dommage. Le vin muscat est parfait. Ce serait une utile amélioration à établir dans ce pays que la culture réelle de la vigne.

On mange de la salade de choux cru, en revanche on trouve des plus singuliers notre goût pour les artichaux à la poivrade. Je traiterai plus tard le chapitre de la cuisine.

Les prairies produisent une quantité de champignons, et je ne puis m'empêcher de raconter la manière dont une grande dame en faisait la chasse, cela est bien loin de nos mœurs. Elle était dans sa voiture avec quatre chevaux, trois hommes à cheval autour d'elle, allant à la quête; lorsqu'ils apercevaient une veine, ils revenaient au galop, le drosky les suivait, conduisait la dame à l'endroit désigné, elle descendait, soutenue par ses

domestiques, cueillait les champignons, remontait en voiture et recommençait ainsi jusqu'à ce que la plaine fut entièrement parcourue. Les cailles s'y promènent en si grand nombre que les cosaques les écrasaient sous les pieds de leurs chevaux.

On rencontre en Moldavie beaucoup de loups et de serpents. Une femme ne peut se promener seule, sans avoir un éclaireur devant elle, autrement, elle courrait risque d'être piquée, quelquefois dangereusement par les reptiles. La hardiesse des loups est incroyable, ils enlèvent les bestiaux jusqu'auprès des villages, malgré la quantité de chiens de tous les genres dont ceux-ci abondent. Ils sont fort difficiles à tuer. (J'entends les loups).

Les chevaux moldaves tiennent de la belle race arabe. On les a à très bon marché. Un boyard, dont on m'a si mal écrit le nom

que je ne puis le lire, et je lui en demande pardon, possède un haras superbe, tout aussi bien tenu que ceux d'Angleterre. Parmi les chiens de chasse, les plus communs sont les lévriers et les braques, on y élève peu d'épagneuls. Une chose étrange, pour les Européens, c'est de voir les bœufs, les vaches, les cochons avec un poil long et dur, ainsi que les petits chevaux des paysans. Tout cela couche pêle-mêle, dehors, il n'existe ni écuries, ni étables, excepté dans les maisons des boyards, bien entendu. Les oies domestiques volent comme des oies sauvages, aussi leur saveur est-elle bien plus délicate que celle des nôtres.

L'aspect du pays est singulier. Je ne parle point ici des montagnes. Il se divise en de grandes plaines admirablement cultivées, ou en prairies interminables, suivant les sinuosités des collines et des vallées, coupées par des ruisseaux et souvent par une quantité de lacs,

dont quelques-uns ont une certaine étendue, tandis que les autres ne peuvent porter que le nom d'étang, ou même de marais. On fait quelquefois un chemin énorme sans rencontrer d'habitations, et tout à coup on se trouve en face d'un village, avec son église, et presque toujours son château, ou maison de maître. Les villages sont charmants. Les chaumières blanchies extérieurement chaque année, le toit de paille renouvelé, prennent l'air tout à fait coquet. On ne les bâtit pas stupidement comme en France, auprès les unes des autres ; il reste une certaine distance entre elles, et presque toutes possèdent un petit jardin, rempli d'arbres et entouré de haies. Capricieusement placées, les unes regardent le nord, les autres l'orient. L'église, souvent en bois, avec son clocher peu élevé et son espèce de préau, forme un coup-d'œil pittoresque.

La description exacte d'un de ces villages

et de la vie des habitants servira pour les autres, car c'est partout de même.

Je sais une vallée, entourée de collines. Placé au centre, on peut se croire isolé du reste du monde. Au fond du ravin dort un de ces lacs dont je vous parlais tout à l'heure ; le ruisseau qui le traverse fuit parmi les grandes herbes et va rejoindre la rivière. Sur la pente du côteau, la maison du maître, bien modeste pourtant, avec son balcon de bois couvert, avec son verger et ses buissons de roses, domine le hameau et semble le protéger. Les chaumières sont groupées en face, commandées toutes par l'église, et une habitation plus grande, qui n'est autre que l'auberge ou cabaret. Un bois s'étend à gauche encadrant le ruisseau et remontant jusqu'au sommet de la colline, semée de ces routes moldaves, qui ressemblent à des échelles, mais qui accidentent si heureusement le paysage. A droite, au contraire, les versants se décou-

vrent, on suit le cours de la petite rivière, coupée par un pont de bois et bordée de paquerettes. Ce vallon, tranquille et solitaire, commence à s'animer au lever du soleil ; les bestiaux se réunissent sous la conduite des jeunes filles et prennent le chemin des pâturages. Les feux s'allument devant les portes et on prépare le repas du matin, la *mamaliga*, sorte de bouillie, faite avec de l'eau et de la farine de maïs, nourriture favorite des paysans moldaves ; puis chacun court à son travail. Il ne reste guère au logis que les femmes, les enfants et les chiens, qui se chargent d'animer le silence par leurs aboiements; on n'entend ou on ne voit qu'eux, si ce n'est, de temps en temps, une charrette traînée par des bœufs, une carozza (sorte de voiture tout en bois), avec son cheval harnaché à la russe, ou un voyageur sur sa monture, descendant les côtes rapides. Lorsque le

jour tombe, les garçons vont attendre le retour des bergères. Bientôt les troupeaux descendent; c'est réellement un curieux spectacle que deux ou trois cents bœufs ou vaches, se séparant pour retourner seuls à leur maison, sans jamais se tromper. L'air retentit de leurs beuglements, auxquels les chiens répondent de toutes parts. Les jeunes filles chantent; ce chant est peu suave, j'en conviens, il a quelque chose de sauvage, d'inusité et ne déplaît pas néanmoins. Les cigognes regagnent leurs nids sur les toits, leurs ombres pointues se projètent au loin, elles restent debout jusqu'à ce que le soleil disparaisse complètement; un oiseau pêcheur s'ébat sur le lac pour y chercher sa proie, au moment où le commencement du sommeil la lui rend plus facile à saisir. Les feux se rallument comme le matin; la cloche et la crescelle de l'église se font entendre, mais hors cela, le calme

le plus profond règne dans ce petit coin du monde. Tout à coup, un cavalier, le feutre sur l'oreille, le manteau court, retenu sur une épaule, flottant derrière lui et découvrant sa taille, pittoresquement vêtu de ce costume qui rappelle les vignettes de Walter Scott, débouche au galop dans le sentier à droite. Il a autour de lui un cortège de gens, les uns couverts simplement de la chemise blanche, avec les grandes bottes, la culotte large de toile et la ceinture verte, les autres portent des habits semi-Européens; puis un Albanais, dont la soutannelle à longs plis éclatants, fait ressortir la veste rouge et les broderies d'or. Tous s'avancent vers la maison du maître, ils semblent impatients d'arriver, un cor anglais retentit, un coup de fusil le suit de près; c'est un signal, et les cœurs dévoués qui attendent, ont battu de joie.... voilà le bien-aimé!

Les paysans moldaves, quoiqu'on en dise,

sont loin d'être malheureux. Ils jouissent d'abord de toute leur liberté. Les droits féodaux existent en révérences, en baise-mains, en salutations, en cérémonies enfin, bien plus que de fait. Le paysan doit un certain nombre de jours de travail à son seigneur, celui-ci lui donne en revanche un terrain à cultiver pour lui et généralement une maison ; le reste de son temps lui appartient. S'il ne peut solder ses impositions, il vient le dire et son seigneur les rembourse, de sorte que la noblesse qui, par droit, est exempte d'impôts, en paye néanmoins autant que les tenanciers. Si le paysan n'a plus de pain, n'a plus d'ouvrage, si la saison est trop dure, il demande et on le nourrit. Il est battu, c'est vrai ; d'abord il est peu battu, et puis il préfère cette punition à toute autre, à la prison, par exemple, et si on ne punissait pas ces gens grossiers, si la

crainte d'un châtiment ne les contenait pas, quel frein leur opposerait-on ? Le respect qu'on porte aux nobles est grand ; pour nos yeux européens, accoutumés à l'impertinence des basses classes, c'est un spectacle étrange. On baise la main des seigneurs et des dames, on baise leurs vêtements, presque leurs pieds et eux ne rendent pas même un signe de tête. Lorsqu'un jeune homme d'un village épouse une fille étrangère, qui n'appartient pas au même boyard, il faut obtenir la permission du maître d'abord. Il la donne toujours, seulement on remplit différentes cérémonies. Les parents de la jeune fille lui apportent un agneau blanc et le jeune homme des poules blanches, tout doit être blanc : ces présents rachètent la jeune fille qu'on va emmener. En revanche le seigneur fait largement boire à sa santé.

Il n'existe pas sur la terre de plus beaux

hommes que les paysans moldaves. Les Turcs seuls peuvent les égaler. Les femmes, rarement jolies, choisissent un costume disgracieux au possible. Elles restent sales à ne pas les toucher du bout du doigt, elles portent de vilaines robes d'indienne, à tailles courtes, à manches tombantes, sans fichus, sans linge apparent, leurs pieds sont nus et dégoûtants, leurs cheveux hérissés et d'une malpropreté qui promet tout ce qu'elle tient. Sur leurs têtes elles mettent soit un mauvais fichu d'indienne, soit un châle de laine, en marmotte. Elles sont généralement petites et brunes. Pour découvrir là une apparence de beauté, il faut avoir un bien grand intérêt à l'y chercher vraiment! Les hommes, au contraire, grands, d'une force remarquable, ont le visage ouvert, les traits réguliers, les cheveux un peu longs, comme au moyen-âge. L'été, ils se vêtissent, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, d'une

chemise de toile, tombant par-dessus leurs pantalons, entrés dans des bottes qui montent jusqu'au genou. Leur large ceinture verte ou rouge, dans laquelle est passé un couteau à gaîne, leur grand chapeau noir, rond, ne manquent pas d'une certaine originalité. L'hiver ils jettent par là-dessus une espèce de paletot en peau de mouton, dont le poil est en dedans et qui leur tient très chaud; les femmes de même. Elles portent alors aussi des bottes et retroussent leurs robes par en haut.

Leur danse est des plus singulières. Les hommes et les femmes se séparent et tournent en rond; ensuite ils se réunissent et se séparent de nouveau. Les hommes se prennent par la main et exécutent une sorte de pyrrique en frappant fortement le talon, et en criant. Les hommes dansent bien plus et avec plus de plaisir que les femmes. Quelquefois cette

pyrrique dure des heures entières : quelques-uns s'en vont, d'autres les remplaçent, cela ne finit pas, l'orchestre va toujours, et quel orchestre !

La veille des dimanches et fêtes, il y a beaucoup de fêtes, on sonne à six heures du soir, comme dans les pays catholiques, mais en Moldavie cette annonce a aussi son étrangeté. Au-dessous de la cloche, règne un petit balcon sur lequel se place un homme avec des baguettes, il frappe le bois, si vite, qu'il produit presque le bruit d'une crescelle. C'est un reste de la domination turque, un souvenir des Imans. Les cérémonies du culte se célèbrent avec une grande pompe dans les monastères et dans les villes. Les campagnes sont moins bien partagées et tout est à faire. Pour imposer aux ignorants, la religion a besoin de sa majesté.

On trouve de magnifiques châteaux en Moldavie ; Soccola d'abord, maison de plaisance bâtie, à une petite distance de Jassy, par le prince régnant actuel; c'est le but de promenade des oisifs, comme Saint-Cloud, comme Versailles. Le prince y a dépensé des sommes énormes; il a créé des jardins charmants, d'où l'on découvre une vue superbe; il compte, dit-on, laisser Soccola à la couronne à perpétuité. Beaucoup d'autres terres seraient dignes d'être citées, les unes par leur magnificence, les unes par leur étendue, les autres par leur position. Les boyards y mènent une existence princière, ils ont une multitude de domestiques, dont nous ne nous faisons pas l'idée en France. Il y a quelques années encore, un étranger, ou un habitant du pays, pouvait courir la Moldavie tout entière sans chercher d'autre gîte que les châteaux. On y arrivait avec une suite nombreuse, avec des chevaux, avec un train con-

sidérable, on y restait le temps qu'on voulait, sans que nul le trouvât extraordinaire, et on y était aussi maître que chez soi. Aujourd'hui cette hospitalité se restreint un peu, elle se borne aux personnes amies; mais en revanche, ce serait un grand manque de savoir vivre que de passer à portée d'une habitation dont le propriétaire vous est connu, sans vous y arrêter. Je ne saurais dépeindre la manière dont on reçoit en ces circonstances, ce sont des choses fabuleuses pour nous, mesquins enfants de notre France dégénérée, et dont nous ne citerions d'exemple qu'en remontant bien haut vers nos pères.

Les routes moldaves, hors celles que le prince actuel a fait arranger en chaussées, ne sont pas des routes. Chacun passe à peu près où il lui convient, en prenant la direction voulue.

Les ponts se construisent en bois, je n'en ai pas aperçu un seul en pierre. Ceux qui se rencontrent sur ce que nous appellerions les chemins communaux sont effrayants. Les planches remuent sous les roues, à chaque instant, la voiture semble devoir s'enfoncer dans la rivière. Les postes brûlent les pierres, nulle part on ne va aussi vite, c'est fabuleux. On attèle huit ou dix chevaux, tantôt en arbalète, tantôt en quadrige ; ces pauvres animaux vivent au pré, on va les y prendre quand on en a besoin, quelques cordes servent de harnais, des garçons déguenillés enfourchent leurs montures, ils partent au galop, en poussant des cris, qui ne cessent pas pendant tout le relais, et qui, m'a-t-on dit, encouragent ces malheureuses bêtes. Ils passent partout, avec une audace et une adresse qui n'existent que là, les gens peureux se croyent morts et il n'y a pas le plus petit danger, tant les conducteurs restent sûrs d'eux-

mêmes. Une autre curiosité de ce pays et que je n'attesterais pas si je ne l'avais vue, c'est que quand les chevaux de poste sont fatigués, le seul moyen d'avancer un peu est d'en dételer la moitié. Si vous en avez dix, ôtez-en cinq, vous marcherez, autrement ni les cris, ni les coups n'y feront rien, vous êtes cloués à la même place à perpétuité. On m'a assuré que maintenant la nouvelle administration corrigeait tous ces abus, que les postillons étaient vêtus presque uniformément d'une veste marron, avec des applications en drap de différentes couleurs, formant des broderies charmantes, et qui ne se voyent qu'en Moldavie, ou en Turquie. On annonce aussi des stations bien fournies, des animaux gras, la poste moldave a reconquis son antique réputation d'être la plus *vite* de l'univers. J'en fais mon compliment aux administrateurs, et à vous.

Dans ces contrées l'auberge est une chimère ; on n'y trouve autre chose que le couvert, autrement il faut tout apporter, le lit et la nourriture ; en revanche, les *insectes* y ont élu domicile. Celles des villes valent un peu mieux, j'entends celles de Jassy et de Galatz, partout ailleurs, il vaut mieux dormir dans la rue. Les Boyards ne voyagent pas sans une suite nombreuse d'Albanais, de domestiques et de cosaques ; pendant les passages dangereux, ils soutiennent la voiture, qui, sans cela, verserait à chaque instant.

Le ciel de la Moldavie est superbe, c'est un écrin ; les étoiles ont un brillant comparable aux plus belles nuits d'Italie, la lune a des rayons comme à Constantinople et dans l'Orient. Les orages sont fréquents et d'une violence extrême, quoiqu'éloigné de la mer, on y retrouve ce que les marins appellent le *ras-de-*

marée. Les coups de vent, les tremblements de terre effrayent souvent la population. Il y règne une chaleur atroce en été et un froid horrible en hiver. Le printemps et l'automne vous en dédommagent, et la verdure a quelque chose de merveilleux. Oh! oui, c'est un beau pays, ma chère!

Les cités ne valent pas les campagnes, il faut l'avouer. Là surtout l'absence de civilisation dans les classes inférieures se fait sentir. Les Juifs qui encombrent les rues sont dégoûtants avec leurs robes de chambre tachées, leurs cheveux tombant en anglaises graissées de suif, leurs bonnets noirs déteints et surtout l'odeur effroyable qu'ils laissent après eux. Malheureusement ils forment la partie la plus considérable des habitants. En revanche, ce qui tient au luxe est prodigieux; nulle part, pas même à Paris et à Londres, on ne voit une

foule d'équipages aussi brillants ; toutes les personnes de la société vont en voiture, presque toujours à quatre chevaux, souvent à six. La suite de domestiques dont j'ai parlé se remarque encore plus dans la capitale. Les magnifiques habits des Albanais, couverts d'or et de broderies, les chasseurs, les livrées, puis les gens habillés à la russe, ceux qui ont conservé l'ancien costume du pays, tout cela est d'une bizarrerie et d'une richesse incroyables. La promenade de Jassy présente un coup-d'œil bien autrement curieux et intéressant que notre Long-champ et les Parcs anglais : on y trouve de tout, depuis les recherches les plus raffinées de l'anglomanie jusqu'au faste oriental ; on ne peut se le figurer sans l'avoir vu.

Jassy est admirablement situé, cette ville d'une originalité incontestable, n'offre rien de

régulier. On dirait qu'un architecte fabuleux, planant sur la vallée, et tenant des maisons, comme les joueurs tiennent leurs dés, dans un cornet, les a laissé tomber à cette place au hasard, les unes à l'Orient, les autres à l'Occident, les unes grandes, les autres petites, au milieu d'un jardin et d'une cour. Il y a trois ans, les rues étaient impraticables; maintenant, grâce à un docte ingénieur, M. Barbereau, notre compatriote, elles sont déjà pavées en partie en bois, et toutes le seront incessamment : c'est une amélioration immense. Il va aussi éclairer au gaz cette cité semi-orientale, elle y gagnera beaucoup. Un autre Parisien, M. le docteur Bassereau, s'est fait un nom très distingué à Jassy. Il est glorieux pour nous de voir la science et l'esprit français transporter nos lumières dans ces lointaines contrées.

Je ne décrirai pas les églises de votre ville,

bien qu'il y en ait de belles ; mon intention n'est pas de faire un guide du voyageur ou une description géographique, je n'en ai ni le temps ni la possibilité. Les monuments ne sont point d'ailleurs ce qu'il y a de plus remarquable chez vous, c'est la société ; cette société si polie, si élégante, si digne, non pas de la France actuelle, mais de la France passée. On y retrouve les manières oubliées chez nous depuis la Revolution, on y retrouve ce que nous n'avons plus: des grandes dames et des grands seigneurs. Vous avez des toilettes superbes, des bals ravissants ; les modes nouvelles vous arrivent quinze jours après Paris. Des magasins *monstres* renferment jusqu'aux plus petits objets de fantaisies aristocratiques, parisiennes et anglaises.

La langue moldave, dont les lettres sont slaves, les tournures, et les étimologies latines, a toute la douceur de l'italien, auquel elle ressemble beaucoup.

Au contraire des paysans, chez les Boyards les femmes sont généralement plus belles que les hommes. Il y a dans le monde, à Jassy, une vraie corbeille de fleurs ; j'en citerais une foule, et mesdames Georges Ghika, Anika Palladi, Hélène et Catherine Stourdza, Catinka Balch, ne seraient que les premiers noms échappés à ma plume, si je pouvais dire toutes les remarquables. Puis madame Rosnovan, dont la maison est l'hôtel de Rambouillet du pays, et qui, non contente d'être belle, veut encore mériter un autre sceptre, celui de l'intelligence. Puis madame Agrippine Stourdza, si touchante et si admirable dans son noble château de Shkée, entourée de ses jolis enfants ; puis, vous me permettrez bien de la nommer aussi, cette délicieuse Esmeralda, madame Mavrocordato, qui a le cœur d'une Moldave, la taille d'une Espagnole et l'esprit d'une Française, enfin malgré votre modestie, je dirai...., et vous-même,

ma chère, vous en même temps si bonne et si charmante ! tout Paris a admiré les yeux de velours d'une Moldave, la marquise de Bedmar, mademoiselle Palladi.

On trouve à Jassy un restaurateur français et deux cabinets de lecture, où l'on reçoit nos livres presque aussi vite que nous. Les ouvriers de tous genres y abondent ; généralement étrangers, ils y font promptement leur fortune. Chaque hiver, vous avez une comédie, des vaudevilles français et l'opéra italien. Plusieurs artistes en renom ont voulu se faire entendre dans la salle mignonne et jolie, la société s'y réunit, et les femmes se montrent très parées. Les hommes du monde ont l'élégance de nos lions parisiens, seulement, ils sont infiniment mieux élevés ; doués de manières distinguées, ils parlent plusieurs langues, un parfait bon goût règne dans leur toilette. La Moldavie prépare une génération tout entière,

une généreuse jeunesse, remplie des sentiments les plus hauts et les plus nobles, elle sent et comprend tout.

Ainsi que je le disais, ce pays a gardé les anciennes traditions, en y joignant les mœurs plus modernes. Cette féodalité, qui n'existe plus ailleurs qu'en récits, reste encore là triomphante. Je fus témoin des honneurs rendus au seigneur d'une petite ville par ses vassaux, et je me croyais au quinzième siècle. La population entière était sur pied; à l'entrée de la principale rue, les vieillards attendaient, portant des pains et des fruits; cette foule s'agenouilla aussitôt que la voiture parut, on la fit passer sous deux espèces de dais, brodés en or, et dont les notables soutenaient les bâtons. On espérait que le maître daignerait s'arrêter, mais il ne regarda même pas à la portière, et les pauvres gens en furent pour leurs frais, ce qui, m'assura-t-on,

ne les blessa pas du tout, ils ne songent pas à cette indifférence ; l'habitude rend les Boyards fort insensibles à ces hommages, qui nous étonnent tant. Là, comme partout, on méprise les Juifs, et les habitans de ces petites villes, presque tous Juifs, s'estiment bien heureux qu'on les tolère.

L'intérieur des maisons est plus loin de nos habitudes que les équipages et les toilettes, je parle ici en général. Les meubles se vendent excessivement chers, les étoffes aussi, on blanchit presque partout les murs seulement à la chaux, les plus élégans se peignent, en imitation de nos papiers, qui, ainsi que les tentures, sont presqu'inconnus. On se chauffe avec de grands poêles ; les femmes, et même les hommes, se tiennent de preférence sur d'immenses divans, dont on fait aussi des lits. Dès qu'il arrive un visiteur, on apporte des confitures excellentes, nommées *dulchess;* on en

prend une cuillerée et on boit un verre d'eau, quelquefois on y joint du café turc dans des petites tasses, et toujours la longue pipe orientale, que les hommes fument constamment.

Pourquoi les Moldaves ont-ils abandonné leur ancien costume et leurs anciens usages? Je ne puis m'empêcher d'en exprimer le regret. Ainsi j'aimerais que la princesse se coiffât du petit bonnet de zibeline, rattaché par l'aigrette de pierreries, coquettement posé sur l'oreille; j'aimerais que les jeunes gens portassent ces robes de brocard traînantes, et ces belles fourrures; ils auraient bien meilleur air qu'avec nos habits étriqués, les vieillards, encore vêtus ainsi, prouvent la vérité de ce que j'avance; j'aimerais que chaque dimanche, comme cela se pratiquait autrefois, le prince reçût la princesse et les dames de la ville, selon vos antiques cérémo-

nies du baise-mains. Et vos jupes surposées, vos tuniques, vos écharpes d'or n'étaient-elles pas plus élégantes, plus nationales que nos fichus et nos corsages serrés? L'habit de gala du prince consiste en un vaste manteau et une sorte de bonnet assez semblable, m'a-t-on dit, à la *corne* dogale de Venise.

J'ai visité, dans une ville de province, une maison et une famille réellement moldaves, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. Là, tout était strictement conservé suivant les vieilles traditions, sauf quelques concessions indispensables au costume moderne. Une grande cour, un immense jardin, des bâtiments aussi vastes que ceux des habitations rustiques en Europe; l'escalier en dehors, recouvert d'une voûte supportée par des colonnes et donnant sur le vestibule, suivi d'une galerie, dans laquelle s'ouvraient toutes les portes des appartements; le

salon tout-à-fait oriental, avec des étoffes turques, des tapis et ces mille petites choses qu'on trouve à Constantinople, dont, autrefois, la Moldavie était pleine; la chambre à coucher, partagée en deux par un rideau à dessins bizarre. Puis, au milieu de tout cela, une femme âgée, dont les traits conservent les restes de sa splendide beauté, entourée d'une famille charmante, qui l'aime et la vénère, ainsi qu'elle le mérite; le fils aîné est prêtre, la dernière fille est religieuse, les autres sont mariés, et les petits-enfants courent et jouent autour de leur aïeule. Le calme, la quiétude qui règnent dans cet intérieur me firent envie. Sur ce seuil hospitalier, où vinrent me recevoir les maîtres du logis, suivant l'ancien usage, il me semblait que les passions et les chagrins devaient s'arrêter; il me semblait que dans cet asyle, si loin des bruits et des orages de notre vie factice, la tranquillité et le bonheur devaient habiter tou-

jours. Puissent mes vœux être exaucés ! puissé-je ne pas m'être trompée !

Les Moldaves, comme les Turcs, ont presque toujours à la main le chapelet mahométan, il y en a de fort riches ; c'est un reste de la domination musulmane et pour eux, à ce qu'il paraît, une nécessité de la conversation. Cette conversation est très vive, très gaie, et, m'a-t-on assuré, lorsqu'elle se passe en langue du pays, quelquefois moqueuse. L'esprit moldave, subtil et fin, devine et comprend vite, il saisit à merveille les ridicules, et il aime à le laisser voir.

Le prince régnant, Michel Stourdza, de quelque point de vue politique qu'on se place, est un souverain éminemment remarquable. Malgré les difficultés de toutes sortes dont il est entouré, il garde son trône depuis douze ans, et il s'y maintient avec la plus grande adresse. Le pays lui doit beaucoup,

il continue ce qu'avait admirablement commencé le général Kisseleff, pendant l'occupation russe. Il a purgé la principauté des brigands qui, avant son règne, en étaient presque les maîtres : ils attaquaient les voyageurs à main armée, et souvent même les châteaux et les villages, ils pillaient tout et tuaient indistinctement les femmes comme les hommes. Grâce à une ferme volonté, à une justice sévère, le prince les a détruits, et on peut maintenant aller, sans armes et sans craintes d'un bout de la Moldavie à l'autre. Il a fait faire une belle chaussée de la frontière d'Autriche à Jassy, et de Jassy à Galatz ; il a fait ériger dans cette dernière ville de vastes et commodes bâtiments pour la quarantaine ; il a fait des ponts sur les rivières, et des chemins vicinaux, qui rendent praticables les transports de l'intérieur. Il a affranchi ses propres esclaves (les Cigains), et fait affranchir ceux des

monastères; il encourage de tout son pouvoir les progrès de la civilisation, des arts et de l'éducation de la jeunesse. Ce sont là des bienfaits incontestables. Son fils aîné, le prince Démètre, s'occupe avec succès de la discipline et de l'instruction des troupes, comme aussi de l'amélioration de la race des chevaux.

La princesse, fille du prince de Samos, seconde femme de S. A. S., est une belle jeune femme, à laquelle Dieu a infligé une des plus intimes douleurs de ce monde, celle de perdre ses enfants. Elle voyageait, l'année dernière, en Italie, accompagnée de son fils mourant. Un jour le médecin lui donna l'espérance de le sauver, elle envoya, en action de grâces, mille francs à l'hôpital des orphelins pauvres de la ville où elle se trouvait alors. Hélas! cette reconnaissance ne suspendit point la volonté éternelle; la pauvre mère eut encore à pleurer sur une tombe, mais au moins est-elle bénie par ceux qu'elle a secourus!

Je parlais tout-à-l'heure des cigains et ce n'est pas une des singularités les moins remarquables de votre pays, ma chère. Il existe en Moldavie trois races bien distinctes et très faciles à reconnaître : celle des Romains, race brune, qui ressemble à l'Espagnol et à l'Arabe, elle en a l'agilité et la grâce, en même temps que le teint et les cheveux noirs ; la race Dace et Sarmate, blonde, au contraire, belle et distinguée ; puis celle des cigains, ou bohêmes, laquelle n'a rien de commun avec les deux autres. Comme il sera souvent question d'individus de cette sorte dans le roman qui va suivre, je crois devoir vous en parler un peu longuement, afin de mettre le lecteur au fait de ce qu'il aurait de la peine à comprendre, sans interrompre le récit.

On compte environ cent mille cigains dans la principauté : les uns esclaves, les uns nomades, les autres libres. Les cigains sont

ce peuple indéfinissable, que l'on appelle en France bohêmes ou égyptiens, en Italie zingari, en Espagne gitanos, en Angleterre gypsys, en Allemagne zigenner, en Russie tsiganes. Il semble à peu près prouvé qu'ils viennent de l'Inde, et qu'ils ont paru en Europe pour la première fois au commencement du quinzième siècle, mais ils étaient en Moldavie plus de deux cents ans avant, et même dans l'antiquité la plus reculée.

Ils s'y multiplièrent et y restèrent, bien qu'esclaves, parce qu'ils y trouvèrent à gagner leur misérable vie. Les cigains de la couronne se divisent en quatre classes. (J'emprunte cette description à une brochure de M. le major Kogalnitchan.)

« 1. Les *Budari* ou *aurari*, qui ont seuls le « droit de chercher l'or dans les rivières et « dans le sable des montagnes, en en payant « chacun à la princesse, pour ses épingles, trois

« ou quatre dragmes. Du temps du prince Can-
« timir, la princesse recevait un tribut de 1600
« dragmes d'or pur. Aujourd'hui leur métier
« n'est plus si lucratif.

« 2. Les *ursari* ou danseurs d'ours, vont de
« ville en ville et de village en village, avec
« des ours qu'ils ont pris bien jeunes dans les
« Carpathes et qu'ils ont dressés à différentes
« danses. Pour prévenir tout accident, les ci-
« gains ont soin de limer les dents et les ongles,
« ainsi que de brûler légèrement les yeux de ces
« animaux, afin qu'ils n'y voient pas bien clair,

« 3. Les *lingurari*, ou fabricants de cuillers
« de bois. Outre cet ustensile, dont ils ont pris
« le nom, ils font tout espèce de vases en bois,
« ainsi que du charbon. Ils payent un tribut,
« ainsi que les *ursari*, et ils sont les plus civili-
« sés des quatre classes ; ils commencent même
« à se bâtir des demeures fixes.

« 4. Viennent ensuite les *hâiessi*, gens sans

« aveu et sans aucune profession fixe. Ils sont « tantôt ouvriers maçons, tantôt forgerons, tan- « tôt fabricants de peignes. Ce sont les cigains les « plus corrompus et les plus libres cependant, « car ils ont la permission d'errer dans toute « la principauté... Tandis que les hommes tra- « vaillent ou dorment, les femmes courent dans « les rues, expliquent les songes, promettent à « ceux ou à celles qui les consultent de l'argent « ou des maris fidèles..... Ce sont enfin de « vraies *sauterelles d'Egypte*.

« Aucune de ces classes de cigains n'a de de- « meure fixe... Dix à quinze familles sont sous « la juridiction d'un homme qu'ils se choisis- « sent eux-mêmes. Pour être éligible, il faut « être issu d'une famille qui a déjà donné des « *bulubassas*, ou juges, être mieux habillé « que les autres, d'un âge mûr, et avoir une « taille et une figure imposantes... C'est parmi « les cigains que se trouvent les meilleurs mu-

« siciens de la Moldavie. Les instruments dont « les cigains se servent sont le violon, sur lequel « ils sont de la première force, la *cobza*, instru- « ment à neuf cordes, qui leur est particulier, « et qui ressemble à la mandoline, la flûte de « Pan ou le naïu, le tambourin et le moscalec « ou l'ancien syrinx....

« Les cigains ne reconnaissent aucune reli- « gion ; ils suivent le fétichisme, c'est-à-dire « qu'ils rendent un culte à tout ce qui leur est « utile.... Comme les Turcs ils croient à la fa- « talité.... On trouve chez ce peuple nomade « un grand nombre d'estropiés, et la cause en « est que, lorsqu'ils sont encore enfants, ils ser- « vent d'instruments pour battre.

« Lorsque les boyards sortent en voiture hors « de la ville, ils se voient aussitôt escortés par « une foule de jeunes garçons et de jeunes fil- « les, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de

« quinze, et nus comme notre père Adam avant « sa faute. »

J'ai vu moi-même les danses d'ours, ce fut une scène curieuse. On en amena quatre suivis de leurs maîtres, et chacun adoptait un genre. L'un se dandinait gracieusement, l'autre faisait des passes, un troisième préférait les petits pas pressés, le plus remarquable était un grand ours blanc, dont les mouvements eussent certainement fait honneur au plus frétillant danseur de cachucha française à la Chaumière. Il avait surtout une manière de lever la patte de derrière, en embrassant son cornac, à laquelle il devenait impossible de résister. La danse finie, les cigains excitèrent leurs animaux et se battirent avec eux, non pas en jouant, mais réellement, mais sans muselière. Les dents furent-elles limées, les griffes arrachées? je l'ignore; je vous assure qu'on ressentait des

émotions véritables. Un pareil spectacle ferait fureur à Paris ; nous n'en avons pas d'idée.

Les Cigains musiciens sont non moins intéressants. Ils parcourent les villes et les campagnes, s'arrêtant où bon leur semble, prenant l'hospitalité, qu'on ne leur refuse jamais. Ils restent autant de jours que cela leur convient dans les châteaux, on les nourrit, on les loge, et ils égayent les repas par leurs concerts. Un d'eux fait ensuite le tour de la table, chacun lui donne son offrande. Ils jouent des airs nationaux, des airs russes ou turcs, et même des mélodies allemandes, françaises et italiennes. Cette harmonie sauvage d'instruments inconnus a, pour nos oreilles européennes, une étrangeté pleine de charme. C'est du nouveau, et le nouveau paraît toujours bien venu.

Le reste des détails trouvera mieux sa place dans le roman même.

Je n'ai point inventé la catastrophe qui termine ce livre. Le singulier monument appelé Doquie et le couvent de Hango furent en effet détruits par une avalanche, le jour de Pâques 171...

En outre des auteurs dont j'ai parlé, je dois beaucoup à l'un de nos compatriotes, M. Vaillant, auteur d'un ouvrage fort remarquable en trois volumes sur la Romanie. Il a habité longtemps ce pays, à ce qu'il paraît, et particulièrement étudié son histoire et ses mœurs.

Maintenant, ma chère amie, je termine cette courte notice, trop courte certes, pour ce que j'aurais à dire. Il me reste pourtant à parler de deux choses, auxquelles je ne saurais donner des éloges : c'est la cuisine moldave et la manière de se coucher. Il n'existe pas au monde d'empoisonneurs pareils aux *bucatars* (cuisiniers). Cela dépasse ce que l'Allemagne

et les autres pays, renommés pour leurs goûts bizarres, ont jamais pu inventer. Un palais français délicat ne peut s'accoutumer à cette nourriture. Et quel dommage ! il y a tant de ressources dans votre pays qu'on ne sache pas les mettre en œuvre ! L'autre privation, bien grande pour nous autres sybarites, est celle des bons lits. Ces divans sont si peu commodes, et lorsque vous avez des lits véritables ils sont si loins des nôtres ! et puis cette foule de petits coussins carrés qui se partagent lorsqu'on remue la tête, et puis ces draps cousus à la couverture, qui n'enveloppent pas et laissent le corps à découvert, pour le peu qu'on change de place, tout cela est gênant au possible. Je me résume : En prenant un cuisinier et des lits de France, je ne connais pas de pays où l'on vivrait mieux et plus agréablement qu'en Moldavie.

J'espère, ma chère, que vous et vos compa-

triotes lirez ce roman et cette sorte de préface avec indulgence. J'ai écrit ce que ma conscience m'a dicté et j'écrirai ce que mon imagination enfantera, joint à ce que votre histoire m'a présenté de plus intéressant : j'ai tracé des évènements et des caractères, des fantaisies et des réalités. Dire du mal d'un pays où l'on a été bien reçu me semble, non-seulement un manque de cœur, mais encore un manque d'éducation; c'est presque comme lorsqu'on attaque ses amis : il vaut mieux dans ce cas-là garder le silence. Dire du bien de ses ennemis m'a toujours paru la plus douce et la meilleure vengeance. Aux yeux des gens sensés c'est prouver qu'on a raison. Ceux qui ont tort injurient; une bonne cause se défend par elle-même. Ne la soutient-on pas d'ailleurs plus noblement en forçant le monde, en forçant ceux qui nous ont offensé, de reconnaître la générosité de notre caractère ? Les témoins impartiaux ne com-

prennent-ils pas quelle différence existe entre celui qui outrage et celui qui répond en pardonnant ; entre celui qui couvre d'opprobres et celui qui rend justice à ce que ses calomniateurs ont fait de bon ou d'honorable ? Et puis, la conscience n'est-elle pas là, nous répétant : cela est bien ! Il en est de même lorsqu'on doit peindre une nation et lorsqu'on n'est pas chargé d'en détruire les abus. Certes, il s'en glisse partout, mais partout il y a de belles et grandes choses, et plus encore certainement chez les peuples les plus éloignés de notre civilisation dévastatrice, de nos idées envahissantes.

Je désire avant tout vous être agréable, mon amie, je désire vous envoyer un souvenir de mon affection bien vraie, je désire vous retrouver telle que je vous ai laissée, et je ne sais pourquoi j'espère que vous me soutiendrez de votre suffrage, que vous me lirez peut-être avec votre cœur.

II

FRANCE ET MOLDAVIE.

Le dernier jour de juin de l'année 168. — ou 169 — par une soirée chaude, des voyageurs montaient le versant des Carpathes, du côté qui domine la vallée de Roman. Cette troupe se composait d'abord de deux jeunes gens, marchant à côté l'un de l'autre, causant à voix basse, tandis qu'à quelques pas en arrière, leurs domestiques les suivaient en si-

lence. Rien n'était plus étrange que l'aspect de ces hommes, à cette époque et dans le pays où ils se trouvaient.

Le plus grand et le plus âgé des deux jeunes gens commandait à tous. Bien que son compagnon parut être avec lui extérieurement sur un pied d'égalité, on sentait cependant une légère nuance dans ses manières et dans ses paroles. Tous les deux portaient le costume de la cour de Louis XIV, celui du premier paraissait plus simple peut-être, semblait de meilleur goût, il s'alliait à merveille avec un visage noble et régulier, des cheveux noirs, d'admirables yeux bleus, une belle taille, enfin une beauté royale, sérieuse, tempérée par une légère teinte d'ironie dans le sourire, et par ce charme de la jeunesse, que rien ne remplace et qu'on ne saurait définir.

L'autre voyageur, grand, bien fait, souple

comme une baguette, semblait plus jeune de deux ou trois années. Son visage essentiellement français, offrait une expression de bonne humeur et de hardiesse, particulière à notre nation. Il tourmentait son cheval, qu'il montait néanmoins parfaitement. Une prodigieuse perruque tombait en boucles sur ses épaules et se confondait avec les rubans de son justaucorps. Il regardait souvent son compagnon d'une manière tout à la fois respectueuse et fraternelle, lui cédant le haut de la route et cherchant à lui en éviter les mauvais pas. Il l'appelait, monsieur, ou mon prince, tandis que l'autre le nommait familièrement Louis.

A la tête des domestiques, on distinguait d'abord deux Albanais dans leurs habits nationaux. L'un âgé de près de soixante ans, était évidemment le père de l'autre, qui lui ressemblait d'une manière frappante; derrière eux,

des laquais français et quelques valets allemands cheminaient, en regardant le paysage, d'un air plutôt insouciant qu'étonné.

—Louis, disait le premier voyageur, rappelez-vous que la moindre étourderie dérangerait tous mes plans. N'avez-vous rien oublié de ce que je vous ai recommandé ce matin?

— Je vous assure, mon prince, que je m'en souviens parfaitement et que vous serez content de moi. Mais arriverons-nous à ce château de fées, il semble fuir à mesure que nous approchons, et cette montagne me représente une de ces vis sans fin qu'on donne aux enfants pour jouer.

— Nous apercevrons bientôt les tours, si ma mémoire me sert bien. Je ne suis pas venu ici depuis tant d'années, j'ai vu tant de choses, depuis lors!

— Et moi, j'y viens pour la première fois, quoi que je sois aussi Moldave que vous, mon-

sieur, je n'entendrai pas raillerie là-dessus, je tiens à mon origine.

— Et je vous en remercie, au nom de ma patrie, mon cher marquis; nous autres *barbares*, nous sommes patriotes tout autant, et plus peut-être, que les nations civilisées.

— Votre pays est assez beau pour que vous ayez le droit d'en être fier, mon prince, et je prends ma part de cette fierté là.

— N'est-ce pas qu'elle est belle cette contrée si chérie? reprit le prince avec feu ; n'est-ce pas que vous comprenez maintenant pourquoi je soupirais au milieu des fêtes de Versailles, pourquoi ni la Seine, ni le Rhin, ni la Tamise ne valaient pour moi les bords du Sereth?

— Est-ce que nous autres Français nous ne comprenons pas tout, Monsieur?

— Oh! c'est vrai, s'écria le Moldave en souriant, le cœur!.. l'imagination!...

— Et le sang! s'il vous plaît. Ne sais-je pas ce qu'a fait mon illustre aïeul, et surtout ces vers, mon véritable arbre généalogique, que je compte répéter ici à tout le monde :

Or, quant à mon ancêtre, il a tiré sa trace
D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace.
Plus bas que la Hongrie, en une froide part,
Est un seigneur nommé le marquis de Ronsard,
Riche d'or et de gens, de villes et de terre;
Un de ses fils puinés avait amour la guerre;
Un camp d'autre puinés assembla hazardeux,
En quittant son pays fait capitaine d'eux,
Traverse la Hongrie et la basse Allemagne;
Traverse la Bourgogne et la grasse Champagne,
Et hardi vint servir Philippe de Valois,
Qui pour lors avait guerre avecque les Anglois.

Ce qui signifie en bon français, que mon ancêtre était un cadet de famille, fort gueux, malgré *les gens*, *les villes et les terres* de monsieur son père, qui prit d'autres enfants perdus, et alla faire souche en France, où il se battit bien, ce qui n'est pas difficile, et où il se fit un état, ce qui l'est davantage. Il changea son nom de Màràsini, en celui de Ronçard, car Màrà-

sini signifie ronce dans la langue d'or, à ce que je crois.

— Parfaitement ; mais je vous l'ai dit souvent vous n'êtes point Moldave, vous êtes Valaque, le district de Buzco, d'où vous avez tiré votre origine, est en Valaquie.

— Chaque fois que je vous cite ces vers, vous me faites la même réponse, qu'importe ! Valaque ou Moldave, n'est-ce pas absolument la même chose ?

— Hélas ! non, répondit le prince en soupirant.

— Hé bien ! je suis Roman n'en parlons plus, vous ne direz pas non, j'espère ? Je voudrais bien savoir ce que ce coquin de Champagne pense de tout ce qu'il voit. Il n'ose pas bavarder sans doute, Georges le tient sous sa discipline, mais comme il va s'en dédommager ce soir en me déshabillant ! je ne donnerais pas ce valet pour mille écus.

Le prince accoutumé aux bizarreries de son compagnon, se contenta de sourire. Il savait avec quelle facilité inouie cette tête folle passait d'une idée à une autre, mais il savait aussi quel cœur, quelle solidité de sentiments cachait sa légèreté apparente. Il ne l'interrompit plus que par des exclamations courtes, et se livra de nouveau à ses réflexions.

Ils arrivaient alors à un tournant du sentier où s'élevait une sorte de monument informe, à moitié démoli; peut-être un tombeau, peut-être une chapelle, la croix mutilée et couchée par terre, pouvait autoriser ces deux suppositions. Quelques pierres dormaient alentour, la mousse dont elles étaient couvertes annonçait que depuis longues années elles restaient à la même place. Sur la plus grosse se tenait un vieillard d'un aspect étrange. Sa barbe, blanche comme la neige, tombait jusqu'à sa

poitrine, son crâne, entièrement dégarni de cheveux, luisait au soleil. Il portait pour vêtement une chemise de grosse toile, attachée au milieu du corps par une ceinture d'un vert fanné; ses culottes larges, descendaient jusqu'à ses genoux, deux morceaux de linge, rattachés à ses jambes par des cordes croisées l'une sur l'autre lui tenaient lieu de bas; des sandales de bois enveloppaient son pied, et il jetait par-dessus tout cela un manteau de vieux drap pourpre, troué, dans lequel il se drapa majestueusement à l'aspect des étrangers.

Auprès de lui se trouvait un jeune homme, costumé absolument de même, au manteau près. Comme le vieillard il avait le teint olivâtre, les yeux noirs et brillants, d'une grandeur demesurée, et les dents d'une blancheur d'ivoire. Ils s'occupaient à fondre du plomb dans une sorte de chaudron de fer, on

eût dit les chasseurs noirs, moulant des balles enchantées.

— Louis, dit le prince, avec émotion, je reconnais ce monument, je crois reconnaître cet homme!

— Pourriez-vous me le faire connaître aussi, car je suis singulièrement étonné de tout cet équipage? cela ressemble à une assemblée de sorciers!

— Vous ne vous trompez point; ce vieillard est le roi d'une tribu de Bohêmes, que l'on appelle Cigains en ce pays. Il s'occupe peut-être de quelque charme.

— Je respecte les croyances de votre nourrice, mon prince, et je n'oserais pas rire au nez de ce respectable souverain. D'ailleurs il m'impose malgré moi; auriez-vous la bonté de l'interroger, d'éprouver sa science? Il vous reconnaît sans doute aussi, lui?

Le prince s'approcha: les deux Cigains se

levèrent, ce qu'ils n'avaient pas fait encore. A peine eut-il parlé, que le vieillard tressaillit, et sembla le regarder profondément, bien qu'il fut aveugle.

— Soyez le bien venu, monseigneur, dans votre patrie, répondit-il, après quelques minutes.

— Je te remercie, reprit M. de Courtenay, de ta courtoisie, mais je ne suis point de ce pays, quoique j'y aye passé quelques années de mon enfance.

Le vieillard secoua la tête :

— Il ne m'appartient pas de contredire votre seigneurie, répliqua-t-il.

Le prince lui jeta une bourse, en l'acceptant l'Egyptien eut l'air d'accorder une grâce.

— Que les bons esprits vous gardent, répéta-t-il, et vous préservent des maléfices !

Pendant cette courte conversation, les yeux de Ronçard n'avaient pas quitté l'étrange

groupe, et le jeune Cigain partageant sa curiosité, l'examinait avec plus d'étonnement encore. Ni l'un, ni l'autre ne se parlèrent, et cependant Louis sentit comme un pressentiment en face de ce vagabond. Son cœur se serra, il lui semblait qu'un danger menaçait ou lui ou l'ami auquel il avait consacré sa vie. Il se recula avec une sorte d'inquiétude.

— Continuons à monter, dit-il, la nuit approche, nous ne pourrions plus entrer au château.

— On entre à toute heure chez Théodore Cantimir, poursuivit le monarque mendiant, avec emphase, les portes de sa demeure sont toujours ouvertes à l'hospitalité.

— Vous l'entendez, mon ami, ajouta le prince en traduisant cette phrase! voilà les mœurs de ces contrées barbares.

— Elles ne ressemblent point à celles de notre France, mon prince; du diable! si

une fois la nuit tombée, vous y trouveriez une porte ouverte avec de semblables seigneurs pour voisins ; mais comment ce drôle vous a-t-il reconnu, c'est sans doute l'effet de sa puissance? Les gentilshommes savent tout sans avoir jamais rien appris, à ce que prétend Mascarille, à plus forte raison les têtes couronnées.

En parlant ainsi, ils s'éloignaient des Bohêmes et reprenaient la route du château. Les domestiques s'étaient arrêtés comme eux, et recommencèrent aussi à marcher. En passant devant le vieillard, Georges lui jeta un seul mot à voix basse, auquel celui-ci répondit par un autre tout aussi laconique, cependant ils se comprenaient.

— Lafleur, dit Champagne, à son camarade, que te semble de ce monsieur là ?

— J'aimerais peu sa rencontre si je n'avais pour armes que mes poings, dans deux heures d'ici.

—Oh ! quel pays, miséricorde ! ils appellent cela un roi !

— La volonté de monseigneur est que vous vous absteniez de réflexions sur ce que vous voyez, à moins que vous ne soyez tout-à-fait seuls, interrompit Georges, sévèrement.

— Il veut nous rendre muets, marmota Champagne entre ses dents, le diable emporte ces chiens de Grecs, on n'a jamais un mot pour rire avec eux.

Les deux Cigains les suivirent du regard jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus les apercevoir.

— Père, dit enfin le jeune homme, quels sont ces étrangers auxquels tu parles un langage secret, d'où vient qu'à leur approche ce plomb a bouilli avec plus de force et que mon sang s'est glacé dans mes veines?

— Ces étrangers sont attendus depuis longtemps par notre race, reprit le vieillard avec mélancolie, hélas ! ce que j'ai vu, ce que j'ai

annoncé se réalisera donc bientôt. Qu'importe après tout, ne sommes-nous pas ses esclaves !

— Il y aura entre eux et moi quelque chose de fatal, continua le jeune homme, le plomb l'a senti.

— Vasily, si tu touches à un cheveu de la tête de celui qui m'a interrogé, que la malédiction tombe sur toi.

— Et l'autre ?

— L'autre ?

Il hésita quelques secondes.

— Agis comme tu seras inspiré, mais prends garde !

Cependant les voyageurs cheminaient toujours. Depuis la rencontre qu'ils avaient faite, ils restaient presque silencieux, chacun réfléchissait de son côté. Le prince rêvait de gloire, de patrie, d'avenir ; le marquis songeait à la France, à la cour du grand roi, à cet étrange

pays, où tout devenait pour lui étonnement et nouveauté. La jeunesse a tant de ressources, tant d'espérances inconnues, à vingt ans les rêves acquièrent une puissance si créatrice et si brillante! Après une heure de route, au moment où le soleil ne dorait plus que la cime des montagnes, ils aperçurent les tours du castel.

— Voilà le but de notre voyage, mon cher Louis, dit le prince, voici l'héritage des Cantimir. Nous sommes ici sur les terres de cette famille, et celle-ci appartient au prince Mikaël, mon cousin, que nous avons laissé à Paris, auprès du prince de Courtenay, mon père.

— Votre Altesse sera obéie, répondit Ronçard, en s'inclinant sur son cheval, de manière à toucher presque la crinière.

— Je n'en doute pas, mais je suis charmé que vous me le répétiez encore.

— Ce qui signifie que vous en doutez fortement, Monsieur. N'importe, nous verrons.

Le château se présentait alors en face d'eux; sa lourde masse, éclairée par les derniers rayons du jour, paraissait plus blanche encore, au milieu des sapins qui l'entouraient. Cet édifice, d'une architecture singulière, moitié byzantine, moitié allemande, devait remonter au treizième siècle. Il servit de rempart contre l'invasion étrangère sous Étienne-le-Grand, et depuis lors il soutint encore plus d'un siège. Ses fortifications parfaitement entretenues en faisaient une des clefs de la Moldavie du côté des Carpathes. Le hospodar régnant, Constantin Cantimir, y établit son frère, le prince Théodore, tuteur de son neveu Mikaël, élevé en France et devenu chef de la famille, par la mort de son père, Grégoire, fils aîné de Théodore Cantimir, prince des Tatares Nogaïs. Cette famille, d'origine moldave, fut emmenée en captivité par les barbares plusieurs siècles avant cette époque. Elle parvint au trône

de l'autre côté du Dniester ; la génération présente rentra seulement dans son ancienne patrie, par suite d'évènements graves, qui trouveront leur place dans ce récit.

Aussitôt qu'on aperçut les étrangers, plusieurs serviteurs s'avançèrent au devant d'eux, précédés du vataf (l'intendant), vieux domestique attaché dès son enfance à la maison de ses maîtres et qui semblait en faire partie. Il ne montra ni surprise, ni curiosité, il n'en fut pas de même des autres et leurs regards étonnés avaient toute l'éloquence des paroles. Le prince, en remettant la bride de son cheval à son albanais, devint excessivement pâle et ce fut d'une voix émue qu'il demanda si le prince Théodore Cantimir se trouvait chez lui.

— Non, seigneur, répondit le vataf ; mais il y a néanmoins plusieurs personnes de sa famille. D'abord sa fille la princesse Anika, puis son frère le père Basile, moine du très saint

couvent de Niamtzo ; enfin, et j'aurais peut-être dû la nommer la première, sa grandeur la sérénissime princesse Roxandre.

— Conduis-moi près d'eux, alors, répliqua le jeune homme, ou plutôt demande aux nobles dames, si elles veulent permettre au prince Jean de Courtenay de leur donner des nouvelles de France.

— Des nouvelles de France ! de notre cher et honoré maître le prince Mikaël ! Oh ! soyez mille fois bien venu !

Et marchant devant les étrangers, un massif flambeau d'argent à la main, il les introduisit dans la grande salle, où il les laissa seuls, après leur avoir fait offrir des confitures et des chibroucks, que le marquis n'eut garde d'accepter.

— Eh bien ! mon prince, nous y sommes enfin ! que vous en semble ? Est-ce là ce que vous conserviez dans votre mémoire ? recon-

naissez-vous ces lieux? ces graves créatures barbues et sérieuses, sont-elles les mêmes que dans votre enfance?

— Riez, riez, mon cher Louis, vous ne pouvez sentir ce que j'éprouve.

— Comment donc, je m'en doute, absolument. N'ai-je pas revu aussi une fois en ma vie le nid paternel? Certes, celui-ci ne lui ressemble guère, mais il n'en est que plus précieux, vous ne trouveriez pas le pareil en France. Permettez-moi d'en faire l'inventaire avant l'arrivée de nos hôtes, aussi bien vous pensez trop profondément pour vouloir me parler.

La salle dans laquelle on les avait introduits offrait en effet un singulier coup-d'œil à un homme habitué aux mœurs occidentales. Elle était très grande et de forme longue, de chaque côté six fenêtres, percées, à droite sur la cour, à gauche sur une avenue d'arbres, y lais-

saient pénétrer le jour. Le plafond en bois de chêne noir, quadrillé à dessins, ressortait admirablement sur les mûrs blanchis à la chaux et éblouissants d'éclat. Une grosse lampe de cuivre, suspendue au milieu, répandait une faible clarté dans cette immense pièce. Entre chaque croisée, dégarnie de rideaux, se trouvait un trophée d'armes, composé de tromblons, de sabres turcs, de lances, de longs fusils, de poignards et de pistolets, mêlés à des queues de cheval, à des étendards polonais et moskovites. Tout autour de l'appartement règnait un divan de brocard rouge; quelques siéges de bois et une grande table pareille complétaient l'ameublement. Au bout de la chambre, en face de la porte, se voyait un tableau de la Vierge et de Jésus enfant, au magnifique habillement de vermeil, couvert de pierreries. Du reste, aucune superfluité; pas de statues, pas d'objets d'art, pas de livres, rien

qui indiquât la présence d'une femme, des armes partout, des fleurs nulle part. Ce qui acheva l'étonnement du marquis, ce fut un superbe faisceau de pipes, de chiboucks, de narguillés de toutes les façons et de tous les métaux, et dont la position indiquait un fréquent usage, en même temps que l'odeur en révélait le but.

— Si notre glorieux monarque, Louis XIV le grand, mettait le pied dans ce manoir, il y tomberait malade. Il faut convenir mon prince que nos compatriotes ont là une étrange fantaisie. J'ai toujours cru que les Suisses et les vieux soldats de M. de Turenne prenaient seuls l'heureux privilège d'empoisonner ainsi leur prochain. Fi! il me semble que j'entre dans un corps de garde!

— Il faut vous y accoutumer, mon cher Louis, ou vous serez fort malheureux en ce pays-ci. D'ailleurs comment ne sentez-vous pas

la différence de notre bon tabac turc avec cette affreuse composition allemande qui fait mal au cœur. Votre grand roi ne s'y tromperait pas lui !

— Tabac pour tabac, c'est comme peste pour peste, les dames de Versailles s'en évanouiraient.

— Eh ! mon Dieu ! peut-être. Et puis nous ne sommes pas à Versailles ici, nous ne sommes pas au milieu de vos mœurs élégantes, de votre civilisation intelligente, nous sommes chez un peuple vierge encore de vos idées, de vos désirs, de vos besoins. Je sais bien, ajouta-t-il en souriant, que besoin pour besoin, vous préféreriez l'odeur de la jonquille à celle de la pipe et que les suprêmes de volaille, valent beaucoup mieux que la mamaliga.

— Je ne juge pas, mon prince, je ne veux rien juger de ce peuple et de ce pays, avant d'avoir vu les femmes. Je me règle sur elles

partout, et je ne me suis jamais trompé.

— Vraiment! la théorie est singulière.

— C'est la mienne. Quand j'ai causé une heure avec de jolies femmes, je sais par cœur les hommes des contrées qu'elles habitent.

— Et comment faites-vous pour cela?

— C'est bien simple, je m'informe de ce qu'il faut être pour leur plaire, et je suis certain d'avance que les hommes sont ainsi.

— Sophisme galant et rien de plus, mon cher!

— Du tout, mon prince, et je vous le prouverai par l'expérience.

— Bah! les femmes n'aiment que les exceptions.

— Les femmes aiment ce qu'elles trouvent, et leur imagination se charge bien vite d'en faire ce qui leur plaît.

—Vous consulterez alors la princesse Anika sur les mœurs de nos compatriotes?

— Certainement, elle et les autres, et vous verrez quelle science du cœur moldave j'acquérerai en peu de temps.

En ce moment la porte s'ouvrit avec fracas, plusieurs domestiques entrèrent à la suite du vataf, annonçant la princesse Roxandre et la princesse Anika.

Les deux jeunes gens se retournèrent vivement à ces paroles, et s'avancèrent au devant des nobles dames. La première était une femme de soixante ans, d'une grande et majestueuse taille et dont l'admirable beauté avait laissé des traces admirables encore. Ses longs cheveux, blancs comme de la neige, tombaient bouclés sur ses épaules, ses yeux noirs et bien fendus conservaient leur vivacité, son profil, d'une régularité statuaire, sa peau d'albâtre, ses mains satinées, formaient un étrange contraste avec l'expres-

sion de mélancolie, de découragement répandu sur tous ses traits. Son âme était brisée par les souffrances, pendant que son corps gardait ses forces et presque sa jeunesse. On ne pouvait la voir sans en être frappé, son aspect si fier, sa tournure si imposante, semblaient dignes d'une reine. Elle portait un petit bonnet de martre zibeline, arrondi en calotte un peu élevée, sur lequel resplendissait une aigrette de diamants. Sa robe à longs plis, en étoffe de soie blanche, se rattachait à sa ceinture par une agraffe de rubis. Par-dessus cette robe elle avait une sorte de cafetan à longues manches, en brocard mordoré et garni de zibeline, descendant seulement aux genoux. Des perles orientales de la plus grande beauté serpentaient autour de son cou, légèrement découvert, elle roulait dans ses doigts chargés de bagues, son chapelet turc en ambre travaillé, d'un grand prix.

Derrière elle marchait la princesse Anika, frappant contraste entre l'hiver et le printemps. La jeune fille comptait à peine dix-huit années, jolie, fraîche, blonde, petite et mignonne, pleine de grâce et de charme. Elle ne semblait pas toucher la terre, et cependant une indicible fierté illuminait son front. Son costume était le même, aux couleurs près, que celui de Roxandre, sauf le bonnet, apanage exclusif de la femme et des filles du hospodar. Roxandre le conservait toujours, malgré le temps écoulé depuis la mort de son père, Bazile-le-Loup, un des plus grands princes que la Moldavie ait jamais possédé.

Basile Cantimir, le dernier des quatre frères, moine au visage pâle et austère, au front chauve et à la barbe grise, accompagnait les princesses. A côté de lui un charmant petit garçon de sept ans, tenait sa robe et cherchait à se cacher dans sa pelisse, afin de voir à

son aise ces étrangers venus de si loin, dont les habits ressemblaient si peu aux vêtements de son pays. Ses boucles brunes ombrageaient son front, et son long œil noir, les traits délicats de son visage déjà empreints néanmoins d'une résolution prononcée, brillaient d'une vive intelligence, on devinait l'enfant de deux races illustres.

Le prince et M. de Ronçard, baisèrent la main des nobles dames avec toute la galanterie française, et de la part du premier avec une vive émotion. Roxandre le regarda attentivement pendant qu'Anika baissait modestement les yeux.

— Nous apportez-vous quelque lettre du prince Mikaël, demanda la princesse de Moldavie. Mes femmes viennent de me dire qu'elles avaient aperçu ses Albanais, dans la suite de votre seigneurie, d'où vient qu'ils se sont permis de le quitter ?

— Mon cousin les a autorisés à faire ce voyage, madame, répondit le prince en s'inclinant, ils ont profité de mon départ pour Constantinople et m'ont accompagné d'après l'ordre du prince Mikaël.

— Il est bien le maître de ses gens; mais depuis quand des serviteurs ont-ils des intérêts en dehors de ceux de leur patron? Depuis quand le laissent-ils seuls en pays étranger? Georges surtout, qui l'a vu naître, qui a juré à mon frère de ne le pas quitter un instant. Pardonnez ces observations à nos inquiétudes, prince, un mot de Mikaël les fera disparaître; de quoi vous a-t-il chargé?

En parlant ainsi, la princesse s'était placée sur le divan, à moitié couchée, à moitié assise, selon l'usage du pays, Anika à sa droite, et Mitika toujours caché derrière le moine, remarquant tout, ses grands yeux ouverts et étonnés. Le prince sortit de sa poche une sorte de

paquet, ou pour mieux dire de sachet de velours, brodé d'or, et le remit à Roxandre en s'inclinant.

— Cette lettre est pour Votre Grandeur, poursuivit-il, et celle-ci pour le prince Théodore.

Louis assistait à cette scène avec un intérêt inoui. Il n'avait aucune idée de ce qu'il voyait en ce moment ; cette femme si belle et si touchante, si imposante en même temps, à un pareil âge, cette jeune fille adorable, ce religieux, silencieux et grave comme le tombeau, cet enfant plein de gentillesse, cette foule de serviteurs et de femmes, entrés à la suite de leurs maîtresses et restant debout près de la porte, en costumes magnifiques et bizarres, il croyait rêver et se sentait transporté dans un autre monde. La conversation s'engagea en moldave, il n'en comprenait pas un mot ; il devina cependant qu'il était question de lui, bien que

l'hospitalité orientale n'eut pas permis de faire même une question, on le traitait comme un hôte, cela suffisait ainsi.

On lui offrit de nouveau une pipe et des *dulchess* (confitures), et rien n'égala sa surprise lorsque la belle Anika lui demanda en très bon français et sans un accent prononcé, quelles étaient celles qu'il préférait.

— Je ne puis revenir de mon étonnement. Quoi! madame, notre langue vous est connue?

— Notre peuple n'est pas aussi barbare que vous le pensez, monsieur, et je ne suis pas la seule savante, mon frère Mitika, même mon père, pourront causer avec vous.

— Et quel a été votre maître, princesse?

— Mon oncle Bazile que vous voyez. Il a passé plusieurs années de sa jeunesse en France.

Le marquis se tourna vivement vers le moi-

ne, dont il trouva le profond regard attaché sur lui.

— Vous avez vu la France, mon père?

La joie étincelait dans sa physionomie, tant le nom seul de la patrie absente a de pouvoir sur nous.

— Oui, j'ai été en France, ne l'avez-vous jamais entendu dire, monsieur de Ronçard?

— Jamais, mon père, et qui donc m'en aurait parlé?

Le religieux ne répondit pas, ses yeux se baissèrent, il retomba dans sa rêverie.

— Mon père est à Jassy, près du hospodar, qui, dans les circonstances difficiles où il se trouve, a désiré le consulter, mais il reviendra sous peu; nous avons ici une grande fête, le jour de naissance de mon cousin, il la célébrera avec nous, et il sera heureux de votre présence.

— Le prince Théodore ne songe-t-il pas à entrer en campagne? les évènements sont si graves, le pays est si malheureux, qu'il a besoin de tous ses enfants.

— Plut à Dieu que le prince Mikaël pensât comme vous, il serait bientôt de retour, il reviendrait justifier les espérances dont il est l'objet. Mais non, la cour de France le retient, les plaisirs, les fêtes, le luxe qu'il ne rencontrera pas dans nos sauvages contrées, ont plus de puissance sur lui que les cris de la Moldavie opprimée. Oh! c'est mal, nous comptions sur une autre réponse. On le dit si noble, si généreux, si loyal, si brave! est-il né pour végéter à Versailles, pour faire le courtisan, lui qui pourrait avoir une cour? Comment a-t-il laissé partir son cousin sans lui? On assure que les princes français, les parents du roi se sont échappés, afin d'aller secourir la Hongrie. Personne ne retient le prince

Cantimir, cet exemple a été perdu pour lui néanmoins.

— Vous êtes injuste envers le prince Mikaël, madame ; il viendra, il viendra bientôt, je vous l'atteste sur l'honneur, et s'il n'a pas suivi les seigneurs français en Hongrie, c'est qu'il ne doit rien à la Hongrie, c'est qu'il consacre sa vie et son épée à la Moldavie qu'il adore, à la Moldavie, le berceau de ses pères et le sien. Demandez à M. de Courtenay, demandez à tous ceux qui le connaissent, et vous ne douterez plus de lui, car il est bien réellement le noble, le généreux, le loyal, le brave que vous disiez tout-à-l'heure. Pas une femme ne peut le voir sans désirer d'en être aimée, les hommes mêmes ne parlent de lui qu'avec exaltation ; ce sera un héros, un grand homme, et ce pays se glorifiera de l'avoir vu naître.

Anika rougit à l'éloge chaleureux qu'elle venait d'entendre, et peut-être son cœur

battait-il en songeant que les belles dames de France enviaient l'amour de Mikaël, son fiancé. Sans doute elles le retenaient près d'elles, et il fallait un motif bien puissant pour qu'il ne se fut pas rendu aux sollicitations pressantes qu'on lui adressait depuis plusieurs mois. Les Moldaves, las du joug étranger, las de voir le fauteuil du prince occupé par des Phanariotes et des créatures du sultan, voulaient un souverain indigène, capable de les gouverner et de faire renaître les jours du Grand Etienne. D'autres allaient plus loin et rêvaient des utopies magnifiques. La réputation du prince Mikaël réunissait en sa faveur presque tous les suffrages. Son éducation à l'étranger, nécessairement plus soignée, plus brillante que celle des autres jeunes gens de son âge, lui laissait pour seul compétiteur son cousin, le prince Demètre Cantimir, fils du prince Constantin, alors régnant. Mais les sympathies

se prononçaient davantage envers Mikaël. Son oncle Théodore, Roxandre, tous ses partisans pressaient son retour. On l'attendait impatiemment; Anika brûlait du désir de connaître enfin celui qu'elle s'était accoutumée à regarder comme son époux. Elle se le rappelait à peine, ils vivaient éloignés depuis leur bas âge. Chaque jour elle entendait parler de lui, elle l'appelait son cousin, bien qu'ils ne fussent pas parents. Sa mère, sœur de Roxandre, l'avait eue d'un premier mariage avec un Boldure. Elle épousa en secondes noces le prince Théodore Cantimir, et mourut en donnant le jour à Mitika. La jeune fille orpheline retrouva dans Théodore, le père le plus tendre et une bonne mère dans Roxandre. Ils ne formaient qu'une seule famille, quoique leurs liens ayent été rompus par la mort de la princesse. La fille de Basile-le-Loup, sans enfants, sans mari,

se rattacha à sa nièce et à son beau frère. Elle rêvait de hautes destinées pour sa patrie et pour eux. Il lui fallait une couronne sur le front d'Anika, et Mikaël seul pouvait l'y placer.

Le prince Jean de Courtenay passa le reste de la soirée avec Roxandre à l'entretenir de l'objet de ses incessantes pensées, au moment de se séparer elle lui dit:

— Je n'écrirai point à Mikaël puisque votre seigneurie m'annonce sa prochaine arrivée, mais souvenez-vous que si il tarde, il aura failli à son devoir, à sa famille, je dirais presque à l'honneur. Notre peuple le demande, ce peuple attend un chef qui le conduise à la victoire et à l'indépendance, je vous ai tout confié, à vous donc de lui faire comprendre sa position, vous êtes son ami. Il a vingt-cinq ans, il peut accomplir sa mission; il dépend de lui de régé-

nérer ce pays, d'être le digne successeur de Basile-le-Loup, de mettre en exécution les plans qu'il a laissés ; mais surtout qu'il se montre, qu'il vienne tenir sa place. Je ne demande pas la raison de ce retard, quelque amourette peut-être, je veux l'ignorer. Il n'a point oublié sans doute que sa fiancée l'attend ici, et quel bonheur lui est destiné.

— Mikaël n'a rien oublié, Madame, la suite le fera voir, et je me porte garant de sa parole.

Des serviteurs se présentèrent alors pour introduire les hôtes dans leur appartement, les princesses se retirèrent et le moine s'approchant du prince, lui dit :

— En l'absence de mon neveu et de mon frère, permettez-moi de vous servir de guide et de vous remercier en leur nom de l'honneur que vous faites à leur demeure. Vous ne trouverez point ici les recherches fastueuses

auxquelles vous êtes accoutumés, nous gardons les mœurs et les usages de nos ancêtres, et si notre hospitalité est ignorante, au moins elle est cordiale et offerte de tout cœur.

— Nous le savons, mon cher père, nous savons de plus combien elle est magnifique, et d'ailleurs quelle joie n'éprouverai-je pas à dormir sous ce toit où j'ai passé mon enfance!

Le religieux s'inclina et marcha devant les étrangers, il les conduisit à deux vastes chambres, placées à côté l'une de l'autre. Ils aperçurent, comme dans la grande salle, d'immenses divans, sur lesquels étaient dressés des lits, fort éloignés des couches moëlleuses de France, mais aussi bons qu'on peut les trouver en Moldavie. La même sévérité d'ornements, la même simplicité se remarquait à cet étage qu'au rez-de-chaussée, cependant rien ne manquait de ce qui pouvait satisfaire

les désirs les plus recherchés d'un homme de l'Orient; ni les confitures, ni les pipes, ni les tapis de Turquie, ni les coussins de soie, ni les vases d'argent superbes, ni l'aiguière et le bassin mauresques en vermeil, ni même un assortiment de viandes, assaisonnées selon l'usage, au cas où, pendant la nuit, on se sentirait le besoin d'y avoir recours; des vins de Grèce, placés dans de grands flacons de Venise resplendissaient comme des topazes. Le moine donna un coup-d'œil autour de lui, vit que tout était en ordre et, souhaitant un bon repos à ses hôtes, il se retira après les avoir bénis.

III

LE PRINCE JEAN DE COURTENAY.

Le marquis de Ronçard, avec un tact parfait, comprit à merveille qu'à la suite d'une pareille soirée le prince avait besoin de solitude, et rentra dans sa chambre, dont il ferma la porte, après avoir adressé un cordial bonsoir à son ami. Il trouva Champagne examinant curieusement chaque meuble et chaque verreries, en poussant des exclamations de doute et de surprise,

lorsqu'il n'en comprenait pas l'usage. A l'aspect de son maître, il se releva et se mit en devoir de l'aider à sa toilette.

— Eh bien! Champagne, dit le jeune homme, que te semble de ce pays !

— Oh ! Monsieur ! oh ! monsieur ?

— Enfin, qu'en dis-tu ? parle sans crainte, nous sommes seuls.

— C'est un drôle de pays tout de même, monsieur le marquis, un pays où les riches et les boyards, n'est-ce pas ainsi qu'on les appelle ? sont habillés d'or, et où les pauvres ne sont pas habillés du tout. Ils ont de belles étoffes, mais ils n'ont pas de lits, pas de rideaux ; ils ont des tapis magnifiques, des coussins de plumes, et ils ne mangent que des confitures; ils se mettent à quatre pattes devant Son Altesse et on assure que dans leur langue il le tutoient; ils se prétendent chrétiens et ils ne croyent pas au pape, n'est ce pas singulier, et n'en aurai-je pas

pour conter dans les antichambres à Paris, pendant le reste de mes jours?

— Ne crois-tu pas, Champagne, que si George et Elie veulent raconter aussi ce qu'ils ont vu en France, ce qui est douteux, ils n'étonneront pas autant les Moldavees que tu l'es toi-même? T'imagines-tu que nous n'avons pas aussi nos bizarreries? elles sont d'un autre genre, voilà tout.

— Oh! mon Dieu! comment monsieur va-t-il se trouver dans ce lit, qui n'en est pas un, dormira-t-il seulement?

— Je dors partout, tu le sais bien.

— Il est certain qu'en Hongrie, lorsque nous les avons quittés, leurs Altesses sérénissimes messeigneurs les princes de Conti et de la Roche-sur-Yon n'en avaient pas même un si bon. Mais aussi à la guerre comme à la guerre, et ici nous sommes en pays allié.

— Ici nous sommes chez Son Altesse le prince Mikaël Cantimir.

— Mais alors, monsieur, si monsieur permet, pourquoi...

— Champagne, tu vas dire quelques sottises, as tu donc oublié ta promesse... et la mienne?

— Non, non, monsieur, non je m'en souviens très bien, il n'y a rien à craindre, monsieur peut être tranquille. Mais, monsieur ne sait pas tout, et combien ces gens là sont stupides.

— Comment donc?

— Ils croyent aux sorciers! oui, monsieur, aux sorciers. Ce vieux que nous avons rencontré tout près d'ici, c'est un sorcier; celui qui était avec lui est un élève sorcier. La nourrice de son Altesse le prince Mikaël, sœur de ce vieux, sorcière! le moine Basile, qui causait là tout à l'heure, sorcier! et bien plus sorcière que tout cela une certaine Kiva, fille de la nourrice,

reine des Bohêmes et cousine du diable. Il faut les entendre, lorsqu'ils en parlent et voir les signes de croix qu'ils font!

— Et comment as-tu pu les comprendre, toi qui te piques de ne savoir d'autre langue que la tienne, et encore la sais-tu?

— Lafleur devine un peu leur maudit jargon, quant à moi je jure de ne l'apprendre jamais. Pourquoi me donner cette peine, qu'y gagnerais-je? eux ils doivent étudier le français, pour avoir le plaisir de causer avec moi, à la bonne heure!

— Monsieur Champagne, vous êtes passablement fat.

— Mon Dieu! monsieur le marquis, je ne suis pas fat, je sais ce que je vaux, je rends justice à moi-même et à ma nation. Ne répète-t-on pas tous les jours, en vers et en prose, à Louis XIV, qu'il est le plus grand roi du monde

et qu'il règne sur le premier peuple de l'univers ?

Le marquis ne put retenir un sourire. Le bavardage de Champagne l'amusait infiniment et depuis leur départ de Paris, il ne manquait pas un seul jour à lui faire répéter ce qu'il avait entendu dire où ce qu'il pensait lui-même. Il lui fit une foule de questions sur les sorciers, et surtout sur la sorcière.

— Elle est jeune et jolie, n'est-ce pas ?

— Elle a vingt-cinq ans, elle est admirablement belle, à ce qu'ils prétendent, le diable n'est pas dégoûté.

— Ne la verrons-nous pas ? Je serais ravi de causer avec elle, moi qui ai connu La Voisin et la Brinvilliers.

— Oh ! que si, monsieur, nous la verrons, elle viendra ici avec sa tribu. Dans quinze jours, on célèbre la naissance de Son Altesse le prince Mikaël, il y aura une grande fête et ils n'au-

ront garde d'y manquer. Le prince Théodore doit revenir ce jour là.

— Tu en sais déjà autant que moi, monsieur Champagne.

— C'est qu'on est bien plus bavard à l'antichambre qu'au salon.

Louis se laissa déshabiller, et, malgré les prévisions de Champagne, il dormit à merveille sur un large divan turc. Son sommeil s'agita de rêves agréables, il vit la belle princesse Anika lui souriant, écoutant ses galanteries et il se posa en rival préféré de Son Altesse le prince Mikaël, pendant que celui-ci triomphait à la cour de France. Le lendemain il fut éveillé dès la pointe du jour par une musique étrange, et chercha d'abord en quel lieu il se trouvait. Peu à peu la mémoire lui revint et il sauta à bas de son lit, pour jouir des merveilles de ce pays inconnu et si curieux par conséquent.

La perspective qu'il découvrit en ouvrant la fenêtre était magnifique, il dominait une des plus belles contrées du monde : à ses pieds la riche vallée où coule le Sereth, semée de villes, de villages et de châteaux, plus près de lui les forêts de sapins dont les Carpathes sont couverts; dans le lointain des monastères et des églises, et enfin, tout près du manoir, qui se baignait pour ainsi dire dans ses ondes, un lac transparent et pur comme une glace. Les cours déjà pleines de serviteurs et de chevaux, le bruit qui se faisait dans les salles basses, tout annonçait de nouveaux hôtes et le marquis n'attendit pas qu'on vint l'avertir.

Sa toilette finie, il descendit parfumé, brillant, exhalant autour de sa personne un nuage de poudre blonde ; avec ses canons de rubans et ses dentelles, ses velours et ses riches joyaux, il avait l'air le plus exquis de la cour du grand roi; aussi tous ceux qui le rencontrèrent

s'arrêtèrent-ils pour le regarder et son amour-propre se réjouit de l'effet produit par sa bonne mine.

Lorsqu'il entra dans la salle, deux étrangers s'y promenaient déjà. L'un était un vieillard à la physionomie fine et observatrice, aux longs cheveux gris, à la démarche lente. Une cicatrice fort légère se remarquait autour de son nez. Il portait des habits magnifiques, d'une forme particulière, et qui tenait le milieu entre celle des Moldaves et celle des Européens. Il s'appuyait sur une longue pipe, enrichie des plus admirables pierreries et balançait de l'autre main une bourse brodée en perles fines, dans laquelle se mettait le tabac.

A côté de lui un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, d'une grande taille, aux cheveux et aux yeux noirs, semblait dévorer ses paroles.

Ce jeune homme n'était pas précisément beau, mais il était charmant. Son costume oriental faisait ressortir la grâce de sa démarche. Ses yeux, dont le blanc se teignait d'un léger azur et dont la paupière nageait dans cette humidité, qui donne tant de rêverie au regard, se bordaient de cils bruns soyeux et remarquablement longs.

Tous les deux se retournèrent à l'aspect de Ronçard, et le plus âgé lui adressa la parole en très bon français.

— Soyez le bien venu, Monsieur, lui dit-il, dans notre patrie.

— Et je souhaite que vous la trouviez assez belle pour y rester longtemps, ajouta l'autre inconnu.

Louis se retourna étonné : depuis la veille il avait déjà rencontré quatre personnes qui pouvaient le comprendre. Il salua poliment les

boyards et les remercia de leur bon accueil.

— Vous êtes arrivé avec le prince de Courtenay? Nous annonce-t-il enfin son noble cousin, notre cher Mikaël?

— Dans très-peu de temps vous le verrez, je suppose, du moins tel était son projet.

— Et le prince Mikaël vous est connu, n'est-ce pas?

— C'est le meilleur ami que j'aie au monde.

— Alors parlez-nous de lui, interrompit vivement le jeune homme, de lui, notre désir et notre joie.

— Vous le rappelez-vous donc, Monsieur?

— Je ne l'ai pas vu depuis notre première enfance, mais je ne l'ai jamais oublié, et dans ce moment surtout, dans ce moment où toutes les espérances de la patrie se tournent vers lui, où nous l'attendons comme le sauveur qui nous

est promis, je ne saurais m'occuper d'autre chose.

— Prenez garde, Grégoire, prenez garde! vous êtes poète, et vous mettez vos rêves à la place de la réalité, vous allez donner à M. le marquis, au prince peut-être, des idées impraticables.

— Impraticables, Michlesco! Vous seul le dites ici!

— Parce que moi seul je connais l'Europe, parce que moi seul je sais que vous ne réussirez jamais, et que si vous persistez dans ces illusions, vous détruirez ce qui est possible pour ce qui ne l'est pas.

— Comment donc, Monsieur, poursuivit M. de Ronçard, est-ce que vous ne croyez pas à la réalisation des plans offerts au prince Mikaël par la princesse Roxandre, par tous les boyards moldaves?

— Non, Monsieur, non, je n'y crois pas, je

ne puis y croire. Depuis bien des années absent de ma patrie, j'ai parcouru une grande quantité de pays, j'ai vu beaucoup de choses et bien des hommes, j'ai eu l'honneur d'être admis dans l'intimité des souverains les plus illustres, et je sais que jamais l'Europe ne souffrira qu'une puissante monarchie s'élève sur les bords de la mer Noire. Brancovan, en Valachie, nourrit la même chimère, il se dit aussi appelé au trône de la Dacie. Ne comprenez-vous pas d'abord que ces doubles prétentions se nuiront entre elles? La première condition pour réussir, si la réussite était possible, c'est l'union, et vous ne l'obtiendrez jamais.

— Brancovan est haï et le prince Mikaël réunit toutes les sympathies, Michlesco; qu'il se montre seulement et vous verrez si les Rouman ne sont pas unis. Vous êtes devenu moscovite, vous, depuis que vous habitez si loin de vos compatriotes, vous ignorez leurs idées, leurs

projets, vous pensez en étranger et non pas en Moldave.

— Je parle en homme sensé et vous en enfant, Rosetti !

— Ecoutez-moi, Monsieur, poursuivit chaleureusement le jeune homme, écoutez mon cœur, mon courage et mon patriotisme, ils ont mille échos ici ; vous êtes l'ami du prince Mikaël, dites-lui, répétez-lui que s'il le veut nous placerons sur sa tête une couronne indépendante, et nous en ferons un des premiers souverains du monde.

— Hélas ! hélas ! poursuivit Michlesco, il en sera toujours ainsi ! L'expérience ne servira à personne.

— Je suis étonné, Messieurs, dit le marquis après quelques instants de réflexion, de vous trouver d'un avis si différent ; je croyais cette entreprise déjà mûre, j'en croyais l'exé-

cution assurée, je croyais enfin que l'absence du prince autorisait seule le retard.

— Il y a mille raisons contre, Monsieur, il y en a mille et pas une pour, si ce n'est le dévouement de ces jeunes fous et les rêves de la princesse Roxandre. Ils oublient d'abord les autres rois, qui s'opposeront de tout leur pouvoir, comme je viens de vous le dire; ils oublient Brancovan, dont je vous ai parlé aussi; ils oublient également le prince régnant, ils oublient surtout le prince Demètre Cantimir, son fils, et celui-là ne se laissera pas oublier quand il en sera temps.

— Ceci me semble parfaitement juste, Monsieur; je n'y vois rien à répondre.

— Encore une fois, Monsieur le marquis, Michlesco s'exprime en étranger, et vous, qui êtes étranger aussi, vous ne nous comprenez pas davantage. L'Europe a assez de ses affaires sans s'occuper des nôtres, et d'ailleurs pourquoi serait-elle contre nous? Pourquoi l'empire ne con

sentirait-il pas à établir une barrière infranchissable entre le Turc et lui ? Pourquoi la France ne donnerait-elle pas la main à des chrétiens qui veulent secouer la protection des infidèles, N'est-ce pas contraire à la générosité de votre roi ? Quant à la Moscovie, notre autre voisine, notre sœur en religion, elle nous aidera ; et si votre élève, Michlesco, est le noble prince que vous nous dites, nous trouverons dans lui un soutien.

— Certes, le czar Pierre est un grand homme, le plus grand souverain de ce siècle, car il crée ce que les autres détruisent.

— Et vous l'avez élevé, et vous ne pourrez rien près de lui, Michlesco, et vous ne lui parlerez pas de vos frères ?

— Je lui parlerai, certes, si cela est utile à la cause de mon pays ; mais je voudrais que mon pays comprît ses véritables intérêts; mais je ne voudrais pas le voir marcher dans une voie sans issue...

— Voici le prince de Courtenay, interrompit vivement le marquis; instruisez-le, monsieur, il a beaucoup d'influence sur l'esprit du prince Mikaël, en l'éclairant, c'est presque comme si vous l'éclairiez lui-même.

Le prince Jean entra, beau, paré, majestueux, Michlesco marcha à sa rencontre, se nomma et nomma aussi Grégoire Rosetti, le prince fit un mouvement.

— Grégoire Rosetti! s'écria-t-il, quoi! c'est là Grégoire Rosetti! lui si faible dans son enfance!

— Comment, mon prince?

— Vous avez donc oublié notre jeunesse? vous avez donc oublié qu'ici même, dans ce château...

— Non certes, mon prince, mais je n'espérais pas que vous vous en fussiez souvenu. Eh bien! Votre Altesse arrive à propos, nous parlions de votre noble cousin, de nos projets;

Michlesco cherche à les combattre, et moi je les soutiens de toutes mes forces; vous aussi, vous les soutiendrez, vous, fils des empereurs d'Orient, vous, allié de nos princes, vous qui parlez notre langue, oh! n'est-ce pas, vous penserez comme moi?

L'œil perçant du prince se fixa sur Rosetti; en même temps Michlesco le regardait lui-même et son visage exprimait autant de surprise que d'attention.

Le prince réfléchissait, enfin il reprit, en se tournant vers le vieillard :

— Et vous, monsieur, quel est votre avis? demanda-t-il brusquement.

Michlesco répéta ce qu'il avait déjà dit aux deux jeunes gens; Courtenay l'écoutait en se promenant, en se frappant le front et en passant les doigts dans les anneaux de sa perruque. La conversation continua, sans s'en apercevoir, en français, ainsi qu'on l'avait déjà

engagée; la discussion s'échauffait, le prince se promenait toujours, et n'interrompait pas les interlocuteurs, il semblait recueillir les opinions; c'était entre lui et le professeur de Pierre-le-Grand une sorte d'observation mutuelle, bien curieuse pour les deux autres spectateurs, si l'état de leur esprit leur eût permis d'y faire attention.

— Qu'en dites-vous, mon prince? reprit enfin le marquis.

— J'y penserai, répondit le prince, et j'en ferai part à Mikaël; mais ce n'est pas ce que je supposais.

— Le prince Mikaël voudra voir par lui-même, sans doute, et il aura raison.

—Mon prince! Monsieur le marquis! croyez-moi, je vous en supplie, c'est moi qu'il faut croire. Les principautés appellent et attendent le prince Mikaël; lui seul doit les sauver, les délivrer, car il joint aux lumières que nous n'avons pu

acquérir, le patriotisme, l'amour de la gloire, qui nous enflamment tous.

— Enthousiaste, poète ! ajouta Michlesco; a-t-il vos idées, le savez-vous ?

— Le prince Mikaël est enthousiaste et poète comme M. Rosetti, dit Rongard, vous verrez bien !

M. de Courtenay sourit imperceptiblement.

— Mais, reprit-il, en s'adressant à Michlesco, quel homme est donc Demètre Cantimir ?

— Demètre Cantimir, bien qu'il n'ait pas vingt ans, deviendra plus redoutable à vos ambitions que Brancovan, malgré son expérience. Brancovan est un tigre, Demètre est un serpent ; tous les deux sont habiles, tous les deux rampent, mais l'un rampe sous l'herbe et l'autre à la vue de tous. Demètre cache un esprit de démon, il a déjà la science d'un vieux professeur; il sait vaincre ses passions et dominer ses idées:

il arrivera, il aura tous les courages, celui qui s'avoue et celui qui se dissimule. C'est de lui surtout qu'il faut vous défier.

— Je me le rappellerai, murmura Jean en s'approchant de la porte.

Michlesco lui barra presque le passage.

— Pardon, mon prince, à mon tour une question.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur Michlesco.

— Pourquoi le prince Mikaël n'est-il pas ici ? que fait-il en France?

— Le prince Mikaël n'est plus en France.

— Où est-il, alors? dit impétueusement Rosetti, est-il seul, dans quelque danger, peut-être ?

— Le prince n'est point seul, il n'a besoin de personne, il sera bientôt en Moldavie.

— Mais d'où vient ce retard, si étrange de la part d'un homme, qui doit se mettre à la tête

de son parti? il ignore donc que le temps perdu ne se répare jamais?

— Mikaël est retenu par l'intérêt même de son avenir.

— Il n'est pas permis de demander où? continua Michlesco.

— Non, monsieur, répondit le prince avec hauteur.

Il y eut un moment de silence. Les deux Boyards saluèrent et sortirent assez cérémonieusement. M. de Courtenay arrêta Rosetti et lui prit familièrement le bras :

— Menez-moi voir les jardins, Grégoire, lui dit-il.

— Les jardins sont peu de chose, mon prince ; nous ne sommes pas à Versailles.

— Eh! Louis XIV voudrait bien avoir Versailles dans cet admirable pays.

Cette conversation se renouvela plusieurs fois, et, comme toutes les imaginations vives,

Rosetti adopta bientôt les craintes du vieillard, surtout dans ce qui concernait Demètre. Chaque jour il passait de longues heures avec le marquis, le questionnant sans cesse, cherchant à le prémunir contre les dangers qu'il prévoyait, à lui communiquer son enthousiasme, afin que Mikaël entendît partout le même langage : ces deux natures d'élite se comprenaient.

On faisait des préparatifs immenses pour la majorité du prince. La Moldavie entière était engagée. Plus de quinze jours d'avance on arrivait déjà, et le château, tout vaste qu'il fut, ne semblait pas devoir contenir la foule. La princesse Roxandre, Anika, Basile recevaient en l'absence du prince Théodore, qui voulait rester le plus longtemps possible près de son frère. Le prince de Courtenay avait de fréquentes conférences avec Michlesco; il aimait à l'entretenir des grands

intérêts de l'Europe; celui-ci, héros d'une vie étrange, possesseur d'une fortune immense, passait pour un des hommes les plus savants du siècle. Ami intime du prince Stefanica, régnant en Moldavie en 1660, forcé de reconnaître que ce hospodar était un tyran, il conspira, contre lui. Le prince découvrit cette trame et lui fit couper le nez en sa présence, après quoi il le bannit. Michlesco se retira en Allemagne; il y trouva un médecin fort habile, qui le guérit, et lui fit un nez si parfait, qu'il devint difficile de reconnaître la mutilation. Il alla ensuite en Russie, près du tzar Mikaïlowitsch, père de Pierre-le-Grand, et ce monarque lui confia l'éducation de son fils. Il en obtint de grands honneurs et de grandes richesses, et fut envoyé comme ambassadeur en Chine, dont il rapporta des diamants et des pierreries admirables. A son retour l'anarchie régnait dans tout l'empire, il fut donc exilé, à

Tobolsk, jusqu'au moment où Pierre reprit les rênes de l'Etat et le rappela près de lui. Libre, il demanda la permission de revoir sa patrie, et c'est à cette époque que se passe cette histoire.

Une semaine avant la fête, le prince Théodore arriva ; il accueillit ses hôtes, et surtout le prince de Courtenay, avec la courtoisie orientale. En déplorant l'absence de son neveu, il s'abstint de questions indiscrètes, et se contenta de l'assurance qui lui fut donnée de sa prochaine arrivée dans sa famille.

IV

L'ANNIVERSAIRE.

Le matin de ce jour tant attendu, avant le lever du soleil, tout fut déjà sur pied au château de Kramtza, des salves d'artillerie annoncèrent la fête, et les cris des vassaux y répondirent joyeusement. Une foule bigarrée de costumes étranges se pressait autour du manoir : c'étaient des paysans, des soldats, des grecs, des turcs, des juifs, des ci-

gains, tous venaient soit par affection, soit par intérêt, se joindre à la noble famille et célébrer la majorité du seigneur. Sur le haut de la plate-forme, le marquis de Ronçard se promenait accompagné de Grégoire Rosetti et celui-ci montrait, avec son imagination de poète, le tableau vivant qui se déroulait à leurs pieds.

— Voyez, voyez, lui disait-il, voyez ce vieux montagnard, et ses cicatrices, ce sont des restes glorieux de nos guerres, Monsieur. Nous aussi nous avons une belle histoire et je vous la conterai quelque jour, à moins que la nourrice du prince Mikaël, la vieille Zinka, ne veuille se charger de ce soin, elle en sait bien plus que moi !

— Vous oubliez, Monsieur, qu'il me serait impossible de l'entendre, pour le moment, mais j'apprendrai le moldave, je vous le jure.

— Pourquoi le prince n'est-il pas ici à pré-

sent! Comment a-t-il pu se laisser retenir un jour comme celui-ci, le jour où il devient le chef de sa famille, et lorsque le peuple a tant besoin de lui? Nos projets échoueront, s'il ne se presse pas, les partisans de Brancovan parviendront à lui gagner tous les suffrages, et déjà il a bien des chances. Dites-moi, monsieur de Ronçard, bien franchement, et entre nous, pourquoi est-il resté? pourquoi avoir envoyé en avant et vous et ses albanais? il y a là-dessous quelque mystère?

— Aucun, je vous assure. Mais n'accusez pas le prince, c'est un caractère que vous ne pouvez comprendre sans l'avoir examiné de près, il est tellement supérieur aux autres, il possède à la fois et tant de finesse et tant de franchise, que je ne saurais trouver ailleurs un pareil mélange. Attendez, vous dis-je, et vous verrez, il a ses raisons sans doute.

— Un ami tel que vous, le garantit de

toutes craintes pour sa réputation, vous en parlez avec une chaleur qui donne envie de le connaitre. — Que vient faire ici le prince de Courtenay.

— On vous l'a dit, il va à Constantinople.

—Et il abandonne ainsi les princes de Conti, en Hongrie, pour s'occuper des intérêts de son cousin, c'est d'un bon parent! — Qui nous arrive-là? Oh! je le reconnais, il ne pouvait manquer un pareil rendez-vous, celui-là aussi est un bon parent! Voyez quelle suite magnifique, voyez comme il manie son cheval, voyez comme il parle à tout le monde, comme il a un sourire pour chaque révérence et comme on se prosterne devant lui. Monsieur, vous êtes l'ami du prince, ajouta vivement le jeune homme, en serrant la main du marquis. Eh bien! regardez cet homme, et dites-lui de s'en méfier comme d'un reptile. Il est jeune, il semble inoffensif, cet homme est l'ambition,

la ruse personnifiée. Tout lui sera bon pour arriver à son but, les chemins tortueux comme les voies droites; cet homme, c'est le prince Démètre Cantimir.

Ronçard ne répondit rien, il jeta seulement un long regard sur le nouveau venu, dont le cortège franchissait alors le pont levis. Lorsqu'il ne put plus l'apercevoir, il reporta ses yeux sur la foule, devenue plus animée, près de ce passage, et il remarqua un mouvement singulier autour d'un groupe nombreux, composé d'hommes et de femmes, presque tous en guenilles, conduisant un cheval superbement couvert de sa housse de pourpre.

— Qu'est-ce cela? demanda-t-il.

— Cela! oh! c'est beaucoup et c'est peu, c'est une chose ordinaire et une merveille, c'est Doquie le cheval de Kiva la Cigaine.

— Cette célèbre devineresse dont tout le

monde parle et que je n'ai pu voir encore. Montrez-la moi, je vous en prie.

— Elle n'y est point, vous l'auriez déjà entendue, mais elle viendra certainement.

— Qu'est-ce que cette fille? On m'en a fait des récits tellement contradictoires que je ne sais quel jugement porter. La princesse Roxandre la protège, la princesse Anika la craint, le père Basile n'en veut pas parler, le prince Théodore la méprise, les domestiques et les paysans la redoutent et la déchirent, je la crois une personne fort extraordinaire, mais enfin qu'est-elle?

Rosetti rougit légèrement et hésita.

— Ce qu'elle est? Oh! certainement la figure la plus poétique qu'il y ait maintenant en Moldavie. Ce qu'elle est? un ange et un démon. Une créature céleste et une créature perdue. Elle a les vices de sa race et les vertus de la nôtre. Elle peut perdre ou sauver une âme,

elle peut se dévouer comme une sainte, ou se venger comme une tigresse. Elle nous rendra fous, si elle daigne en prendre la peine, elle fera de nous ses amants d'un jour et puis elle nous jetera de côté selon son caprice, sans s'inquiéter si nous en sommes malheureux. Elle pousse quelquefois la bonté jusqu'au sublime, une heure après elle sera sans pitié pour les infortunes les plus pitoyables. Tour à tour ardente, langoureuse, passionnée, triste, délirante de gaîté, elle pleure, elle chante, elle rit, elle est inspirée, elle est simple comme un enfant, caméléon par le cœur et par l'esprit, elle échappe à l'analyse. Vraie et droite, elle est pourtant fine et souple en même temps. Loyale toujours, fière et humble, elle règne et elle se soumet. Il y a de tout chez cette femme.

— Est-elle belle?

— Elle est mieux que belle, elle est adorable.

— Quel est son âge?

— Je crois qu'elle approche de vingt-cinq ans, mais elle a plus de charme qu'une femme de seize.

— Vous l'aimez, Grégoire, reprit le marquis, après un moment de silence.

— Cela est possible, je ne veux ni le savoir, ni l'avouer. Je pense à elle en composant mes vers, plus souvent que je ne désirerais. C'est la muse de la patrie, celle-là au moins, car la seule chose qu'elle soit réellement et toujours, c'est la patriote, la plus admirable. Elle a pour ce pays qui l'a adoptée une véritable passion, elle est poète aussi, et nous le chantons ensemble.

— Quel est son père?

— Chut! Et Rosetti regardait autour de lui avec défiance. Ne parlez pas de cela. Son père!.. son père, c'est un cigain et sa mère est Zinka, cigaine, la nourrice du prince Mikaël.

— Il y a donc un mystère dans tout ceci?

— Un grand mystère. Quelque jour vous l'apprendrez sans doute, le prince vous le dira, ou moi, ou quelque autre; à présent il n'est pas temps encore, vous ne me semblez pas assez Moldave pour cela.

— Vous piquez ma curiosité, je l'avoue, dans ce pays tout prend un caractère étrange et je commence à m'y accoutumer. Répondez au moins à ceci, la Kiva se croit-elle réellement sorcière?

— Je n'en sais rien. Elle prédit des choses étonnantes, cela peut être l'effet du hasard. Et puis elle a un si immense esprit qu'elle devine. Singulière fille! elle parle le grec et le latin, elle parle le français mieux que moi.

— Et où a-t-elle appris tout cela?

— Le français ici, dans son enfance, avec la mère du prince, qui l'aimait beaucoup et qui l'a gardée près d'elle plusieurs années; le

grec et le latin dans ses voyages, elle a été à Constantinople, à Athènes, en Hongrie, à la tête de sa tribu. Ce vieux coquin que vous voyez là-bas est son oncle, le frère de sa mère et le chef de cette horde, celui qui marche à son côté s'intitule le fiancé de la Kiva.

— Je les ai vus déjà plusieurs fois au château.

— Oh! ils y viennent souvent. L'oncle passe pour un des agents les plus habiles que nous ayons, tout aveugle qu'il soit. La princesse Roxandre l'estime fort.

— Voilà sans doute pourquoi elle protège la nièce. Mais pourquoi la princesse Anika la craint-elle ainsi?

— La princesse Anika, belle, jeune, riche et puissante, n'a jamais été aimée, ne le sera jamais comme cette misérable coureuse de grands chemins. Les femmes sentent cela d'instinct.

— Je ne crois point cependant qu'il y ait de comparaison à faire, répliqua le marquis avec un peu de hauteur, on n'a pas pour ces créatures le même amour que pour une noble dame.

— Ne méprisez personne, Louis, continua le poète avec mélancolie, qui peut connaître la valeur d'une âme, lorsque les évènements ne l'ont point éprouvée ? Qui sait si Kiva n'est pas calomniée ? Laissez venir l'amour et peut-être verrez-vous de ces choses qui vous forceront au respect. Je ne juge jamais, moi, j'attends et je me tais, ou pour mieux dire une voix secrète m'avertit. Le prince Demètre, oh ! pour celui-là je n'ai pas besoin d'attendre, il ne me trompe pas. Mais on arrive en foule, il faut songer à notre toilette. Vous verrez aujourd'hui un échantillon de notre magnificence moldave, vous nous estimerez bien grossiers d'ignorer les justaucorps, les chausses et les nœuds d'é-

paule, peut-être nos armes, nos fourrures et nos étoffes trouveront-elles grâce devant vos yeux. Au moins ce sera quelque chose de nouveau à raconter à Versailles et à Marly. Votre valet de chambre ne vous attend-il pas?

— Sans doute, et le prince aussi peut-être.

— Nous nous retrouverons dans la salle, pour aller à l'église, j'espère? Vous nous y suivrez, malgré le schisme?

— Oh! répliqua le marquis en riant, nous sommes fort indulgents à cet égard à la cour de France. Si vous étiez jansénistes, ce serait différent, mais le schisme, qu'est-ce que c'est que cela? Il ne faudrait pas nous prier beaucoup pour nous faire dire aussi au pape *Monsieur de Rome*. Le roi lui a écrit dernièrement une lettre qui sentait beaucoup le fils aîné en révolte.

Les deux amis se séparèrent et une heure

après tout le monde se réunit, Courtenay seul manquait encore, déjà Roxandre avait froncé le sourcil plusieurs fois de cette inexactitude. Cette princesse parut éblouissante de parure et sa beauté majestueuse en ressortait encore davantage. Il y a une beauté pour tous les âges, celle de Roxandre inspirait à la fois le respect et l'admiration. Les nattes de ses cheveux, blancs comme la neige des montagnes, retombaient sur son cou. Le bonnet de martre zibeline orné de deux aigrettes de diamants et d'une couronne s'attachait à sa tête par de longues épingles. Sa robe de velours vert, garnie de la fourrure la plus précieuse, recouvrait une autre jupe de brocard d'or rehaussé de fleurs en pierreries, qui traînait légèrement par derrière. La ceinture était en rubis, et des perles de la plus splendide grosseur, tournaient six fois autour de son cou découvert et taillé sur celui de la Niobé antique.

Anika vêtue de blanc et de bleu, chargée de perles, de turquoises et de diamants, cherchait involontairement autour d'elle celui qu'elle ne voyait pas. De temps en temps elle ramenait son voile sur son visage, comme pour cacher ses regards. Elle répondait à peine aux galanteries du prince Demètre, dont les plaisanteries lui arrachaient tout au plus un sourire.

Le prince Théodore exposait le costume national dans sa magnificence, c'est-à-dire le cafetan de velours cramoisi, bordé de zibeline, la robe de brocard oriental, le bonnet enrichi d'émeraudes, la ceinture de l'Inde et les poignards de damas de la plus fine trempe. Il saluait avec une courtoisie grave et recueillie, allant de l'un à l'autre, parlant de son neveu, de son frère, dela cérémonie du jour, et attendant impatiemment son hôte, qu'il

ne se fut pas permis néanmoins de déranger.

Enfin le prince fit son entrée et jamais contraste ne fut plus frappant. Tous les hommes portaient les mêmes habits hors lui et Ronçard. Vêtus à la française, leurs grandes perruques, leurs mentons rasés, leur justaucorps de velours à boutonnières de brillants, leurs hauts de chausses de satin et leur profusion de rubans, avaient l'air perdus dans un autre monde et certes ils ne gagnaient pas à la comparaison. Peut-être régnait-il plus de grâce, plus de légèreté dans leur démarche, mais les longues robes, les barbes noires et les cheveux naturels étaient bien plus dignes et plus mâles. Le prince alla droit à la princesse Roxandre, s'excusa avec un savoir-vivre parfait, puis il se retourna vers Anika, devenue rouge comme une cerise, et ses yeux rencontrèrent ceux de Demètre qu'il ne connaissait

pas encore, la princesse les nomma l'un à l'autre, le regard perçant de Cantimir embarrassa presque M. de Courtenay.

Demètre était de moyenne taille; ses traits sans être beaux paraissaient agréables par leur extrême mobilité et par la finesse dont ils semblaient empreints. Son costume, strictement national, affectait la richesse, en même temps que la simplicité d'ornement, on reconnaissait un homme de goût. Il arrivait de Constantinople, où il avait dû rester en ôtage, en remplacement de son frère aîné. Profondément instruit dans les sciences et dans les arts, quoiqu'il fut bien jeune encore, il possédait déjà une puissante influence à la cour de son père, le prince régnant de Moldavie. On le disait amoureux de la princesse Cassandre Cantacuzène, qu'en effet il épousa par la suite ; il n'en parlait jamais à personne, et la princesse elle-même ignorait, à cette époque, qu'il eût songé à s'occuper d'elle.

A côté de lui, Jean Michlesco regardait alternativement ces deux jeunes gens, échangeant des assurances cordiales, et je ne sais quelle inspiration lui vint qu'ils ne s'aimaient pas : il y a de ces anthipathies subites, incompréhensibles. On se sent repoussé sans deviner pourquoi, souvent on se raisonne, on veut se persuader qu'on a tort, et toujours on est obligé de revenir à ce premier mouvement. Le sourire ne quitta pas les lèvres du prince Demètre, le prince de Courtenay lui répondit avec la plus exquise politesse; mais il y avait un tremblement dans la voix, je ne sais quoi de gêné dans l'attitude, qui révélait la fausseté des paroles. Michlesco était trop habile, connaissait trop les hommes pour s'y tromper.

Une naïveté du jeune Mitika mit presque au jour la pensée de chacun.

— Mon prince, dit-il à M. de Courtenay, on

voit bien que vous n'êtes pas un Moldave, en examinant vos habits courts, et l'on voit bien que le prince Demètre en est un, quoiqu'il revienne de Turquie.

M. de Courtenay pâlit et ne répondit pas ; Cantimir caressa son cousin d'un air satisfait, Michlesco ne laissa rien échapper de cette petite scène. On passa en ce moment à l'église, où le père Basile offrit à Dieu les prières les plus ferventes pour l'héritier de son frère aîné. L'amour de son nom était le seul sentiment humain que le saint prêtre n'eût pas dépouillé ; ses austérités et ses jeûnes se peignaient sur son visage amaigri, sa vie ascétique le rendait l'objet de la vénération de tous ; cependant l'honneur de la maison de Cantimir faisait encore battre son cœur, mort à toutes les émotions, pour en avoir trop éprouvé peut-être.

Lorsqu'il présenta le livre saint à baiser aux assistants, il chercha involontairement à la place

inoccupée du prince Mikaël et ses yeux s'élevèrent à Dieu. M. de Courtenay, à l'étonnement général, remplit toutes les cérémonies du rit grec, et comme on lui témoignait de la surprise, il répondit qu'il avait pour habitude de toujours faire selon les pays où il se trouvait.

Les nobles seigneurs sortirent de l'église et se mirent à table : le repas fut servi avec une somptuosité princière, et la salle ornée de bannières et de drapeaux conquis par les ancêtres de Mikaël. Le prince Théodore conduisit Roxandre à la place d'honneur, à la droite d'un siège élevé, sorte de trône, qui devait rester vide, en l'absence du véritable maître ; il distribua les autres convives selon leur rang, et en sa qualité d'étranger, le prince Jean s'assit auprès de la belle Anika, dont le cœur n'avait pas osé le souhaiter peut-être. Rosetti, Michlesco et le marquis de Ronçard, se rapprochèrent l'un de l'autre. L'immense sa-

voir du vieillard, son beau et noble caractère, formaient une sorte d'aimant pour ces natures généreuses. Il les regardait tristement, devinant bien des orages dans ces existences paisibles en apparence ! Il savait que la faculté de souffrir nous est donnée en proportion de la faculté de penser ; il savait que les gens d'une vaste intelligence causent ou ressentent de grandes douleurs, et, semblable au marin rentré au port après vingt naufrages, il jetait un œil de pitié sur les jeunes matelots qui commençaient la carrière. Le prince de Courtenay devint l'objet de sa constante étude ; il trouvait en lui quelque chose d'inexplicable, les contrastes les plus inouïs, et surtout une indécision dont il ne pouvait deviner le motif.

Pendant le commencement du repas, les conversations particulières s'établirent : la cérémonie du jour en fut le sujet presque universel. Ce siége vide attristait, les regrets de

l'absence du prince faisaient le tour de la table.

— Il a quelque belle maîtresse à la cour de France, disait Grégoire Rosetti à l'oreille de M. de Ronçard ; avouez-le moi, je n'en parlerai pas.

— Je vous jure sur l'honneur que le prince n'a encore aimé aucune femme.

— Tant pis, répliqua Michlesco en souriant, il faudra toujours en venir là, et il vaudrait mieux qu'il en fût quitte.

— On ne se débarrasse pas ainsi de l'amour, cher maître ; c'est un hôte un peu plus difficile à chasser.

— Bah ! n'y a-t-il pas le temps, qui ne fait autre chose !

— Que va-t-il se passer? le prince Théodore se lève et veut parler.

— Sans doute une bénédiction, des vœux pour la santé de Mikaël.

— Que Dieu nous le ramène ! s'écria le vieux prince les larmes aux yeux, que Dieu nous le ramène, puisqu'il n'a pu venir célébrer ce jour dans la maison de ses pères!

En ce moment la porte s'ouvrit avec violence et une voix demanda :

— Pourquoi dire que le prince Mikaël Cantimir n'est point en ce jour dans la maison de ses pères ? il y est.

Tous les regards se tournèrent vers l'étrange personne qui parlait ainsi, elle restait debout sur le seuil.

— Kiva ! murmura-t-on de toutes parts.

— Oui, Kiva, qui vient à vous, seigneurs, pour faire remonter à son rang celui qui s'est confondu dans la foule ; Kiva, qui va vous montrer sous les habits de l'étranger le pur sang de cette illustre race ; Kiva, qui reconnaît son maître, lorsque vous avez méconnu votre ami.

Et, sans hésiter, sans s'arrêter une minute, elle s'avança vers le prince de Courtenay, dont la contenance trahissait l'embarras, mit un genou en terre auprès de lui, et continua avec une grâce indicible :

— Monseigneur, permettez à votre esclave de vous offrir le premier hommage que vous recevrez dans votre château.

Elle resta un instant dans cette posture, puis elle se leva, toujours aussi charmante, montrant la place inoccupée :

— Et maintenant, continua-t-elle, voici où vous devez être.

La surprise fut si grande, cette scène si rapide, que personne n'était encore revenu à soi, le prince moins que les autres. La princesse Roxandre, le prince Théodore, s'élancèrent en lui demandant si la bohémienne disait la vérité, Anika tremblait et rougissait de

bonheur. Enfin, se voyant découvert, Mikaël prit son parti, et se tournant vers Roxandre, il la salua avec toute l'élégance d'un courtisan français.

— Pardonnez-moi, Madame, pardonnez-moi, mon oncle, ce déguisement singulier peut-être. Après une si longue absence, je voulais essayer d'un autre nom que le mien et gagner votre affection, bien plus sûr alors de la mériter, puisque vous eussiez été moins prévenus. Je reprends ce nom que j'avais quitté et permettez-moi de compter sur votre indulgence.

— Le moment est mal choisi pour une explication, Monsieur, interrompit la princesse Roxandre ; venez occuper votre siége, présidez maintenant à la fête, car nous sommes ici chez vous.

Mikaël ne répliqua rien ; son regard rencon-

tra celui du marquis fixé sur le sien comme pour lui demander ses ordres : il lui fit un léger signe de tête, et se tournant vers le prince Demètre, il surprit sur ses lèvres le même sourire sardonique qui l'avait si violemment repoussé le matin.

— Mon cousin, lui dit-il, soyez le bien venu dans le château de nos pères ; je me trouve heureux de vous en faire les honneurs.

Demètre s'inclina en silence et beaucoup plus bas que ne l'exigeait leur si proche parenté ; Michlesco ne perdit rien de ce jeu muet.

— Voyez-vous, glissa-t-il à l'oreille de Rosetti, l'obstacle à vos projets est là, je vous le répète, bien plus qu'en Valachie ; le seul rival du prince Mikaël, ce sera son cousin, souvenez-vous-en : ces deux jeunes gens se haïront avant ce soir.

— Je le crois comme vous, répliqua Gré-

goire, et c'est bien contre mon avis qu'on a engagé le prince Démètre à cette fête, je le connais de longue main : il a toute l'habileté d'un vieux diplomate et l'ambition le dévore. Il faudra prévenir le prince Mikaël, je m'en charge.

— Il n'en est pas besoin, le prince Mikaël sait, j'en suis sûr, aussi bien que nous à quoi s'en tenir.

Pendant cette conversation, Mikaël échangeait des compliments avec les principaux convives. Debout derrière lui, Kiva le contemplait en silence, et ces deux figures ainsi rapprochées formaient un merveilleux tableau. Kiva était en effet une créature adorable : grande, élancée, sa taille avait une souplesse sans seconde ; l'éclat de ses yeux noirs, de ses yeux de Cigains, les plus merveilleux que je connaisse, ne le cédait qu'à l'admirable couleur de ses cheveux blonds ondés, dignes d'une madone ; ses sourcils bruns

se dessinaient sur son front, en arcs d'ébène ; contre l'ordinaire de sa race, Kiva, blanche comme une fille d'Europe, sans paraître régulièrement belle, était une de ces femmes que les hommes adorent à genoux ; elle rayonnait pour ainsi dire, et chacun de ses mouvements révélait une grâce.

Sa jupe courte, en étoffe de soie cramoisie, laissait deviner la perfection de sa jambe et de son pied, chaussé de brodequins d'une forme particulière ; par-dessus sa robe elle portait une tunique bleue, moins longue que l'autre et extrêmement ample : une profusion de broderies d'or ornait cette seconde robe, dont le corsage garni de sequins, cousus les uns près des autres figurait presque une cuirasse. Un collier et des boucles d'oreilles, représentant des signes cabalistiques, un bracelet en lapis lazuli bizarrement tra-

vaillé et une sorte de talisman de turquoise placé sur son turban, complétaient sa toilette. Ce turban, tout-à-fait oriental, allait miraculeusement à l'air de son visage. Ainsi posée derrière le prince, ses beaux yeux voilés par ses cils de soie, recueillie en elle-même, elle semblait une jeune odalisque attendant un regard de son seigneur. Il se tourna vers elle :

— Et maintenant, Kiva, dis-nous comment tu m'as reconnu et comment tu es arrivée à propos pour me dévoiler d'une manière si prompte.

— On voit bien qu'avec l'habit étranger vous avez pris les idées étrangères, Monseigneur, sans cela vous ne demanderiez pas à la fille de Zinka, à votre sœur de lait, comment elle vous a reconnu. N'est-elle pas votre esclave? N'êtes-vous pas son maître, et d'ailleurs ne sait-elle pas tout!

Ses traits exprimaient un orgueil triste en

parlant ainsi : fière d'elle-même, de sa science, elle rougissait pour le prince de le trouver si loin des croyances de son pays, elle craignait de lui voir perdre quelque chose dans l'esprit de ses hôtes. Kiva voulut faire une diversion, et, petit à petit, presque insensiblement son attitude changea; elle se recula en arrière, courut à la porte, l'ouvrit, fit entrer un jeune cigain, se mit à danser avec lui, au son d'une musique cachée. Cette musique, cette danse, avaient un caractère tout particulier et auquel rien ne ressemble dans l'Europe civilisée. Les instruments à cordes, criards et assourdissants, composaient tout l'orchestre, il ne manquait pas pourtant d'une harmonie sauvage. La danse fut d'abord sur une espèce de rythme doux et lent, presque un menuet, puis, le garçon continua seul quelques mesures et alors la Kiva reprit à son tour ; elle paraissait dolente, fatiguée, mélancolique; sa

pantomime exprimait l'ennui d'une recherche vaine, tout-à-coup, comme surprise, elle regarda devant elle, joignit les mains, sa physionomie s'anima, elle fléchit le genou, sa belle tête courbée en avant, puis, enfin, elle bondit, joyeuse, fière, enivrée, et commença une danse qui tenait de celle des almées d'Egypte, des bayadères de l'Inde et des gitanas d'Espagne, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus voluptueux, de plus ravissant au monde. Souple comme un roseau, l'œil avait peine à la suivre dans ses évolutions rapides. Sa tunique se relevant par-dessus sa tête l'enveloppait quelquefois de ses vastes plis, elle la repoussait d'un geste plein de grâce et reparaissait rouge de plaisir et d'émotion : on ne respirait pas, dans la crainte de perdre un de ses mouvements. Mikaël la contemplait avec une admiration non dissimulée : son éducation l'éloignait plus que les autres de cette nature primi-

tive ; il ne la comprenait pas. Elle le frappait, elle le fascinait, pour ainsi dire : cette impression devenait une souffrance, tant elle était violente.

— Doquie ! Doquie ! s'écrièrent plusieurs voix, lorsque Kiva semblant lassée ralentissait ses pas.

— Oui, Doquie ! Doquie ! répéta-t-on de toutes parts.

Kiva fit modestement la révérence, comme un artiste moderne rappelé par le public, et prenant la cobza des mains de son compagnon elle préluda par quelques accords et modula un air mélancolique. Rendant ensuite l'instrument au jeune homme, qui répéta le même thème, Kiva commença une scène muette d'un intérêt et d'une perfection inouïe. Le sujet en fut expliqué par cette ballade que chanta le cigain d'une voix agréable sinon savante.

Du Pion la cime hautaine *
Présente à l'œil étonné,
Un rocher de forme humaine,
D'autres rocs environné.
Des frimas et des orages
C'est là le triste séjour,
Où, dans le sein des nuages,
Planent l'aigle et le vautour.
Là Doquie en sa caverne
Règne sur nos verts côteaux;
Bonne reine elle gouverne
Et protège nos troupeaux.

Pour la beauté sans égale,
Sans égale pour le cœur,
La fille de *Décébale*
De son pays fut l'honneur.
Mais quand l'antique Dacie
Fut soumise au joug romain,
Au vengeur de la patrie
Elle avait promis sa main.
Trajan la voit, il s'enflamme,
Et vainqueur brûlant d'amour,
Par les charmes d'une femme
Il est soumis à son tour.

L'empereur en vain espère
Fléchir ce cœur irrité;
Elle veut venger son père
Et chérit sa liberté,

* La traduction de cette ballade est de M. Assaky.

Quittant sa riche parure,
En bergère elle se vêt ;
Des monts la belle verdure
La cache aux yeux qu'elle hait,
Simple et jeune bergerette,
Elle conduit ses moutons,
Son sceptre est une houlette,
Son trône les verts gazons.

Trajan suit la fugitive
Et penètre dans ces lieux ;
Ah ! sera-t-elle captive,
De cet amant odieux ?
« Zamalcis, Dieu tutélaire, »
Dit-elle pleine d'effroi,
« En mémoire de mon père,
« D'un ravisseur sauve-moi ! »
Cependant Trajan s'approche,...
Veut la saisir, mais soudain,
Doquie est changée en roche,
Par un pouvoir surhumain.

A ce prodige il s'étonne ;
Il aime encor ce rocher,
Il y pose sa couronne
Et ne peut s'en arracher.
Dès-lors la nymphe Doquie
De vapeurs couvre son sein.
De ses larmes nait la pluie ;
L'orage de son chagrin.

Le sort ainsi la condamne ;
Mais souvent d'un vol léger
Sur les nuées elle plane,
C'est l'étoile du berger.

Rien ne peut exprimer l'effet de cette scène ni la manière dramatique dont Kiva rendit les différentes impressions de la malheureuse Doquie. Ce fut tour à tour de la fierté, de la crainte, de la colère, de l'effroi, de la résignation; ce fut tout ce que les paroles exprimaient, exprimé mille fois mieux encore. Des applaudissements frénétiques retentirent ; Kiva haletante et heureuse, inclina la tête avec une nouvelle grâce, et joignant ses mains sur sa poitrine, elle attendit, dans cette attitude ravissante, quelques mots de celui qui désormais commandait au château de Krantza.

Mikaël, pâle et profondément ému, ôta de son doigt une bague de grand prix, et sans prononcer une parole, il appela du geste la bohémienne, lui donna l'anneau, Kiva lui

baisa respectueusement la main, puis elle se tint debout à quelque distance.

— Eh bien, demanda Grégoire au marquis à voix basse, qu'en pensez-vous?

— Elle me semble adorable. Mais qu'est-ce que cette légende de Doquie? je ne la comprends pas; une fable, une allégorie sans doute?

— Vous blasphémez, mon cher marquis, c'est de l'histoire. Doquie ou pour mieux dire Dacie ou Daquie, était fille de Décébale, roi de la Dacie. Ce monarque fut un autre Annibal, il résista plus de cinq ans aux forces romaines, il employa toutes les ruses, toutes les perfidies même pour parvenir à les vaincre; malgré tout, il succomba. Ne voulant pas se rendre prisonnier à Trajan, il avala du poison et en fit avaler à une partie de ses troupes. Vous voyez ce que devint sa fille, et si vous allez jamais au mont Pion, ce que j'espère, vous y trouverez encore Doquie, ses moutons et son chien,

aussi bien modelés que par le meilleur artiste.

Pendant ce temps, le banquet finissait. Roxandre et Mikaël, retirés dans un coin de la salle, causaient vivement, tandis que Anika, recueillie dans son bonheur, les yeux baissés vers la terre, répondait à peine aux questions de son frère, lequel ne s'expliquait pas la transformation de Mikael, et voulait absolument savoir où était le prince Jean de Courtenay. En ce moment Demètre s'approcha d'elle.

— Eh bien! madame, lui dit-il, voilà un grand évènement.

— Sans doute, prince, bien grand pour tous.

— Pour tous, reprit Cantimir avec un sourire ironique, surtout pour ceux qui s'intéressent à vous et je vous prie de me compter au premier rang.

Anika rougit.

— Le retour de mon cousin n'intéresse pas que moi, il occupe aussi votre famille dont il est le chef.

— Le chef, certainement! Et nous verrons bientôt une autre cérémonie.

Anika rougit de nouveau et plus fort. En ce moment Kiva, qui rôdait par la chambre, passa à quelque distance.

— Kiva est bien belle, continua Demètre, et elle a vivement étonné notre voyageur.

Anika leva les yeux et regarda le prince avec surprise.

— Kiva! reprit-elle, mais il la connaît depuis son enfance.

— Il l'avait oubliée peut-être. Dans l'absence on oublie tant de choses! je gage qu'il s'en souviendra maintenant.

La princesse se sentit gênée, elle se leva, les observations de Cantimir lui faisaient un mal dont elle ne se rendait pas bien compte. Il

la suivit de l'œil et sa physionomie exprima une sorte de contentement. Michlesco, à qui rien n'échappait, comprit tout; il comprit aussi pourquoi l'entretien de Mikaël et de Roxandre était agité, pourquoi la noble dame écoutait avec étonnement les raisonnements du jeune homme, et pourquoi Rosetti se tenait inquiet et craintif derrière le siége de Basile, causant avec Théodore.

— Cela finira mal, pensait-il, voilà deux terribles caractères en présence. Je crains que Mikaël ne se trompe et ne trompe innocemment les autres sur le sien. De grands orages restent cachés derrière cette tranquillité factice.

Kiva continuait à errer autour des groupes, personne ne semblait s'en apercevoir. La familiarité à laquelle on l'admettait dans cette maison, excusait cette tolérance. Cependant pour la première fois de sa vie elle se sentait

intimidée et n'osait approcher. Michlesco lui en demanda la raison.

— Je voudrais parler au prince, lui répondit-elle, j'attends que la princesse Roxandre le laisse libre.

— Et qu'as-tu donc à lui dire ?

— C'est à lui que je veux parler, Michlesco, ne m'avez-vous pas entendue, répliqua-t-elle, en se redressant comme une reine offensée.

— Quelque prophétie à lui réveler, n'est-ce pas ?

— Fasse le ciel qu'il ne soit pas incrédule, et il saura qui il doit croire, de qui il doit se méfier !

— Si tu peux lui persuader cela, Kiva, je te regarderai comme plus sorcière que je ne le pensais, et tu nous rendras un grand service.

Kiva fixa sur lui ses yeux perçants.

— Et si je lui disais que vous êtes un étranger, qu'il ne faut pas compter sur vous ?

— Tu te tromperais, et il en serait la première victime.

— L'avenir le prouvera, interrompit-elle en s'éloignant.

Pour éviter des répétitions ennuyeuses, je ne remarquerai pas chaque fois dans quelle langue la conversation s'engaga, l'intelligence du lecteur y suppléera; de même que je ne redirai point ici ce que j'ai mentionné dans le premier chapitre au sujet des appellations. Je me sers de celles qui doivent être comprises par tout le monde. Celles en usage en Moldavie dans ce temps-là me sont inconnues, je l'ai déjà avoué; celles d'aujourd'hui pourraient ne pas être les mêmes, d'ailleurs elles amèneraient une confusion inévitable pour les étrangers, et je ne crois pas que mon roman y gagne en intérêt ce qu'il y perdrait en clarté. Nous sommes accoutumés à ces couleurs locales de convention, car bien des livres dont les sujets sont pris dans notre his-

toire, dont les héros sont rapprochés de nous, n'en offrent pas davantage; cependant tout le monde les lit, parce qu'ils amusent. Dieu fasse que j'aie le même bonheur, et je ne m'inquiéterai pas du reste.

V

COUP-D'ŒIL EN ARRIÈRE.

En 1635, le vaillant et sage Théodore Cantimir régnait sur une tribu de Nogaïs, habitant l'autre rive du Dniester. Il eut quatre fils; l'aîné, Grégoire, connut, à Constantinople, une princesse de Courtenay; il en devint épris et l'épousa, un peu malgré son père, à cause de la religion. Le second, Constantin, était, à l'époque où se passe cette histoire, hospodar de Moldavie. Le troisième, qui s'appe-

lait aussi Théodore, changea toute la destinée de sa famille ; il tua par mégarde un musulman, et cet accident involontaire irrita tellement le sultan Murad, qu'il envoya l'ordre d'étrangler le prince et ses fils. Le père ne put éviter un sort auquel il ne devait pas s'attendre; mais ses enfants, prévenus à temps, se sauvèrent en Moldavie, dont ils étaient originaires, et où ils possédaient des terres considérables.

Le prince Grégoire y amena sa femme et Mikaël, qui restèrent à Krantza jusqu'à la mort de Grégoire, ainsi que le prince de Courtenay et le jeune prince Jean. La princesse avait près d'elle, une de ses cousines, orpheline sans fortune, dont Basile, le dernier des fils du kan des Nogaïs, devint bientôt éperdument amoureux. La jeune fille n'écouta point sa flamme, elle fut sourde à ses prières, à celles de ses parents, et déclara qu'elle ne voulait pas se marier. Lorsque la princesse Cantimir eut perdu son époux, elle désira retourner en

France avec son frère, et y conduire Mikaël, afin de lui donner une éducation plus soignée que celle de ses compatriotes. Basile, toujours amoureux, se décida à l'y suivre, sous prétexte de veiller sur son neveu, mais en réalité pour ne pas abandonner Marie. Au grand étonnement de tous, l'orpheline parut au désespoir lorsqu'il fut question de ce voyage; elle demanda avec instance à sa cousine d'attendre encore quelque temps; celle-ci, ne comprenant pas la raison de ce caprice, refusa d'y céder : il fallut se mettre en route.

La princesse Cantimir gardait au château Zinka, la nourrice de son fils et Kiva sa fille, un peu plus âgée que son frère de lait. Zinka montrait une telle tendresse pour son nourrisson, qu'on s'attendait à leur voir quitter le pays avec lui : il n'en fut rien. Zinka et Kiva, bien recommandées par leur maîtresse au prince Théodore, tuteur de Mikaël, reprirent leur vie nomade et retournèrent à leur tribu.

La pauvre veuve ne survécut pas longtemps à son mari ; le jeune prince resta près de ses oncles, MM. de Courtenay, qui conservaient pour lui une affection paternelle. Basile, après un séjour d'une année à Paris, en repartit au désespoir, et se fit moine au monastère de Niantzo. Marie disparut du monde. Il régnait dans cette affaire un mystère étrange, impénétrable pour tous, et qui néanmoins occupa bien des imaginations. A peu près à l'époque du mariage de Grégoire avec mademoiselle de Courtenay, cinq ou six ans avant la naissance de Mikaël, le prince Jean, fils de Basile-le-Loup, et frère de Roxandre, afficha une passion violente pour Zinka, et l'on prétend qu'elle n'y fut point insensible. Depuis lors, le prince mourut assassiné, et l'on ne songea plus à cet amour.

Quant au prince Théodore, il épousa la fille de Basile-le-Loup, sœur de Roxandre, veuve

d'un Boldure, et mère d'Anika. Mitika fut le seul fruit de cette union.

Constantin-le-Hospodar envoya tour à tour ses enfants en ôtages à Constantinople. Demètre, le dernier de tous, devint le favori du grand visir, malgré les intrigues de Brancovan, prince de Valachie, ennemi mortel de sa maison. Antioche, son frère aîné, venait de prendre sa place auprès de la Porte, lorsque leur cousin arriva de France. Le Hospodar désirait vivement l'avoir pour successeur, et Michlesco parlait juste en assurant que, malgré leur adhésion apparente, le prince régnant et son fils s'opposeraient de tout leur pouvoir à l'élévation de Mikaël.

Les années précédentes furent marquées par de sanglantes guerres. Les Moldaves, forcés de suivre les Turcs, marchèrent contre les impériaux. Repoussés par le grand Sobiesky, ils levèrent avec eux le siège de Vienne, et retour-

nèrent en Orient. Cette obligation de combattre des Chrétiens sous les ordres des Infidèles, semblait odieuse à la nation, et là résidait une des grandes forces de Mikaël. Le désir, le besoin impérieux de secouer ce joug se faisaient sentir dans l'une et l'autre principauté, et déjà plusieurs traités secrets avaient été essayés avec la Pologne et avec la Hongrie, à laquelle Louis XIV venait d'envoyer des secours. Une crise paraissait imminente : l'affranchissement ou l'esclavage prolongé du pays allaient se décider.

Tel était l'état des choses, lorsque le retour de l'aîné de la famille mit en mouvement les ambitions et les vœux de chacun. Le seul dévouement sincère fut celui du prince Théodore ; les autres ne voulaient que gagner du temps et se servir de la conspiration, pour abattre leur vieil ennemi, Brancovan, dont le courage et l'habileté résistaient à toutes leurs attaques.

Le lendemain de la fête, une sorte de conseil s'assembla dans la grande salle; les trois Cantimir, Roxandre, Michlesco, Rosetti s'y réunirent. Le prince Théodore exposa en quelques mots la position de la Moldavie, la nécessité impérieuse de mettre un terme aux calamités dont on la menaçait, et les mesures combinées par lui de longue main pour fixer dans sa maison la souveraine puissance.

— Certes, ajouta-t-il, mon noble frère est plus digne que tout autre de porter la couronne, et si la forme du gouvernement qui nous régit depuis longtemps devait continuer, je réunirais mes efforts aux siens afin de lui conserver ce trône qu'il occupe glorieusement. Mais ici il s'agit d'un nouvel ordre de choses : l'élu que nous choisissons ne doit pas avoir d'antécédants. Il le faut sans reproches pour réunir tous les partis. Mieux que personne le prince Mikaël offre les garanties nécessaires; l'édu-

cation qu'il a reçue à la cour de Louis XIV, ses alliances avec les grandes familles du royaume lui assurent l'appui de la France. Le sang impérial coule dans ses veines par sa mère; les souverains ne pourront s'opposer à ce qu'il reprenne une partie des droits de ses ancêtres; il posséde les qualités indispensables au rôle qu'il est appelé à jouer, et le hospodar lui-même consent à nous servir : La présence du prince Demètre en ces lieux en est un gage, n'est-il pas vrai, prince?

— Sans aucun doute, mon oncle; nous devons réunir nos efforts pour abattre préalablement l'assassin Brancovan, celui qui a jusqu'ici rendu inutiles les bonnes intentions de mon père. Lui aussi, il ose aspirer à la couronne, et tant que nous ne l'aurons pas renversé, mon cousin n'a rien à espérer des Boyards; on le redoute, parce que tous les moyens lui sont bons pour réussir.

— Réalisons d'abord nos forces, interrom-

pit Roxandre, que le prince Mikaël déclare hautement ses prétentions, qu'il appelle auprès de lui les vrais amis de la Moldavie, et bientôt le Valaque tremblera de notre audace, qu'aura-t-il à nous opposer?

— Oui, madame, continua Grégoire votre avis est le meilleur. Assez de ménagements inutiles! où nous ont-ils conduits, jusqu'à présent? Je réponds de la jeunesse; déjà les seigneurs assemblés à Krantza, et il y en a un grand nombre, sont prêts à agir. Mon père, lorsqu'il était prince, avait des amis, je vous réponds aussi de ceux-là. Que la décision soit prise aujourd'hui, et demain je me mets en route pour vous les amener.

— Et, s'il veut appeler à sa cause les créatures de Basile-le-Loup, le prince doit célébrer son mariage avec sa petite-fille; dès-lors il devient de sa famille, et les souvenirs qu'il a laissés se réunissent sur sa tête. Fiancés dès l'enfance, les paroles sont don-

nées, il n'y a pas le moindre obstacle à craindre, dit Théodore.

—Quel obstacle existerait-il? demanda Grégoire.

— Hier je parlais de ce projet et de ce que je viens de vous dire au prince Mikaël; il m'a paru d'un avis contraire, et croit devoir temporiser, user de ruse.

— Nous n'avons que trop temporisé! s'écria Rosetti, pendant ce temps, l'ennemi travaille.

— Quel est votre avis, Michlesco? reprit Mikaël, qui, jusque là, avait écouté sans répondre.

— Mon avis est, mon prince, que, quant au mariage, il peut et il doit se conclure promptement; quant au reste, je me suis déjà expliqué avec vous, je n'ai fait que me confirmer davantage dans mon opinion.

— Vous le voyez, madame : le fruit n'est

pas mûr, en le cueillant prématurément, nous le gâterions. J'avais prévu cela, et mon incognito n'a pas eu d'autre motif : je voulais voir et savoir avant de me déclarer. Je trouve que je n'ai ni assez vu ni assez appris. J'irai prochainement à la cour, je parlerai à mon oncle, ce qu'il me dira décidera mes projets.

— Prince, cependant....., poursuivit la princesse visiblement mécontente.

— Pardonnez-moi, madame, mais je serais indigne de votre choix, si je me conduisais autrement. Les grands intérêts que nous agitons ne sont pas seulement les miens, ce sont ceux de ma famille, de mon pays, et je dois agir avec sagesse.

— Le prince a raison, dit Michlesco.

— Mon neveu me semble bien prudent pour son âge !

— Mon oncle, vous me blâmeriez sans

doute de l'être moins ; n'est-il pas vrai, mon cousin ?

— Le point de vue fait tout, Mikaël ; vous n'êtes ici que d'hier, vous n'avez pas souffert comme nous de la domination étrangère, vous n'êtes pas encore Moldave, enfin !

— Je ne suis pas Moldave ! monsieur, je ne suis pas Moldave, parce que j'ai été élevé loin de ma patrie ! parce que ma noble mère m'a légué la gloire de ses ancêtres ! Oh ! vous ne connaissez ni elle, ni moi, ni ceux qui m'ont instruit ! Je défie au plus exalté d'entre vous de porter au cœur plus d'amour pour ces lieux où je suis né ! je défie au plus dévoué d'être prêt à plus de sacrifices ! jusqu'ici je n'ai aimé que cette patrie ! j'ai résisté à des séductions bien puissantes, afin de n'avoir aucuns liens hors d'elle, afin de lui tout devoir, même mon premier amour !

— Bien cela ! murmura Rosetti, dont les yeux se mouillèrent.

— Oh ! oui, mon sang, ma vie, mon avenir, appartiennent à cette terre chérie, que j'ai tant regrettée, que rien n'a pu me faire oublier, ni le luxe, ni les grandeurs ! Je veux tout faire pour elle ; mais je me conduirai comme celui qui répond devant Dieu de son peuple. Il m'a choisi pour le diriger, ne faut-il pas d'abord me diriger moi-même?

— Je n'insisterai pas davantage, répliqua Théodore, puisque telle est votre résolution. Vous êtes devenu le chef de l'entreprise, c'est à vous de la régler, je vous remets le pouvoir. Quant à votre mariage, que décidez-vous?

Mikaël rougit légèrement.

— Je crois, mon oncle, qu'il serait peu séant de presser ainsi la princesse Anika. Elle ne me connaît pas encore, et je ne voudrais pour rien au monde devoir mon bonheur à une surprise ; si elle me juge digne de ce bonheur, lorsque nous nous se-

rons vus davantage, alors je suis prêt à exécuter la parole donnée par ma mère. Pardonnez cette délicatesse, ajouta-t-il en souriant, je la dois peut-être à mon éducation française, pourtant je ne saurais m'en départir.

La princesse Roxandre se mordit les lèvres jusqu'au sang, et ne répliqua rien.

— Mon cousin nous apporte ici la galanterie des cours d'Europe, et toutes nos dames s'en montreront reconnaissantes; c'est la meilleure manière de les gagner à sa cause, continua Demètre en souriant.

Personne ne répondit rien, l'assemblée paraissait visiblement mécontente; Mikaël, trop fin pour ne pas s'en apercevoir, et pour ne pas chercher à effacer cette impression défavorable, employa les coquetteries les plus raffinées de son esprit; il sut trouver, sans se compromettre, le mot propre à apaiser chacun; il eut l'air de promettre beaucoup, et cependant il ne s'engagea à rien.

— La grand'mère de mon cousin était Grecque, n'est-ce pas? demanda le prince Cantimir au précepteur de Pierre-le-Grand.

— Oui, la mère de la princesse de Courtenay fut une belle Athénienne.

— Je l'avais entendu dire, et maintenant il me serait impossible d'en douter.

— Comment cela, mon prince?

— Oh! vous le savez aussi bien que moi; depuis une demi-heure, ce n'est ni l'esprit français ni l'esprit moldave qui parlent en lui, il faut remonter d'une génération.

— Vous croyez cela?

— Je crois autre chose que je ne vous dirai pas, parce que vous êtes de ces gens qui devinent, et, dans un an d'ici, je vous prierai seulement de vous rappeler cette conversation : ou je me trompe fort, ou nous avons la même pensée, et c'est ce que nous découvrirons alors.

— Je pense que tu es un démon, dit en lui-

même le vieillard, je pense qu'à vingt ans à peine, tu as autant de défiance que moi à soixante, je pense que tu devines mieux que moi encore, et que certainement tu sauras en profiter.

— Le prince baisa alors la main de Roxandre et ajouta :

— Permettez-moi de me faire aimer, madame, permettez-moi de devoir la main d'Anika à autre chose qu'à la parole de son père, nous en serons plus heureux tous, et plus sûrs de notre avenir !

— La pauvre enfant l'aime déjà ! reprit Michlesco, mais lui, l'aimera-t-il?

— Michlesco, vous ne comprenez donc rien? vous ne croyez donc à rien? interrompit Grégoire.

— Et vous, Rosetti, vous comprenez tout, vous croyez à tout? poursuivit Demètre.

— Mon prince, ne seriez-vous déjà plus de même?

Théodore appela son neveu, et l'empêcha ainsi de répondre. Ils sortirent ensemble, pendant que Mikaël reconduisait Roxandre à son appartement. Le vieillard et le poète restèrent seuls ; en ce moment Kiva entr'ouvrait la porte:

— Sa Seigneurie est-elle ici? demanda-t-elle.

— Le prince vient de rentrer chez lui avec la princesse Roxandre, tu voulais le voir?

— C'est ma mère, c'est sa nourrice qui l'attend dans sa chambre.

VI

LA NOURRICE.

Lorsque Mikaël arriva à son appartement, satisfait d'avoir obtenu le sursis qu'il désirait, il y trouva le marquis en contemplation devant une vieille femme, dont la figure et l'étrange costume justifiaient son étonnement. Elle était de petite taille, ses yeux, admirablement beaux, avaient tout le feu de la jeunesse, son front blanc et uni et promettait une vaste intelligence.

On voyait qu'elle avait été admirablement belle. Ses cheveux gris disposés en nattes se cachaient sous un turban de couleur bizarre. Une longue robe brune tombait jusqu'à ses pieds, ses bras ridés sortaient des larges manches, et une foule d'ornements singuliers couvraient son cou et sa poitrine; sa large ceinture serrait sa taille avec une boucle; une espèce de chapelet d'ambre y restait attaché, elle le tenait machinalement à la main.

Le marquis ne l'étonnait pas moins qu'elle ne l'étonnait lui-même. A peine entendit-elle ouvrir la porte, elle ne détourna pas les yeux jusqu'au moment où la voix de Mikaël appela son attention,

—Zinka! s'écria-t-il, Zinka, ma bonne Zinka, est-ce toi?

— Monseigneur! murmura-t-elle en se jetant à ses genoux et en baisant le bas de sa robe, car il avait repris le costume moldave.

Des larmes coulaient de ses paupières, elle

semblait dans l'extase en face de ce beau jeune homme nourri de son lait et qu'elle ne pouvait reconnaître.

— Vous voilà donc enfin ! je savais que vous viendriez, que vous étiez ici. Les puissants esprits vous gardent !

— Relève-toi, Zinka, je ne vois pas si tu es changée, si je retrouve tes traits affacés de ma mémoire et que mon cœur a conservés. Je vous ai souvent parlé d'elle, n'est-il pas vrai, marquis ? Comprends-tu encore le français, Zinka.

— Je n'ai rien oublié, Monseigneur. Je suis d'une race qui n'oublie rien.

— Et Kiva, où est Kiva ? Pourquoi ne l'as-tu pas amenée ?

— Kiva était ici il y a un instant, elle va revenir, la belle Kiva. Comme elle est belle, Monseigneur ! Vous l'avez vu danser et vou connaissez sa science. En avez-vous rencontré de pareille dans les pays étrangers ?

— Kiva est incomparable, bonne mère, tu dois en être fière.

— Si j'en suis fière de ma Kiva ! oh ! je donnerais l'univers entier pour elle, excepté vous, Monseigneur, vous qui êtes aussi mon fils, vous qui m'avez été enlevé si longtemps ; mais nous ne nous séparerons plus, n'est-ce pas ? vous me permettrez de vous voir ?

— Tu demeureras au château, Zinka, et Kiva aussi, je l'entends comme cela.

— Oh ! non, non, Monseigneur, nous ne demeurerons pas au château, ni Kiva, ni moi, vous ne l'exigerez pas, car vous nous feriez mourir. Nous sommes vos esclaves, vous êtes le maître d'ordonner pourtant, mais quitter nos habitudes, être enfermées dans ces murs ! vous devriez nous tuer auparavant.

— Toujours la même, Zinka, toujours le même caractère aventureux, les mêmes goûts sauvages !

—Je suis une Cigaine, Monseigneur, le sang

indien coule dans mes veines, mes pères me l'ont transmis et je le garde. Oh! oui, lorsque je vous tenais à mon sein, lorsque j'étais jeune et belle, j'étais libre et indépendante aussi. Que de fois votre noble mère vous chercha dans votre berceau quand je vous emportais sur les pointes inaccessibles de nos montagnes! Quelle inquiétude, quelles craintes je lui ai causées pendant les premiers mois de votre naissance! Elle s'y accoutuma ensuite, parce qu'elle m'a mieux connue et mieux comprise. Oh! que de courses faites ainsi au milieu des Carpathes! Kiva jouait autour de nous, mon frère nous servait d'escorte, et Vasily marchait en avant! Vous reposiez à l'ombre des pins, sur des tapis de mousse, alors que l'orage grondait sous nos pieds et que les esprits mugissaient au fond des cavernes! Quel avenir vous a été prédit! que de larmes j'ai versées en songeant qu'il devait s'accomplir! mon fils, ma tête s'égare en ces instants, et je n'ai d'autre

espérance qu'en l'erreur de la destinée.

— Je ne vous avais pas trompé, marquis, ce pays est extraordinaire, n'est-ce pas? interrompit Mikaël, souriant à moitié.

—Il ne ressemble à aucun autre, mon prince. Cette femme me fait l'effet d'une pythonisse, j'en ai peur.

Le prince haussa les épaules.

— Peur! vous riez, mon cher Louis, peur de Zinka! c'est elle qui a peur de vous.

La vieille femme ne semblait pas les entendre, ses yeux restaient fixés devant elle, sur un objet qu'elle seule pouvait voir; puis elle se mit à sanglotter tout haut, laissant couler ses pleurs sans les essuyer.

— Mon fils! mon fils! murmurait-elle en mots entrecoupés, mon fils, est-ce bien vous? faut-il le croire! quoi! si barbare! oh! Mikaël, Mikaël!

— Reviens à toi, Zinka, je ne suis point bar-

bare. La voilà dans un de ses accès, marquis, Dieu sait quand elle en sortira.

— Oh ! vous avez sucé mon lait, le lait de la tigresse ! vous êtes devenu semblable à celle qui vous a nourri. Cela devait être !

— Je ne vis jamais rien de plus singulier, mon prince, ne l'interrompez pas, elle vous dira votre bonne fortune.

— Ou plutôt ma mauvaise, à ce qu'il me semble, et je n'ai nulle envie de la savoir. Zinka, encore une fois, regarde-moi et oublie tes chimères. Si Kiva pouvait venir! Kiva seule aura assez de puissance pour la réveiller, car en vérité je crois qu'elle rêve.

— Avez-vous foi à ses paroles, mon prince ?

— A vous, Louis, je dirai oui, à vous seul. Elle prédit à ma mère des choses inouies : la mort de mon père, ma naissance, et encore d'autres évènements que j'ignore, mais qui se sont réalisés.

— Et Kiva est sa fille ?

— Certainement.

— Le père de Kiva quel est-il ?

Le prince hésita à répondre.

— Le père de Kiva ? dit-il enfin, comme après un effort, un Cigain comme elle.

La vieille femme continuait à parler bas et ses paroles n'étaient plus intelligibles ; elles devinrent bientôt une sorte de chant sur un rythme cadencé et sauvage. M. de Ronçard ne les comprenait pas, néanmoins il écoutait malgré lui, un charme incompréhensible le retenait à sa place. Le prince aussi la regardait et un nuage de mélancolie descendit sur ses traits.

— Que de souvenirs Zinka me rappelle, en la voyant ainsi ! Dans mon enfance ces scènes se renouvelaient souvent. Ma mère me défendait alors de rester auprès d'elle, car ma jeune imagination se frappait de terreur, je n'osais plus marcher seul le soir, et bien des fois, depuis que j'ai quitté la Moldavie, mes rêves en me retraçant ces images m'ont rendu les

mêmes impressions. Si elle disait vrai pourtant!

— Qu'annonce-t-elle, mon prince?

— Je l'ignore, je ne l'ai jamais interrogée et je ne l'interrogerai pas. Ce sont des malheurs sans doute, à quoi bon les connaître? nous nous laisserions peut-être décourager.

— Mon prince, j'ai été chez la Voisin pour voir le diable, et, quoique j'aie fait, je n'ai jamais aperçu que ma propre figure dans un miroir; aussi depuis ce temps je ne crois pas aux sorciers.

— Oh! nos cigains ont bien une autre science, Zinka, Kiva, et Petraki son oncle, sont en correspondance directe avec les esprits.

— Bah! pas plus ici qu'ailleurs!

Un léger bruit les fit retourner, Kiva attendait sur le seuil la permission d'entrer.

— Approche, approche, Kiva, dit Mikaël,

parle à ta mère, elle ne m'entend pas, elle est dans ses extases.

— Et que dit-elle, monseigneur? avez-vous recueilli ses paroles?

— Toujours la même chose, ce qu'elle répète depuis que je suis au monde, tu dois le savoir mieux que moi.

— Il faut que cela s'accomplisse alors! C'est la volonté du destin!

Kiva mit la main sur l'épaule de sa mère et lui parla longtemps, dans une langue inconnue d'une singulière douceur. Zinka tressaillit et l'écouta presque avec respect. De temps en temps elle faisait un signe de tête approbatif et montrait du geste les deux jeunes gens : la belle fille continua d'un ton d'autorité, sa mère se leva et se tournant vers Mikaël :

— Mon fils, dit-elle, Kiva a raison, il faut que je marche vers la montagne, je reviendrai demain.

— Et pourquoi me quitter ainsi, bonne mère? Nous sommes séparés depuis tant d'années!

— Parce que si je restais au château aujourd'hui, l'esprit qui m'a parlé resterait également et que le malheur viendrait après lui; je dois le ramener à la tribu, là seulement je m'en rendrai maîtresse.

Kiva ne portait pas le même costume que la veille; presque entièrement vêtue de blanc, une longue écharpe serrait sa taille et pendait jusqu'à ses pieds. Elle la dénoua lentement et commença à en entourer sa mère, en murmurant quelques mots dans la même langue dont elle s'était déjà servie, puis elle baisa les deux bouts, restés en dehors et fit signe à Zinka de la suivre. Elle mit dans cette cérémonie une dignité et un sérieux, qui prouvaient la conviction, mais rien n'est énivrant comme la grâce avec laquelle elle s'inclina devant Mikaël, et porta à

ses lèvres le bas de sa robe de velours vert, brodée d'or. Puis elle se dirigea vers la porte, et elles disparurent comme une apparition.

VII

LES CIGAINS.

Le prince et Ronçard se regardèrent étonnés et sans trouver une parole.

— Quel pays! dit enfin Louis, vous aviez bien raison, mon prince, je ne pouvais m'attendre à cela.

— Louis, cette fille est énivrante, ne le pensez-vous pas?

— Je ne sais ce que je pense, mon prince,

je ne me rends pas compte de mes impressions, il me semble que je rêve.

— Voulez-vous m'en croire? Suivons-la, nous assisterons peut-être à quelque scène plus étrange encore.

— A vos ordres, mon prince.

Ils descendirent précipitamment l'escalier et arrivèrent dans la cour, juste au moment où les deux femmes en sortaient. Georges et Élie au milieu d'un groupe de domestiques, les contemplaient curieusement, le prince les appela, leur ordonna de l'accompagner et tous les quatre passèrent le pont-levis. A quelques pas d'eux Kiva prit son cheval qu'un jeune cigain gardait non loin de là, et partit avec une rapidité effrayante, surtout dans de pareils chemins. Zinka, remonta sur la droite le sentier de la montagne, l'enfant seul continua sa route.

— Eh bien, mon prince, nous perdons la piste, ce me semble, que faire?

— Zinka ne nous a pas vus, nous pouvons marcher à sa suite.

— Mais elle a choisi une autre direction?

— Elles se retrouveront, soyez-en sûr, seulement je doute que nous puissions arriver jusqu'à elles sans danger. Les camps des Bohêmes sont scrupuleusement gardés et le roi Petraki, que vous connaissez déjà, passe pour très sévère dans sa discipline, il faut user de ruse.

— Même à l'abri de votre nom?

— Même à l'abri de mon nom. Il me protégera contre un attentat sérieux, il ne m'empêchera pas d'être renvoyé et dans ce moment cela me déplairait beaucoup. Dis-moi, Georges, où les cigains ont-ils placé leurs tentes?

— Derrière cette montagne, Monseigneur, assez près d'ici. Je n'engage pas Votre Altesse à s'y rendre en ce moment, les es-

prits parlent depuis hier et il ne fait pas bon pour les chrétiens autour d'eux.

— As-tu donc peur, Georges !

— Peur des hommes, non, Monseigneur, peur des esprits, beaucoup.

Le prince sourit en regardant Ronçard.

— Que faire alors? remettre la partie? Cependant Kiva est bien belle dans ses conjurations, ce serait dommage. Allons, marchons en avant, advienne que pourra, selon le vieux dicton français. Ni vous, ni moi, Louis, ne craignons les sorciers au moins.

Ils firent quelques pas vers la direction indiquée, et s'entendirent appeler, Rosetti courait à eux.

— Mon prince, dit-il, pardonnez-moi de me présenter ainsi, c'est un ordre de la princesse Roxandre.

— Un ordre, et lequel? demanda Mikaël, avec une nuance de hauteur.

— La princesse vous prie de vouloir bien la rejoindre, elle a reçu des nouvelles importantes, et elle vous fait chercher depuis un instant pour vous les communiquer. Ce n'est pas tout, Mitika, comme les enfants de son âge, est curieux au possible, il prétend avoir vu chez vous Zinka et Kiva en conversation avec le diable, il jure qu'elles vous ont jeté un sort, pour vous forcer à les suivre et qu'elles vont vous faire disparaître de nouveau.

— Quelle fable me débitez-vous là, Grégoire?

— Cette fable a déjà trouvé croyance auprès de la moitié de ceux qui l'ont entendue et semblera véritable aux autres si vous ne revenez sur-le-champ.

— Et pour cela la princesse?...

— Non, la princesse l'ignore, elle veut vous faire part d'un message reçu de la Valachie. C'est Kiva qui l'a apporté.

— Mais Kiva est donc partout, fait donc tout ici ?

— Kiva est selon sa volonté comme les dieux du paganisme, un bon ou un mauvais génie. Il s'agit de lui plaire et elle devient bonne.

— Allons, retournons au château, puisqu'il le faut, mais je regrette ma promenade.

— Voyez-vous le sort ! répliqua Grégoire, en riant d'un rire un peu forcé, le sort, c'est la beauté sans doute, à celui-là il est difficile de résister.

Le prince et Rosetti passèrent en avant, le marquis s'arrêta et les laissa marcher, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de vue, puis il s'enfonça résolument dans le même sentier que Zinka.

— Je ne suis point prince, moi, je ne crois ni aux apparitions, ni aux sorciers, on ne s'apercevra pas de mon absence et au moins je saurai à quoi m'en tenir sur leurs jongleries... s'ils ne me tuent pas. La belle Kiva ne me laissera pas tuer, et puis d'ailleurs, qu'importe !

Le marquis prit un chemin des plus pittoresques. Des rochers et des sapins le bordaient de chaque côté, il se perdait dans les sinuosités de la montagne, et descendait par une pente rapide jusqu'au ravin dans lequel le torrent tombait en cascades. Il était alors deux heures après midi, la chaleur brûlait et les oiseaux se taisaient sous la feuillée. Louis se laissait aller à une rêverie pleine de charme, son caractère aventureux lui rendait ce pays et ses habitudes sauvages mille fois plus intéressants que la cour du grand roi. Les mœurs étranges, la croyance primitive de cette race inconnue, piquaient sa curiosité et son amour du merveilleux. Il avançait toujours, regardant néanmoins autour de lui avec précaution et plus il avançait plus la route devenait périlleuse, les pierres roulaient sous ses pieds, et le bruit de leur chute retentissait d'échos en échos.

Enfin il arriva au bord du ruisseau et là un

tronc d'arbre posé en travers, indiquait la continuation du sentier. Au milieu des arbres il apperçut de la fumée, de l'autre côté de l'eau, et quelques femmes parlant haut dans la langue dont s'étaient servies les cigaines, lui apprirent qu'il atteignait le but de sa course. Il marcha alors avec plus de précaution, la réussite de son entreprise dépendait de son adresse ; et ignorant les habitudes de ceux qu'il voulait surprendre, il conservait tous les désavantages.

Louis avança donc pas à pas, jusqu'à ce qu'il eut trouvé une retraite sûre. Le hennissement d'un cheval lui fit croire à la présence de Kiva, et supposer qu'en cas de découverte il ne resterait pas sans protection. Les sapins très serrés l'un contre l'autre lui offraient à la fois une difficulté et un abri. Ses pas s'éteignaient sur l'herbe et il espérait cacher sa hardiesse. Un chant monotone s'éleva tout-à-coup. La voix était celle d'un homme, elle eut été agréable en

se variant davantage. Évidemment les cigains campaient en cet endroit et peut-être célébraient-ils ces fameux mystères dont chacun s'effrayait. Le marquis s'avança encore, lorsque plusieurs chiens se précipitèrent en aboyant de son côté et arrivèrent sur lui les yeux en feu, les mâchoires ouvertes.

Ronçard était brave, il possédait surtout une grande présence d'esprit, il recula et tira son épée, prévoyant que le combat pourrait devenir dangereux ; mais il se promit bien de se tenir sur la défensive, afin de ne pas irriter inutilement ses ennemis. Bientôt deux ou trois cigains parurent derrière les chiens, que la contenance assurée de Louis maintenait en respect, et qui se contentaient d'aboyer avec fureur. Les hommes le voyant l'épée à la main restèrent aussi un peu en arrière, et lui adressèrent la parole en moldave, le regardant avec plus de surprise qu'il n'en éprouvait lui-même : en effet, ils

apercevaient pour la première fois un seigneur français, et cet habit inusité leur semblait d'un autre monde.

Le marquis se sentit fort embarrassé ; il ne comprenait pas ce qui lui était dit, il ne pouvait se faire comprendre davantage, il cherchait un expédient, et la colère de ses antagonistes s'augmentait de son silence. Il prononça le nom de Kiva, comme un talisman.

— Kiva ! Kiva ! répétèrent-ils en chœur, et plus irrités encore.

— Oui, Kiva, s'écria de nouveau Ronçard, Kiva, la belle Kiva, qu'elle me retire de vos mains, démons, ou bien je frappe.

En achevant ces mots il leva son épée, les cigains reculèrent ; mais un d'eux plus courageux, sans doute, leur fit honte de leur poltronnerie, tous revinrent sur le jeune homme, malgré sa résistance, ils lui arrachèrent son arme, lui tenant de force les mains, et le conduisirent vers leurs tentes.

— M'y voilà, pensa Ronçard à l'aspect de ce camp bizarre, mais comment en sortirai-je, si j'en sors !

Il entrait alors dans une clairière que les cigains formaient d'une manière expéditive, en abattant des arbres : ils s'occupaient à différents travaux qu'ils interrompirent à l'aspect du prisonnier et tournèrent tous vers lui leurs yeux de diamants noirs. Les femmes se levèrent, tenant leurs enfants dans leurs bras, et poussèrent des exclamations de surprise. Sur un tertre placé au milieu du cercle, le vieux Petraki, revêtu de son manteau rouge, écoutait gravement le récit que lui faisait un jeune cigain, tenant un cheval par une corde. Son œil sans regard se tourna comme les autres du côté de l'étranger ; il imposa silence et aussitôt chacun se tut.

— Qu'y a-t-il ? Qu'amenez-vous ici ?

— Un inconnu, un de ces gens de l'autre bord

du fleuve qui ont suivi le prince Mikaël probablement.

— Et que veut-il, que demande-t-il parmi nous ?

— Nous ne comprenons pas son langage, mais nous l'avons trouvé rôdant autour du village et cherchant à se cacher.

Le bruit infernal des marteaux sur les chaudrons reprenait depuis que le roi acceptait la conduite de l'affaire, personne ne semblait plus s'en occuper ; Ronçard cherchait à découvrir Kiva, afin de pouvoir s'expliquer avec elle, et ne l'apercevant pas, il commençait à être inquiet de sa position.

— Faites venir cet étranger ici, je le comprendrai, moi, et je saurai ce qu'il faut en faire, ajouta-t-il en français.

Ronçard approcha.

— Je ne demande pas mieux, dit-il avec l'enjouement qui ne le quittait jamais, même dans les moments les plus difficiles, et qui faisait le

fond de son caractère, expliquons-nous, mon brave, vous devez me reconnaître, car je vous reconnais, vous êtes le vénérable monarque que j'ai trouvé à mon arrivée avec Son Altesse, et vous savez qu'il n'y a rien à craindre de moi.

En ce moment le marquis rencontra le regard ardent de Vasily fixé sur lui ; il le désigna comme le compagnon du roi bohême, et le montrant de la main, il ajouta :

— Et celui-là aussi le sait bien, puisqu'il vous accompagnait.

— Je ne vous ai pas vu, et si vous étiez doué de plus de sagesse, vous auriez dû vous en apercevoir, mes yeux sont privés de la lumière. Mais, n'importe, que demandez-vous ?

— Je suis venu ici au hasard, la curiosité seule m'a amené.

— Pourquoi vous cachiez-vous ?

— Belle question ! Pour voir sans être vu, apparemment.

— Vous aviez donc de mauvais desseins?

— En aucune façon. J'espérais seulement surprendre quelque curieux mystère et le raconter à mon retour dans mon pays, et puis je voulais rencontrer Kiva.

Le visage du vieillard devint plus sèvère.

— Prenez garde à ce que vous dites, Français, et songez que Kiva est autant au-dessus de vous qu'une reine.

— Je ne savais pas cela et je suis bien aise de l'apprendre.

— Oui, Kiva ne vous connaît pas et ne veut pas vous connaître. Pourquoi vous mettez-vous sur son chemin? il pourra vous en arriver malheur.

— Alors appelez Zinka.

— Zinka, ma sœur! et pourquoi?

— Ah! Zinka est votre sœur, ce sont donc toutes des princesses du sang; je comprends alors le respect que vous m'imposez. Zinka a nourri le prince Mikaël, le prince Mikaël est mon ami, elle me protégera.

Le galop d'un cheval et le son d'une voix charmante interrompirent cet interrogatoire. Kiva et Doquie, car c'étaient-elles, parurent à l'entrée de la clairière et, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour l'écrire, Kiva sauta à terre et approcha de son oncle. A l'aspect du marquis elle poussa un cri d'étonnement.

— Vous ici, Monsieur, et pour quel motif?

— Le prince et moi nous vous avions suivie ce matin, belle Kiva; le prince est rentré au château, la princesse Roxandre l'a fait demander, moi j'ai continué ma route, voilà tout.

— Et vous ne craignez pas le ressentiment des gens chez lesquels vous pénétrez malgré eux.

— Je ne craignais pas grand'chose; je ne crains plus rien, puisque vous voilà. Le français de votre digne oncle est très difficile à comprendre.

— Et le prince m'avait suivie avec vous. Que me voulait-il ?

— Oh ! mon Dieu ! rien, voir le diable !

Kiva baissa la tête.

— Taisez-vous, taisez-vous, reprit-elle, et prenez garde qu'ils ne vous comprennent, vous ne sortiriez pas vivant d'ici. Mon oncle, ajouta-t-elle dans leur langue, il faut sur-le-champ renvoyer ce seigneur, c'est le meilleur ami du prince, qu'il ne soit pas touché à un de ses cheveux.

— Il sera conduit hors du camp, Kiva ; cependant il doit être puni, car sans cela nous ne resterons point en sûreté. A chaque instant un de ces jeunes fous viendra nous rendre visite....

— Nous quitterons cet endroit, mais qu'on le relâche.

— Et moi, je ne le veux pas, interrompit Vasily, le plomb a bouilli lorsqu'il s'est approché de moi la première fois, il annonçait un ennemi; la prédiction est justifiée, puisqu'il est

ici pour te voir, Kiva, puisque tu veux le sauver, il faut qu'il meure.

— Et moi je vous dis qu'il ne mourra pas, s'écria un nouveau personnage, qui entrait alors dans le cercle, il ne mourra pas, parce qu'il est l'hôte de ce pays, et que ce pays est celui de ses ancêtres.

VIII

TOUJOURS LES CIGAINS.

C'était Zinka, mais Zinka belle d'inspiration et de désordre, Zinka dont les longs cheveux blancs flottaient sur ses épaules, Zinka tenant à la main une baguette de saule qu'elle faisait ployer en cercle et l'étendant vers le prisonnier, comme pour le garantir. Les yeux de Vasily lançaient des éclairs. Il connaissait la puissance de la prophétesse sur la tribu, et sa cruauté na-

turelle, jointe à sa jalousie, lui faisaient craindre de perdre la victoire.

—Il est l'hôte de mon fils, de mon Mikaël, il doit retourner dans son pays, et y raconter ce qu'il a vu dans le nôtre, il doit faire le bonheur d'une noble dame, je sais cela, l'esprit me l'a dit. Ne crains rien, Vasily, il ne se trouve point sur ton chemin, ce n'est pas lui qui entravera ta route. Lui ce n'est qu'un faible grain de sable en cette plaine où nous marchons, il ne se changera pas en pierre d'achoppement, tu peux le laisser aller, te dis-je, ajouta-t-elle avec mélancolie, ce n'est pas lui !

Vasily, qui tenait le bras du marquis, se retira peu à peu, comme un dogue lâchant à regret sa proie sur l'ordre de son maître. Kiva restée immobile depuis l'arrivée de sa mère, l'écoutait avec respect.

— Eh bien ! reprit-elle, ma mère, avez-vous enfermé l'esprit ?

— Oui, Kiva, je puis revoir Mikaël à pré-

sent, et demain, comme autrefois, ma voix sera la première à son oreille. Qu'on emmène ce jeune homme.

Ronçard assistait ainsi à une discussion dont sa vie était l'objet, sans en deviner le résultat; l'horoscope tiré par Zinka lui échappa également, et ce fut grand dommage, car il y eut puisé une résolution nouvelle. Cependant il ne tremblait pas et il conservait bonne espérance en se voyant ainsi soutenu par celles qu'il appelait les deux pythonisses. Le bruit des chaudrons continuait toujours, d'autres cigains triaient des lentilles d'or, ramassées par eux dans les ruisseaux des montagnes, suivant leur privilège. Le camp présentait un spectacle vivant et animé, et offrait cependant son côté terrible. La défiance et la méchanceté se lisaient sur tous les visages, plusieurs couteaux sortis de leurs gaînes n'y rentraient point encore, et une large flaque de sang étendu sur le gazon à quelque distance *du trône*, indiquait une justice

accomplie, ou un meurtre récemment commis.

Le monarque réfléchissait et ne donnait aucune décision, malgré les opinions réunies de sa sœur et de sa nièce. Louis s'abstenait de toutes questions, il voulait paraître indifférent, plus qu'il ne l'était réellement encore, il s'agissait de ne point se montrer faible devant ces visages basannés, épiant tous les sentiments de son âme.

— Eh bien, faites-le donc conduire hors d'ici, s'écria enfin le souverain bohême, mais que ce soir les tentes se lèvent et que demain nous soyons loin.

— Pétraki, répondit Kiva, ceci vous regarde. Monsieur, dit-elle en français à Ronçard, vous pouvez remercier le prince Mikaël et ma mère, vous sortirez sain et sauf, sans avoir rien perdu et vous êtes le premier.

—Cela prouve en faveur de mes respectables hôtes, murmura l'incorrigible plaisant. Néan-

moins je n'ai pas encore mon épée et on me l'a arrachée des mains lorsque j'ai paru.

— Votre épée, Monsieur ! Où est son épée, demanda-t-elle dans sa langue.

Personne ne répondit.

— Qu'on la rende sur-le-champ, ou je fais fouiller les tentes, continua le roi.

Même silence.

— Eh bien qu'on fouille alors, puisque vous ne voulez pas obéir.

Il fit un geste et quelques vigoureux garçons se dirigèrent du côté des tentes. Ce qu'il y eut de plus étrange c'est que tous se regardaient, tous semblaient étonnés effrayés et innocents.

— Qui a donc cette épée ? répéta le vieillard d'un ton impatient.

— Ce n'est pas moi, je ne l'ai pas vue, s'écrièrent vingt voix.

— Qu'on la cherche ! et que celui qui a menti, soit puni selon les lois.

Ronçard assista alors à un curieux spectacle. Il vit apporter des objets de toute espèce, et déposer tour à tour devant le monarque, qui en demandait le catalogue, un spécimen de tous les ustensiles, de tous les vêtements, de tous les bijoux, de toutes les armes, de toutes les choses enfin dont on se sert dans les différents pays du monde et particulièrement en Moldavie. Il y avait là des friperies, des boutiques tout entières, un pêle-mêle incroyable dans lequel il semblait impossible de se reconnaître, à moins que d'être juif ou bohême.

— Mais que de vols! quels pillages! reprenait le souverain, je l'avais pourtant bien défendu.

Les lois dans les pays civilisés ont de la peine à dominer partout, à plus forte raison chez des peuples nomades, qui ne reconnaissent d'autre maître que leur volonté, d'autre code que leurs passions. L'épée ne se retrouvait toujours pas, elle n'était nulle part, ni rien de ce qui appar-

tenait au marquis, si tant est qu'il eût perdu quelque chose. Au plus fort de la recherche, il sentit qu'on lui touchait le bras, il se retourna vivement, son épée pendait à son côté.

— Bravo ! messieurs les Bohêmes, messieurs les Cigains ! s'écria-t-il en saluant autour de lui. Le tour est digne du Pont-Neuf, où on escamote si joliment les bourses.

— Comment ! quoi ! on vous a rendu votre épée, demanda Kiva, qui seule l'avait entendue, car le français de Zinka et celui de son frère restaient loin de la perfection.

— La voilà ! belle Kiva, et je vous remercie.

— Eh bien, partez donc alors et que votre Dieu vous conduise !

— Je ne demande pas mieux, j'en ai assez vu comme cela.

Vasily et un autre Cigain passèrent devant Ronçard lui faisant signe de les suivre ; il obéit instinctivement en adressant un geste d'adieu à Kiva et à sa mère.

— Je n'oublierai pas que je vous dois la vie, et vous pouvez disposer de moi, vous me trouverez toujours. Je l'ai échappé belle et la curiosité nous mène loin quelquefois, continua-t-il en lui-même.

IX

ANIKA ET ROXANDRE.

En quittant Mikaël, le matin, Roxandre fit appeler sa nièce dans sa chambre; la jeune fille baisa la main de sa tante, s'assit respectueusement auprès d'elle et attendit qu'elle daignât l'instruire du motif de cet entretien. La princesse hésitait; elle regarda Anika pendant quelques minutes, et lui dit enfin :

— Nous approchons du moment le plus es-

sentiel de votre vie, mon enfant; j'ai cru devoir vous interroger sur l'état de votre cœur, car, avant tout, nous voulons vous rendre heureuse. Dites-moi donc vos pensées, ne m'en cachez aucune, vous vous en trouverez bien.

Anika devint rouge.

— Que puis-je vous dire, madame? ne connaissez-vous pas tout, comme moi? ma vie a-t-elle un seul mystère?

— Non, mais votre âme peut en avoir. J'ai été jeune, j'ai beaucoup souffert, je sais que nous ne dominons pas toujours nos idées comme nous le voudrions peut-être, je sais que notre imagination nous entraîne souvent loin de la route battue; n'ayez aucunes craintes, je vous écouterai avec l'indulgence d'une véritable affection.

La jeune fille continua à se taire.

— Il faut vous interroger, alors? j'y consens, pourvu que vous soyez franche. Vous

n'ignorez pas les projets de votre famille? depuis l'enfance vous êtes fiancée au prince Mikaël?

— Oui, madame.

— Et cette union vous a-t-elle souri? avez-vous souhaité de la voir se réaliser, même avant l'arrivée du prince?

— Avant l'arrivée du prince, jusqu'à la fête de la Vierge, j'y ai peu songé, madame.

— Mais, depuis lors?

— Depuis lors..., ce mariage a été mon unique pensée.

— En l'absence de Mikaël, vous désiriez son retour, vous l'attendiez, vous vous occupiez de cet avenir promis à tous deux, n'est-ce pas?

— Oui, ma tante.

— Et maintenant que vous l'avez vu, a-t-il réalisé vos chimères? est-il bien tel que vous le désiriez? ne regrettez-vous pas vos rêves? et voulez-vous tenir les promesses faites en votre nom?

— Maintenant que je l'ai vu, ma tante, je...

— Eh bien ! achevez, ma fille.

— Je..., il me semble que je l'aime.

La princesse laissa éclater un vif mouvement de satisfaction.

— Vous l'aimez, vous l'aimez assez pour n'avoir pas besoin d'une plus longue épreuve, ajouta-t-elle après une pause.

— Je suis prête à vous obéir, ma tante.

— C'est bien ! et j'en remercie le ciel ! Vous sauverez la Moldavie, vous sauverez l'avenir de votre cousin, vous accomplirez la grande œuvre que j'ai si longtemps rêvée pour vous, depuis que j'ai renoncé à tout pour moi. Ah ! que Dieu vous garde et vous bénisse, mon enfant ! Vous avez une belle mission à remplir, et vous êtes heureuse entre toutes ! Je puis donc annoncer au prince qu'il est inutile d'attendre, je puis commander les fêtes de votre mariage et préparer les couronnes.

— Je vous l'ai déjà dit, ma tante, ordonnez.

Un serviteur entra et remit une lettre à Roxandre.

— Qui a apporté cela? demanda-t-elle.

— Kiva, madame; elle désire avoir l'honneur de vous baiser la main.

— Qu'elle entre! répliqua Roxandre en brisant vivement le cachet; ce sont des nouvelles de Valachie, peut-être sommes-nous parvenus à écarter notre ennemi, peut-être Brancovan a-t-il compris la folie de ses prétentions. Eh! alors, vous serez reine, Anika!

Pendant que la fille de Basile-le-Loup ouvrait la dépêche, Kiva parut. Elle attendit le bon plaisir des nobles dames. Anika, toute à sa rêverie, à son bonheur, ne la voyait même pas; Roxandre lisait, un nuage descendait sur ses traits, un instant avant éclatants de joie; quand elle eut fini, elle leva les yeux et aperçut la Cigaine.

— Approche, lui dit-elle avec bonté; tu es un messager de mauvaises nouvelles, mais ton

zèle n'en est pas moins louable. Que sais-tu de plus que ce que l'on me dit?

— Mon oncle a parlé au prince Cantacuzène; il a vu la princesse : tous les deux sont tristes, car l'assassin de leur frère, de leur mari est plus affermi que jamais sur son trône. La Valachie entière est pour lui, la Porte lui a envoyé un firman et l'assure de sa protection, de son amitié, tout semble marcher au gré de ses plus chers désirs.

— Eh bien! nous lutterons, puisqu'il faut lutter; maintenant, Dieu merci! nous sommes forts. Le prince est ici; bientôt il sera le petit-fils de Bazile-le-Loup, du seul souverain illustre de ces contrées depuis Etienne-le-Grand; le pays s'en souviendra, et les amis de mon père se lèveront à ma voix. Si nous étions assez faibles pour nous laisser abattre, nous perdrions la Moldavie; mais le courage ne nous manque pas. Avant de communiquer ce message aux princes, je veux le méditer encore.

Laisse-nous, Kiva, et reviens ensuite au château pour quelques semaines; depuis bien longtemps tu en es absente, et, tu le sais, j'aime à t'y voir près de moi; d'ailleurs, nous comptons sur ton secours dans ce qui se prépare. Tu me le promets, n'est-ce pas?

— Ne suis-je pas votre esclave? madame, un mot de vous n'est-il pas une loi à laquelle je ne saurais résister?

Elle baisa de nouveau la robe des deux princesses; la main de Roxandre et sortit.

— Cette fille est fidèle, continua Roxandre, et on pourra compter sur elle. Je vous en félicite, Anika, dans la lutte qui va s'ouvrir vous aurez besoin du dévoûment des autres, mais vous aurez aussi besoin de tout votre courage. Vous sentirez-vous la force de supporter les fatigues, les privations auxquelles vous serez exposée, peut-être. Jusqu'à ce que votre époux soit tranquillement assis sur le trône, bien du temps se passera; il vous faudra souf-

frir, combattre : l'aimez-vous assez pour celà ?

— Oh ! ma tante ! ma tante ! s'écria la jeune fille, en cachant son visage dans le sein de sa seconde mère, je ferai tout, je serai heureuse de tout faire pour lui.

— C'est bien ! alors, je puis lui parler.

On sait comment la princesse fit chercher Mikaël, comment Mitika raconta à sa manière la scène dont il avait entrevu la fin, comment le prince, forcé de renoncer à son projet, rentra au château, au moment où il allait suivre Kiva. Il trouva son oncle et Roxandre avec Michlesco et Demètre dans la grande salle, on l'accueillit cérémonieusement ; les noirs sourcils de la princesse se froncèrent à son aspect, il prévit un orage, et se disposa à l'affronter.

— Que signifie l'histoire colportée dans tout le château, prince ? Quoi donc ! vous accompagniez votre nourrice et sa fille, et vous aviez

d'abord introduit chez vous le sabbat des sorcières !

Mikaël sourit; il expliqua ce qui s'était passé, et comment Zinka avait eu un de ses accès prophétiques, lequel n'eut rien de particulier pour la princesse, accoutumée à ces crises depuis plus de trente ans.

— N'importe, Mikaël, ces folies ne sont pas de saison maintenant; les choses les plus graves nous occupent : voici une lettre de Cantacuzène, elle est loin d'être favorable.

— Je le prévoyais, dit Michlesco.

— Et vous aviez raison, il faut donc nous presser d'agir.

— Je partirai demain pour Jassy, poursuivit Mikaël après avoir lu.

— J'ai parlé à Anika : vous êtes plus heureux que vous ne le pensiez, elle n'a pas besoin de vous voir plus longtemps pour vous aimer.

— C'est plus, mille fois, que je n'espérais, madame.

Et il changea de propos, après une conférence assez longue, dans laquelle Roxandre essaya en vain de le ramener à ce qui occupait le plus sa pensée : le conseil se sépara.

— Nouvel obstacle, pensa Michlesco, le prince n'aime pas Anika, et c'est un homme sur lequel la passion deviendra toute puissante. Pourvu qu'il n'en aime pas une autre, on réussira peut-être à le marier ; mais si l'amour lui arrive, l'amour sera son maître : A la garde de Dieu !

X

JASSY.

Le prince envoya chercher le marquis aussitôt qu'il fut libre, et lorsqu'on lui annonça qu'il n'avait pas reparu, l'inquiétude commença à le gagner. Il fit mettre tous ses gens à sa recherche et leur ordonna de ne pas revenir sans l'avoir rencontré. Champagne partit à la tête de l'expédition ; véritablement attaché à son maître, il s'écriait que s'il lui arrivait malheur le roi de

France en aurait justice et ferait passer tous les Cigains au fil de l'épée.

— Si monsieur le marquis voulait m'en croire, disait-il à Lafleur, il quitterait ce pays de sorciers et il retournerait à Paris, où au moins on les brûle, quand il s'en trouve, ici il faudrait brûler tout le monde.

Lafleur soupira. Il n'en était pas à regretter la France et s'il eut osé y retourner tout seul depuis longtemps il serait parti. Ils marchaient tous les deux avec les Albanais et les autres domestiques, auxquels Rosetti ne tarda pas à se joindre, questionnant à tort et à travers, car son amitié pour Louis devenait grande, et il savait quels dangers il devait courir entre les mains des Bohêmes. Peut-être à son insu s'y mêlait-il aussi un peu de jalousie. Il aimait Kiva, il craignait de nouveaux rivaux auprès de cette capricieuse fille et il ne se dissimulait pas combien le marquis paraissait dangereux. Jeune, riche, noble,

spirituel, suffisamment beau... et étranger ! ce qui donnait plus de prix à tout cela.

Ils parcoururent infructueusement les bois environnants, appelant sans cesse M. de Ronçard, et se dirigeant vers l'endroit où, selon la version des domestiques, les Cigains avaient établi leur camp. La voix du jeune homme leur répondit et bientôt ils l'aperçurent gravissant le ravin et s'avançant de leur côté.

— Me voilà, dit-il, dès qu'il fut près de Rosetti ; me voilà, mon ami, et je vous remercie de votre inquiétude. Grâce à Dieu et à Kiva, je suis sorti sain et sauf de l'enfer.

— Je les en remercie tous les deux du fond du cœur, son Altesse sera bien contente. Mais Kiva vous a donc miraculeusement protégé ?

— Oui, vraiment, elle et Zinka, je ne saurais vous expliquer par quel moyen, la conversation a eu lieu en langue cigaine, ce dont je me suis aperçu c'est du résultat, après la plus

magnifique exposition de guenilles que j'aie jamais vue.

Il raconta alors la scène précédente avec toute la verve de son esprit et de son âge. Grégoire, malgré sa préoccupation ne put s'empêcher d'en rire.

— Le prince vous a demandé, il veut vous parler sur-le-champ, nous partons tous demain pour Jassy.

— Tous ?

— Oui, c'est-à-dire les princes et nous.

— Et les princesses ?

— La princesse Roxandre n'a jamais voulu y revenir depuis la mort de son père. La princesse Anika ne quitte pas sa tante.

— Devons-nous y rester longtemps ?

— Aussi longtemps que ce sera nécessaire pour arriver à décider quelque chose. Et que le ciel inspire le prince Mikaël ! il est temps, il est grand temps d'agir. Nous conspirons en paroles.

Ils entraient alors au château. Le marquis courut chez Mikaël, qui lui tendit cordialement la main, en allant au devant de lui.

—Vous m'avez causé de graves inquiétudes, Louis, que Dieu vous le pardonne! Pourquoi vous exposer ainsi dans un pays inconnu, dont vous ignorez la langue? cela est de la dernière imprudence. Ne vous est-il rien arrivé de fâcheux au moins?

Le marquis dut recommencer le récit qu'il avait déjà fait, et le prince l'écouta plus attentivement encore que Rosetti. Il lui fit mille questions sur Kiva, la part qu'elle avait prise à sa délivrance, l'impression qu'elle produisait sur lui, et finit par détourner la conversation en parlant du voyage de Jassy. M. de Ronçard écouta à son tour les instructions qui lui furent données. Il ne s'alarma que légèrement des nouvelles de Valachie, sa confiance dans l'étoile de son ami demeurait telle, qu'il ne pouvait songer pour lui à un échec.

— Vous réussirez, mon prince, vous devez réussir, ne pouvez-vous pas faire tout ce que vous voulez?

— Peut-être! mais on essaye aussi de me faire faire ce que je ne veux pas; pas encore dumoins.

— Et quoi donc?

— Me marier! j'ai le temps. Ma cousine est si jeune! je le suis aussi, à peine ai-je joui de la vie, occupé de mes études, je n'ai qu'entrevu le monde; et, dans les circonstances où je me trouve, c'est un lourd fardeau qu'une femme. Si je succombe que deviendra-t-elle? Enchaîner ma liberté me paraît une cruelle chose.

—Je ne vous comprends pas, mon prince, je l'avoue, la princesse Anika est si belle!

—Elle est belle, sans doute, mais non pas de la beauté que je lui voudrais. Elle m'impose, elle ne m'attire pas, il me semble que je ne l'aimerai jamais. Oh! je n'ai pas rencontré celle qui doit

me révéler mon âme. Je sens qu'il y a en moi un foyer brûlant, qui n'a pas encore été allumé, je sens que j'aimerai, que j'aimerai avec passion un être que j'ai rêvé, que je ne connais pas, et cet amour fera la destinée de ma vie.

—Depuis longtemps déjà vous avez ces idées, pourtant vous croyiez autrefois que votre fiancée devait les réaliser toutes, c'était votre unique espoir, vous n'en imaginiez pas d'autre.

— Et maintenant je n'imagine plus celui-là, nous sommes ainsi !

Le reste de la journée se passa en préparatifs de voyage. Anika resta triste et rêveuse. Le prince le fut également, il lui adressa seulement quelques mots, commandés par la politesse, il ne répondit qu'à peine aux questions de son oncle et se retira de bonne heure dans son appartement.

Le lendemain, au point du jour, les princes se mirent en route, à cheval, selon l'usage du

temps, car alors les voitures assez peu répandues en Europe, étaient inconnues en Orient. Leur suite se composait de plus de cent personnes. Les longues robes de velours et de brocard couvraient les chevaux, les riches harnais brodés en or, les selles enrichies de perles et de pierreries et les housses pareilles, présentaient un coup d'œil admirable ; descendant les côtes de ces Carpathes si magnifiques, avec une semblable escorte, le prince eut un mouvement d'orgueil bien légitime.

— N'est-ce pas, marquis, dit-il, qu'il serait glorieux de règner sur un pareil pays et sur de pareilles gens?

— Et j'espère que vous aurez bientôt cette gloire, mon prince.

Après trois jours de marche ils s'arrêtèrent à Jassy. Cette ville, loin de ressembler alors à ce qu'elle est aujourd'hui, se ressentait davantage de la domination turque, et restait

presque complètement orientale, sauf les églises et les couvents, dont bon nombre existent encore. L'entrée du prince fut comme un triomphe, une foule énorme remplissait les rues, chacun voulait voir Mikaël, dont le retour faisait l'objet des conversations. Sa beauté, sa bonne grâce à cheval attiraient les regards, et plus d'une boyarde envia en secret le bonheur de la princesse Anika, sa noble fiancée. Le marquis partageait l'attention. Son costume étonnait par son étrangeté, et sa tournure, son visage résolu, n'obtenaient pas un moindre succès. Quant aux autres, on examina plutôt leur contenance que leur physionomie, et on remarqua sur les traits du prince Demètre Cantimir, une préoccupation inaccoutumée.

Le prince règnant reçut son frère et son neveu avec une courtoisie et une bienveillance extrême. Il présenta Mikaël à la princesse et à ses filles, et exigea qu'il restât au palais, afin

de pouvoir mieux conférer ensemble. Le soir il y eut un splendide festin auquel assistèrent les plus belles dames et les plus grands boyards de la Moldavie. La magnificence des habits dépassait celle de la cour de Louis XIV, toute magnifique qu'elle fut. Les étoffes orientales, l'ampleur des vêtements, la quantité de pierreries dont ils étaient couverts, les superbes fourrures n'avaient point d'égales dans nos contrées.

Le hospodar portait un bonnet orné d'une aigrette noire en plumes de grue, liées par une agraffe de diamants, une robe blanche pourpre et or, brodée tout autour de têtes de taureaux, armes de la Moldavie, une tunique blanche, de longs bas de soie blancs, garnis de pierres précieuses, et des bottines de maroquin rouge ; à sa ceinture pendait un damas recourbé, enrichi d'or et de rubis. Les boyards adoptaient les uns le même costume, les autres le costume turc, c'est-à-dire les *baboush*, pour

chaussure, le *tschagschir* ou large pantalon, l'*anteri*, le *fermeni* et le *djubé*, des châles en ceinture et en coiffure; mais tout cela si chargé d'orfèvrerie, de perles, de diamants que l'œil s'en éblouissait.

La toilette des femmes n'offrait pas moins d'éclat. Leurs robes avaient les formes déjà décrites les couleurs et les étoffes variaient seulement. Parmi ces belles romanes une étrangère se faisait remarquer encore pour sa beauté. Habillée à la mode française, elle attira sur-le-champ l'attention de Mikaël et celle de Louis. Ils s'informèrent de son nom et Rosetti s'empressa de les satisfaire.

— Elle se nomme la comtesse Orlewska, une Polonaise. Elle a ici quelques personnes de sa famille et elle est venue les visiter. On la dit amie intime de la reine Marie de Pologne.

— Ah! ah! reprit Michlesco, en hochant la tête, et depuis quand se trouve-t-elle ici?

— Mais depuis un mois environ. Elle ne quitte pas la princesse.

— Cela demande plus d'attention que vous ne pourriez le croire au premier coup-d'œil, mon prince. Il me semble extraordinaire qu'une jeune femme abandonne la cour brillante de Varsovie pour s'enterrer dans notre pays sauvage, avec un aussi mince intérêt que des parents éloignés et inconnus sans doute.

— Vous pourriez avoir raison si la comtesse était plus âgée, mais un diplomate de vingt-cinq ans me paraît bien sujet à caution.

— On ne s'en défie pas, mon prince, hors les vieux renards comme moi : Sobiesky est bien fin, et Son Altesse ne l'est pas moins, croyez-moi, je les connais.

En ce moment Demètre causait à voix basse avec la comtesse.

— Regardez-la, mon prince, vous supposez à son air enjoué, à ses yeux brillants qu'elle parle de galanterie à votre

cousin, je gage, moi, qu'ils s'occupent de politique, et que cette jolie figure cache un habile ambassadeur.

— Quant à Demètre, je ne réponds de rien, mais elle semble bien naïve!

— Prenez garde, mon prince, craignez les syrènes.

Les regards de Mikaël ne quittaient pas la comtesse, elle ne tarda pas à s'en apercevoir, et prépara les batteries d'une coquetterie savante afin de l'attirer auprès d'elle. Ce ne fut pas difficile, un quart-d'heure après, le jeune homme était à ses côtés et Demètre lui cédait la place de l'air satisfait d'un homme dont les projets ne rencontrent pas d'obstacles.

— Vous voyez que j'ai raison, Grégoire, ce que je redoutais va arriver sans doute. L'enchanteresse détruira notre ouvrage, c'est une Armide envoyée à notre Renaud par les magiciens ennemis.

— Elle possède assez de charmes pour cela et si elle s'en donne la peine, la pauvre Anika verra retarder son mariage.

A table la comtesse fut placée à côté de Mikaël. Ils causèrent exclusivement ensemble en français que ne comprirent aucun de ceux qui les entouraient. La Polonaise, spirituelle et fine, était une petite femme brune et vive au possible, avec de grands yeux habitués à prendre toutes les expressions, le pied et la main d'un enfant, la taille un peu forte peut-être, mais dont l'embonpoint offrait une fraîcheur luxuriante. Mikaël l'écoutait beaucoup, la regardait davantage encore, cependant ce regard n'offrait d'autre expression que l'envie de plaire, la passion ne s'y lisait pas.

On se sépara très avant dans la nuit. En rentrant chez eux, le marquis félicita le prince sur sa conquête.

— Votre heure vient-elle enfin, mon prince?

— Je n'en sais rien, pourtant je ne le crois pas.

— La comtesse est cependant charmante et d'un genre de beauté tout opposé à celui qui ne vous plaisait point chez la princesse.

— Ce n'est pas encore là ce que j'ai rêvé. Il faudrait réunir l'un et l'autre.

— Résignons-nous à attendre alors, cela viendra plus tard.

— J'espère bien que ce ne sera pas avant l'exécution de nos plans, je n'ai pas le temps d'aimer dans ce moment-ci.

— Ou je me trompe, ou la comtesse ne croit pas cela !

— La comtesse! une coquette et rien de plus.

— Pourvu qu'elle ne soit pas autre chose ; Michlesco pourrait avoir dit vrai. Je la trouve bien moins belle que Kiva.

— Kiva !

Le prince n'ajouta pas un mot et s'appuyant la tête sur sa main, il rêva profondément.

Le lendemain, chez la princesse, madame Orlewska reparut plus séduisante encore. Le prince recommença à s'en occuper exclusivement, et ce fut la nouvelle du cercle. Elle jouissait de son triomphe et ne s'en cachait pas ; la langueur de ses regards, la rêverie affectée ou véritable à laquelle elle s'abandonnait, apprirent bientôt à Mikaël ce qu'elle désirait qu'il sut. Cette découverte produisit sur lui un effet tout contraire à celui qu'en attendait Hedwige. Le prince était de ceux que la résistance irrite et qui repoussent ce qu'on leur offre. Il devenait plus froid à mesure que la comtesse s'attendrissait davantage. Les conseils de ses amis se représentaient à sa mémoire, et puis il trouvait original de se laisser adorer, sans y répondre, et sans y tâcher. Son adversaire se piqua au jeu, dès-lors leur intrigue dégénéra en une lutte, fort amusante pour les spectateurs et surtout pour le jeune homme lui-même.

Il ne perdait pas de vue néanmoins le principal but de son voyage, et malgré les plaisirs de toutes sortes dont on l'entourait, il remarqua facilement que son oncle évitait un entretien décisif, que Démètre se retranchait dans des paroles vagues, et qu'enfin, au milieu de ces promesses tant vantées, il ne devait guère compter que sur lui-même et sur ses fidèles amis.

—Qu'importe ! se dit-il, c'est plus qu'il n'en faut pour réussir. Une volonté ferme, la nation, le bon droit, le courage et le dévoûment, avec cela que peut-il me manquer.

XI

RETOUR AU CHATEAU.

Pendant quinze jours que dura le voyage de Jassy, le manège de la comtesse continua et Mikaël continua aussi à se montrer rebelle. Il ne doutait plus qu'elle ne fut chargée d'une mission secrète, et il attribua à la ruse, ce qui commença peut-être ainsi, il est vrai, mais ce qui devenait de la passion : une de ces passions que Dieu envoie quelquefois aux êtres mauvais pour les punir. L'amour de cette femme au lieu

d'un sentiment noble et élevé, prit une violence extrême ; il dégénéra en fureur de n'avoir pu réussir, en jalousie vague dont l'objet lui restait inconnu, mais qu'elle jura de découvrir et sur lequel elle espéra venger son humiliation.

Hedwige en vint au point d'avouer presque à Mikaël ce qu'il lui inspirait, elle perdit toute retenue, et certainement avec un homme d'une trempe moins solide, elle devait triompher. Ils y mettaient tous les deux de l'obstination. Le prince en plaisantait devant ses amis, il eut été ridicule de se taire sur une chose qui faisait la conversation de tous.

—Mon prince, disait Ronçard, vous montrez un beau courage ; à votre place je ne résisterais pas ainsi.

— Et vous prêteriez à rire à mon cousin Demètre en tombant dans ses filets, vous céderiez à une trame ourdie pour embarrasser vos démarches, vous introduiriez un espion dans

votre vie. Ce qui vous semble de la sagesse, n'est que de la prudence.

—La princesse Anika le sait déjà sans doute. Vous verrez comme vous serez reçu à Krantza, comme on exaltera votre constance et votre fidélité! Vraiment il y a du mérite.

— Je pourrais les jouer tous ; accepter le plaisir qu'on m'offre et l'abandonner le jour où il me gênera ; mais je ne veux pas me donner un tort, j'ai besoin d'être estimé.

— Et vous avez le droit de l'être. A votre âge, c'est digne de Scipion.

Le marquis professait une admiration réelle pour l'ami qu'il préférait à tout, et cette preuve de plus de sa force de caractère ne l'étonnait pas. Le prince jugeait sainement : sa retenue lui apporta un honneur infini parmi ses partisans, même parmi ceux qui ne se décidaient pas encore à l'être. Michlesco répandait adroitement ses conjectures sur la comtesse ; le prince régnant prit une haute idée de son ne-

veu, et comme il l'exprimait un soir à Demètre, celui-ci lui demanda :

—Savez-vous, mon père, pourquoi Mikaël résiste si hardiment à la noble Polonaise ?

— Je crois qu'il nous a devinés.

— C'est possible, lui ou Michlesco; mais il refuse, parce qu'elle ne lui plait pas ; elle ne s'y trompe point, elle, et le hait presque autant qu'elle l'aime.

— A son âge toutes les femmes plaisent!

— Certainement, toutes les femmes qu'on prend ou laisse à volonté, non pas celles qui exigent des égards.

C'était donc entre les personnages de ce drame une sorte de partie d'échecs, jouée au plus fin. Ils se devinaient à peu près, et cette finesse rendait leur perspicacité inutile, puisque l'observation mutuelle ne cessait pas un instant. Mikaël, Théodore et leur suite devaient partir le lendemain. Il ne restait plus qu'une nuit et on s'attendait à quelque évènement.

Au grand étonnement de tous, la comtesse ne parut pas. L'amour-propre du prince en reçut une blessure et elle ne pouvait pas mieux choisir sa vengeance. Demètre de qui venait ce conseil, le savait à merveille, il connaissait son cousin mieux que qui que ce fut au monde. Il le devinait. La soirée se passa sans la plus légère aventure. Le prince se retira de bonne heure, Georges lui remit une lettre, elle contenait ces quelques lignes :

« Vous avez été dur, vous avez affligé une femme qui vous aimait autant qu'elle peut aimer ; vous vous en repentirez un jour. »

Bien que le billet ne fut pas signé, Mikaël ne conserva pas un doute. Il hésita un instant s'il y répondrait.

— Il n'y a qu'une réponse possible, pensa-t-il, et celle-là je ne veux pas la faire. Le meilleur parti est le silence.

Le lendemain de bonne heure il quitta Jassy.

Pendant le voyage il ne fut question que de

la comtesse; Rosetti et Ronçard cherchaient à surprendre un regret sur ce visage impénétrable. Le troisième jour au soir, on aperçut les tours du château, et les Albanais tirèrent des coups de mousquet pour annoncer l'arrivée du maître, suivant l'usage du pays, usage qui se conserve encore à présent. En entrant dans la grande salle, ils y trouvèrent Roxandre, dont l'accueil montra qu'elle connaissait la conduite de Mikaël; près d'elle Anika tremblante de joie, osait à peine lever les yeux, et à quelque distance se tenait Kiva, une cobza à la main ; son attitude à la fois gracieuse, et modeste frappa tout le monde.

— Soyez le bienvenu, Mikaël, dit la princesse en s'avançant. Vous avez fait un bon et heureux voyage, et vous revenez plus digne de vous-même encore que vous n'étiez parti. C'est bien.

Le prince salua Anika, avec la même nuance de respect que sa tante, puis il regarda Kiva, et

Kiva fit quelques pas vers lui, prit le bas de sa robe, la porta à ses lèvres, et se releva aussi charmante que quand elle dansait sa danse de houris.

Le prince devint rêveur à dater de ce moment. Pendant tout le repas, il ne répondit ni aux plaisanteries ni aux éloges. A la fin du souper, lorsqu'on apporta les pipes, lorsque Kiva entra dans son costume de bayadère, lorsqu'elle commença ses passes voluptueuses, enchanteresses, son regard ne la quitta plus. Il resta muet à la contempler, il ne l'applaudit point, il lui tendit machinalement la main quand elle vint la baiser après son dernier pas, et il suivit muet de l'œil cette charmante figure s'enfuyant à travers la fumée, comme une apparition au milieu d'un nuage. On quitta la table, on se sépara, il renvoya ses gens. Se promenant par la chambre, il se frappa le front en s'écriant :

— Oh ! maintenant, je le sens, je ne dois

plus lutter, il faut me l'avouer à moi-même, mon heure est venue ! J'ai trouvé celle que je cherchais, et celle que j'ai trouvée sera à moi. Il y a un monde entre nous, il y a les mille liens qui m'attachent et les mille préjugés qui la repoussent. Que m'importe ! Je vaincrai tout, je réussirai, car je le veux !

XII

COMMENCEMENT D'AMOUR.

Chacun aperçut la préoccupation du prince, mais personne n'en devina la raison, personne ne la soupçonna même, et le lendemain, lorsqu'il reparut avec son visage ordinaire, on pensa qu'il avait chassé le nuage. La princesse Roxandre ne voyait plus d'obstacle à son projet favori; elle ne doutait plus de l'amour de Mikaël pour Anika, puisque cet amour résistait aux

séductions de la comtesse. Anika elle-même nourrissait cette certitude et cette joie dans son cœur, et en abordant son fiancé le matin suivant, ses yeux lui témoignèrent sa reconnaissance. Roxandre gardait Kiva près d'elle. Elle lui faisait chanter les ballades nationales, réciter les légendes et raconter les beaux faits de l'ancienne histoire, que Zinka apprenait à sa fille, car nul ne savait mieux les chroniques de la Moldavie. Elle passait de la sorte à différentes époques quelques semaines au château, et cela depuis son enfance, ensuite elle reprenait sa vie nomade ; on ne s'expliquait pas la partialité étrange de la sévère Roxandre pour cet enfant d'une race proscrite. Anika ne la partageait point, elle lui parlait à peine; s'il lui fallait la supporter par ordre de sa tante et en sa présence, elle s'en dédommageait en éloignant d'elle, avec une sorte d'affectation, cette belle fille de la Bohême.

Le père Bazile quitta le château en même temps que les princes et y revint quelques jours avant. Lui aussi protégeait Kiva, lui aussi semblait lui garder un vif intérêt ; il unit longtemps ses efforts à ceux de la princesse afin de ramener leur protégée à l'existence de tout le monde, et d'en faire une chrétienne surtout ; elle refusa toujours et la mère plus énergiquement encore. Il fallait donc de bien puissants motifs pour que cette obstination ne lui ait pas attiré la disgrâce de ces deux augustes personnages et chacun s'en étonnait. Un troisième individu à Krantza portait également à la cigaine une véritable amitié : c'était Mitika, auquel elle passait toutes les fantaisies et qui ne pouvait se rassasier de l'entendre, de la voir, ainsi que son petit tambour à sonnettes.

Le lendemain de son retour, Mikaël resta toute la journée dans l'appartement de Roxandre, ou Kiva se tenait, près de la porte,

comme les esclaves aux harems turcs. Elle veillait attentive aux moindres gestes de ses maîtres, prête à les servir avec la promptitude de la pensée. Le prince l'avait déjà fait chanter et danser plusieur fois, quand la princesse Roxandre lui demanda si elle se rappelait la ballade d'Etienne-le-Grand.

— Si je sais la ballade d'Etienne-le-Grand, Madame !

Stefan, Stefan, Voivoda,
Ese ùn armat d'in Suciava ;
Bate tâtari, s'i Rus'i
Turci, Unguri, s'ilechi.

Ce qui peut se traduire ainsi :

Stefan, Stefan, Voïvoda
Sort tout armé de Suciava
Bat tatares et Polonais
Bat turcs, russes et hongrais.

Et elle la chanta tout entière ; son enthousiasme eut animé les plus froids. Elle célébra les conquêtes de ce prince, qui avant Alexandre-le-Bon et Bazile-le-Loup, fut l'honneur des souverains moldaves. Se levant sur la pointe de

ses petits pieds en finissant, elle jeta aux échos de cette immense salle le cri :

— Que Dieu garde la Romanie !

Mikaël se sentait électrisé.

— Oui, continua-t-il, oui, que Dieu garde la Romanie, que notre sang coule pour elle, que nous puissions la rendre libre et heureuse ! Oui, qu'il me soit donné d'achever cette œuvre, et que j'aie pour récompense, avec la couronne promise, l'amour d'une femme me conduisant à la victoire. Que je lui consacre ma vie, que je dépose à ses pieds ma gloire et mon triomphe, et que je sois aimé d'elle comme je saurai l'aimer moi-même, voilà ce que je veux, ce que je désire, ce que j'aurai, je le jure !

Roxandre le regarda avec un étonnement extrême ; Kiva, immobile, gardait son attitude de soumission, tremblante et émue, elle sentait que les yeux du prince ne la quittaient pas en parlant ainsi, et elle n'osait pas lever les

siens vers lui, dans la crainte de faire évanouir son bonheur.

— Aimez-vous donc Anika à ce point, dit enfin la princesse, à ce point qui fait mourir, parce qu'un pareil bonheur ne peut être de ce monde ?

Le prince se promenait par la chambre et ne semblait pas entendre.

— Kiva, dit-il tout-à-coup, pourquoi as-tu refusé la liberté que je t'ai offerte il y a longtemps?

— Parce que j'aime mieux être votre esclave que d'être libre, Monseigneur, parce que je suis née dans votre maison et que j'y dois mourir, parce que ma mère et la mère de ma mère ont servi la votre, parce que je vous appartiens enfin et que je veux vous appartenir.

Roxandre secoua la tête.

— Pauvre enfant, pensa-t-elle, que pourrait-elle faire de sa liberté !

Cette petite scène laissa une impression profonde dans la mémoire des trois personnes. Roxandre rappela Mikaël et lui parla de son voyage à Jassy, afin de changer la conversation, il n'en semblait pas moins distrait, et Kiva, gracieusement accroupie près de la porte, concentrait en elle-même son espoir. Bientôt elle se leva et sortit, pour monter sur la plate-forme de la grande tour. Elle dominait toute la contrée, et fixait ses regards sur cet admirable pays que les malheurs de la guerre menaçaient toujours.

Elle réfléchissait ainsi depuis longtemps, lorqu'elle s'entendit appeler et reconnut Mikaël.

—Kiva, dit-il, quelles sont tes pensées? pourquoi restes-tu seule, loin de la princesse qui te fait chercher?

— Je me rends de suite à ses ordres, répondit-elle embarrassée.

— Et moi je te le défends, tu n'as d'ordres

à recevoir que de moi seul. N'as-tu pas dit que tu étais mon esclave, que tu m'appartenais.

— Que Monseigneur daigne exprimer sa volonté.

— As-tu entendu les paroles que j'ai prononcées après la ballade d'Etienne-le-Grand ?

— Comment aurais-je pu ne pas les entendre, Monseigneur !

— Eh ! bien, ces paroles imprudentes peut-être, sais-tu à qui elles s'adressaient ?

— A votre noble fiancée sans doute, Monseigneur, à celle qui doit porter votre nom, qui doit partager votre avenir.

— Je disais, n'est-ce pas, que je voulais tout donner à une femme qui m'aimerait comme je l'aime ; je disais que pour elle seule je tenais à la gloire, à la puissance ; je disais que cette femme me guiderait, me suivrait dans ma pénible et brillante entreprise ; je disais que cette femme aurait la même force, le même courage que moi ; je disais que cette femme serait l'u-

nique maîtresse de mon cœur et de mon amour, et je dis maintenant : Kiva, veux-tu être cette femme ?

La Cigaine écoutait, l'œil en feu, la poitrine palpitante, elle attendait ce mot, ployée sous le faix de son rêve ; lorsqu'il fut prononcé elle le reçut comme un coup de poignard et répondit d'une voix presque inintelligible :

— Non, Monseigneur.

— Non ! répéta-t-il en pâlissant, non ! Kiva tu as dit non !

— J'ai dit non, Monseigneur, reprit-elle avec plus de fermeté.

— Et pourquoi as-tu dit cela ?

— J'ai dit cela parce que je ne puis vous aimer, Monseigneur.

— Tu ne peux pas m'aimer ! Et qui s'y oppose ; quels obstacles y a-t-il entre nous ? Est-ce parce que tu es esclave et que je suis prince ? Est-ce parce que le sang des bo-

hêmes coule dans tes veines? Qu'importe !

Kiva se redressa de toute sa hauteur, jeta sur Mikaël un regard d'une incroyable fierté, et répondit :

— Ce n'est pas pour cela, Monseigneur.

— Pour quelle raison donc alors ? En aimerais-tu un autre par hasard? Oh ! prends-y garde ! prends-y garde, Kiva, tu ne me connais pas encore !

— Je ne puis vous expliquer l'obstacle qui nous sépare, cela ne m'est pas possible, mais il y en a un immense, il y en a un que vous ne saurez jamais, oh ! non, jamais !

— Ecoute-moi, Kiva, et n'oublie pas ce que tu vas entendre. Nous sommes seuls ici, seuls en face de Dieu, en face de cette admirable nature, nous sommes loin du monde, dont les lois se mettent entre nous, eh bien ! je te le jure, je t'en donne ma parole de prince et de gentilhomme, si tu le veux il en sera ainsi toute notre vie, car je t'aime, Kiva, car je

saurai te faire et à moi aussi, une position si élevée que nul n'osera l'attaquer. Je saurai nous mettre si haut qu'il y aura, comme à présent, Dieu seul au-dessus de nous ; et à nos pieds, comme à présent, ce pays qui nous appartiendra, ces hommes que j'aurai soumis, ces lois du monde que j'aurai domptées. Il s'éveille en moi une force inconnue, celle de la passion, cette force vaincra tout, te vaincra toi-même, ou elle nous brisera. Jusqu'ici les femmes n'ont été pour moi qu'un instrument de plaisir, depuis hier je comprends ce que sera une maîtresse telle que toi, Kiva, je comprends qu'avec ton amour, par ton amour, il n'existe pas de but où je n'arrive, et que sans ce secours bien aimé, je ne suis rien, je ne puis rien.

— Monseigneur, Monseigneur, je me jette à vos pieds, je vous en conjure, éloignez ces idées funestes, ces idées qui nous perdront, qui perdront cette terre adorée à laquelle vous

voulez vous consacrer. Que suis-je moi? que puis-je être pour vous en face des graves intérêts qui vous occupent ? Un caprice, un jouet de quelques heures que vous jetterez au loin lorsqu'il ne sera plus nouveau ! Ecoutez la voix de votre patrie et faites taire une passion insensée. Soyez le généreux, le grand Mikaël, l'espoir de la Moldavie, et non pas l'amant d'une Cigaine, à qui cette tendresse d'un jour donnerait la mort peut-être.

— Tu me fais pitié, Kiva ! tu es aussi loin de mon cœur, de mon âme, que nous sommes encore loin du ciel. Un amour d'un jour ! mais ne t'ai-je pas dit que c'est mon premier amour, mais ne t'ai-je pas dit que c'est un amour immuable, parce que je ne puis aimer autrement, parce que ce trésor je le gardais enfoui jusqu'au moment où je pourrais le placer selon mes vœux? Tu crois donc que je ressemble aux autres, moi, tu crois que mes paroles sont légères et que mes sentiments n'ont pas de durée?

Tu ne sais pas que ma parole est inflexible comme l'honneur, et qu'en te disant : Je t'aime! c'est te dire : donne-moi ta vie, je m'en charge jusqu'à ton dernier jour.

— Hélas ! Monseigneur, je puis, je dois répondre ainsi que je l'ai déjà fait : cela est impossible.

— Tu ne m'aimes donc pas ?

— Si je vous aimais cet amour resterait caché à vos yeux, comme le secret de mon existence.

— Je parlerai à Zinka alors, elle m'apprendra la vérité, elle.

— Oh ! je vous en supplie, je vous en conjure, taisez-vous, qu'elle ignore cette folie. Ma mère ! ma pauvre mère !

— Mon Dieu ! mais cette résistance est atroce ! mais tu me feras commettre un crime, mais je te tuerai si tu me repousses ainsi.

— Tuez-moi, Monseigneur, je ne fuirai pas

devant la mort. Puissé-je mourir, car je suis bien malheureuse !

— *Impossible !...* tu ne sais pas qu'avec un pareil mot on me rend capable de tout !

— Permettez que je me retire, Monseigneur, la princesse m'appelle, m'avez-vous dit, et si l'on me trouvait ici, si quelqu'un soupçonnait ce qui vient de se passer..., oh ! que le ciel nous en préserve !

— Ne suis-je pas le maître, encore une fois ? et qui oserait me blâmer ?

— Votre fiancée, Monseigneur, la belle Anika, vous n'y songez donc pas en parlant ainsi.

— Tu me rendras fou, te dis-je, encore une fois, Kiva, je t'aime !

Un bruit léger la fit tressaillir, le prince se retourna, bouillant d'impatience et de colère, et découvrit Mitika qui, caché derrière l'escalier,

pouvait tout voir et tout entendre, Mikaël le prit brusquement par la main.

— Que veux-tu, Mitika? lui demanda-t-il, que fais-tu là? depuis combien de temps y es-tu?

— Je cherche Kiva, répondit l'enfant tout tremblant, ne me gronde pas, moi aussi je l'aime bien!

— Mitika! Mitika! tais-toi.

— Ne me regarde pas ainsi...., je ne le dirai plus.

— Ce n'est pas ici qu'il ne faut rien dire, c'est ailleurs, c'est à ta sœur, à ton père, à la princesse Roxandre.

— Je ne dirai rien, rien du tout.

— Oh! monseigneur, qu'avez-vous fait? murmura Kiva en se retirant.

— Cet enfant parlera, il est impossible qu'il

ne parle pas, et alors les ennuis, les difficultés! au moins si elle m'aimait, si j'étais sûr d'elle, je serais fort ; mais à la fois lutter contre tout! Eh bien ! je lutterai, et je finirai par vaincre : mon étoile et ma volonté sont là.

Mitika profita de la distraction de son cousin et s'échappa. Mikaël resté seul, se promena quelques instants sur la terrasse, cherchant un moyen d'arriver à son but, et cherchant surtout quel fantôme inattendu s'élevait entre lui et la bohémienne. Son imagination ardente, sa jeunesse, bruissaient à son cœur , et excitaient une passion longtemps contenue, par conséquent plus brûlante encore. Il donnait à Kiva tous les charmes qu'elle possédait , et même ceux qui lui manquaient; il en faisait l'idole de son âme, la souveraine de sa vie, et ne concevait plus l'existence sans son amour. Il redescendit lentement l'escalier et se dirigea vers son appartement. Le marquis l'attendait , pour la première fois la présence de cet ami

lui sembla importune. Le prince était du nombre de ces gens qui n'ont pas besoin d'épanchement, qui savent concentrer en eux une pensée, un bonheur, un chagrin sans les communiquer à personne. Il mûrissait un dessein des mois entiers, et, même l'être le plus dévoué, le plus assidu n'en prenait connaissance qu'à l'heure où il lui convenait de le lui apprendre.

Il causa aussi librement et aussi gaîment avec Louis que s'il n'eut pas été, l'instant d'auparavant, sous le coup de l'émotion la plus violente. Le marquis lui racontait les bévues et les fanfaronades de Champagne dont ils plaisantaient sans cesse depuis leur départ de France ; Mikaël les écouta cette fois comme les autres, et en le quittant, M. de Rongard riait encore de ses bons mots, de ses folles réponses. Il rencontra sur l'escalier Rosetti, pâle et défait, qui vint au-devant de lui et l'entraîna dans sa chambre.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous, mon cher Grégoire ? vous m'effrayez !

— Ce que j'ai ! répondit le poète en fermant la porte : Nous sommes perdus !

— Et pourquoi ? qu'arrive-t-il ?

— Ce qui pouvait arriver de plus terrible, le prince aime Kiva, et quand on aime Kiva on n'aime qu'elle, si on en est aimé, on ne vit plus si elle vous repousse.

— Vous vous effrayez beaucoup, ce me semble. D'abord êtes-vous sûr de cela ? Le prince ne m'en a rien appris et jusqu'ici j'ai connu tous ses caprices.

— Il ne s'agit plus d'un caprice, puisqu'il vous le cache. Je suis parfaitement certain de ce malheur, Mitika a tout entendu, dans sa naïveté il m'a répété jusqu'aux moindres paroles, incompréhensibles pour lui. Oh ! que faire ! que faire !

— Mon cher Rosetti, vous aimez Kiva, la jalousie vous égare, vous prêtez au prince vos

propres sentiments. En admettant qu'il ait une fantaisie, ce ne peut être rien de sérieux et il la sacrifiera bien vite aux grands intérêts qui le réclament.

— Oui, j'aime Kiva, oui, je suis jaloux, et je le sens plus que jamais maintenant, car elle aimera le prince aussi elle, et comment ne l'aimerait-elle pas? Elle l'aimera plus qu'elle n'a aimé encore, et cela doit être. Il réunit ce qui entraîne cette nature exaltée et romanesque. Elle se perdra, elle nous perdra tous.

— Voilà bien du bruit pour une Cigaine!

— Mais ne comprenez-vous pas, Louis, que la princesse Roxandre tient à nous seulement par sa nièce? Ne voyez-vous pas que le prince Constantin et son fils ne sont nullement disposés à céder la place, n'avez-vous pas entendu les nouvelles apportées de Valachie? Que deviendrons-nous, si tout le monde nous abandonne? Il faudra donc rester esclaves! Choisir entre Demètre Cantimir, qui ne songe qu'à lui, et

Brancovan, qui nous tiendra sous un sceptre de fer, changer de tyran et voilà tout. Subir toujours cette domination étrangère suivre toujours ces étendards mahométans nous guidant contre nos frères, oh ! plutôt la mort, plutôt l'exil, plutôt mille supplices.

— Plus je vous écoute et moins je vous comprends, Grégoire.

— C'est juste! vous ne connaissez ni les personnes, ni la position comme moi. Le prince va se trouver placé entre son amour et la nécessité d'épouser Anika, il ne l'épousera pas. La princesse Roxandre, le prince Théodore se retireront, nous serons réduits à nos propres forces, comprenez-vous maintenant ?

— C'est impossible, Mikaël ne jouera pas une Égyptienne en échange d'une couronne.

— Vous ne savez pas comment on aime Kiva, vous ! Elle seule peut encore nous venir en

aide, elle seule peut nous sauver, il faut que je lui parle.

— L'essentiel, je crois, serait d'imposer silence à Mitika. S'il instruit la princesse et son père, nous aurons plus de peine à arranger les choses.

— Il n'en fera rien, il a trop peur de son cousin, auquel il a juré d'être discret envers eux. Je n'étais pas dans la promesse, moi, voilà pourquoi il m'a tout dit, par une sorte de compromis entre ses craintes et sa conscience. Où rencontrer Kiva maintenant, elle doit partir et cela plutôt ce soir que demain, ou bien il ne sera plus temps.

Les deux jeunes gens se séparèrent, le marquis retourna chez Mikaël, qu'il trouva en conférence avec Michlesco.

— Vous arrivez à temps, Louis, pour rassurer Michlesco, il prétend que je suis amoureux et que cette passion va aventurer mon avenir, protestez-lui, vous, mon confident fidèle, que cela n'est pas vrai, venez à mon secours.

— Comment! et celui-là aussi! pensa Ronçard, Mitika ne perd pas de temps. Monsieur, répondit-il tout haut, ce que je puis assurer à votre respectable ami, c'est que je n'ai jamais rien su de cet amour.

— Et vous avez su tous les autres, par conséquent, s'il existait, vous le connaîtriez aussi. Laissons cette folie, cette chimère, elle ne vaut pas la peine de nous occuper une minute, nous avons autre chose à penser.

Il régnait tant de liberté d'esprit, une franchise si apparente dans les paroles et dans les manières du prince, que ses deux auditeurs se demandèrent si, en effet, on ne les avait pas trompés. Mitika pouvait mal interpréter quelques mots de galanterie sans conséquence, et tels qu'un jeune homme en adresse à une belle fille. Pourquoi Mikaël se cacherait-il ainsi de ses serviteurs? Pourquoi n'avouerait-il pas un espoir frivole, auquel il semblait si facile de renoncer en face de sa destinée glorieuse?

Michlesco, lui-même, si clairvoyant d'ordinaire, s'y trompa comme Ronçard.

Pendant ce temps, Grégoire cherchait Kiva inutilement dans tout le château ; il la découvrit enfin sur cette même plate-forme, où Mikaël lui déclara son amour. Immobile, à la même place, appuyée sur le parapet, le regard vaguement fixé au ciel, des larmes couvraient ses joues, elle ne s'en apercevait pas : elle se rappelait et elle regrettait!

—Kiva, dit le jeune homme, en lui touchant légèrement le bras.

Elle tressaillit et essuya ses yeux.

— Que me voulez-vous, seigneur ?

— Kiva, il faut que tu m'écoutes. Il le faut au nom de l'amitié que tu m'as promise, il le faut au nom de ce pays que tu chéris et pour lequel tu as tant fait déjà.

— Je vous écoute et je suis prête à obéir.

— Kiva, Kiva, et il lui prit les mains, Kiva, tu l'aimes, n'est-ce pas? Il t'aime, il te l'a dit,

et tu n'as pas su lui résister ; ce que ni mes prières, ni mes douleurs n'ont pu obtenir de toi, tu le lui as donné, ton cœur lui appartient. Tu peux tout m'avouer, ne suis-je pas *votre* ami?

Kiva devint tremblante et murmura :

— Qui vous a appris, Grégoire?...

— Cela est vrai, cela est vrai, Kiva ; eh bien ! si tu quittes le château sur-le-champ, va te cacher dans une de ces retraites inaccessibles, connues des seuls membres de ta tribu ; va, si tu ne veux briser l'avenir de celui que tu aimes, si tu veux rester digne du choix qu'il a fait de toi.

— Vous vous trompez, Rosetti, répliqua-t-elle avec mélancolie, je ne suis que l'esclave du prince Mikaël. Sa Seigneurie a jeté les yeux sur moi, à la vérité, mais j'ai refusé de l'entendre, ne craignez rien.

— Dois-je te croire, Kiva ?

— Vous ai-je jamais menti, Grégoire ?

— Non, je te crois et je te remercie, oh ! je te remercierais à genoux, chère Kiva. Comment tu as eu le courage de repousser le prince, tu ne l'aimes pas !

— Puis-je aimer à présent, Grégoire ? Ne le savez-vous pas vous-même ?

— Je sais que tu n'as pas voulu m'aimer, moi, mais lui ! Et tu consentiras donc à partir ?

— J'y étais déjà résolue, j'attends la nuit.

— Prends garde ! Il te surveillera, car si tu ne l'aimes pas, il t'aime ! il ne t'en aime peut-être que davantage.

— Il vous l'a dit ? interrompit-elle vivement.

— Il ne l'a dit à personne, mais nous le savons.

— Ah ! fit-elle avec tristesse. Soyez tranquille, dans deux heures je serai loin d'ici et je n'y reviendrai plus !

En achevant ces mots, elle descendit l'escalier avec la rapidité d'une flèche et disparut aux yeux de Rosetti.

XIII

COMBATS DU CŒUR.

Pendant ces différents entretiens, le père Bazile et Roxandre restèrent longtemps enfermés. Ils cherchaient souvent des conversations de ce genre et on remarquait qu'en quittant la princesse le moine paraissait plus sombre encore. Tous les deux avaient beaucoup souffert dans leur jeunesse. Ils s'étaient certainement confiés leurs chagrins. Ceux de la princesse tout le monde les connaissait, ceux du

prêtre restaient ignorés en partie. Hors sa passion malheureuse pour Marie, passion certainement éteinte depuis longues années, tout semblait lui réussir dans la vie et cependant sa mélancolie durait toujours. Ce soir-là il entra le premier dans la grande salle à l'heure du souper et y attendit les convives.

Ils se réunirent enfin, mais une sorte de gêne s'introduisit au milieu d'eux. Le prince seul conservait sa liberté d'esprit. Il causait même avec un enjouement plus marqué que d'habitude; il s'occupa davantage d'Anika et excita tous les hommes à goûter d'excellent vin de Samos, dont il but largement aussi. Grégoire restait abymé dans sa rêverie, malgré ses efforts et ceux de Ronçard, qui lui dit enfin à l'oreille :

— Que voulez-vous à présent, Grégoire? Elle est partie et bien partie, nous l'avons vu monter à cheval, nous l'avons vu s'éloigner dans la direction des montagnes, cette singu-

lière fille, courant ainsi seule la nuit, sans craindre les loups, ni les ours. Je ne dis rien des voleurs, ils la connaissent.

— Oui, elle est partie, mais elle pleurait malgré elle, je m'en suis aperçu. Elle l'aime, mon ami, et vous ne savez point encore ce qu'il fera quand il apprendra sa fuite.

—Il se consolera, parbleu! Vous oubliez toujours que le prince a été élevé en France, où l'on ne prend pas des fantaisies de ce genre aussi gravement qu'ici. Depuis le temps d'Amadis c'est passé de mode.

Gregoire secoua la tête.

— Nous verrons! nous verrons!

Les pipes commençaient à circuler autour de la table. Tout en essayant la sienne, Mikaël regardait la porte, Kiva venait d'ordinaire danser et chanter à cette heure, afin de réjouir les convives. Elle ne paraissait point.

— Où donc est Kiva? demanda enfin la princesse.

— Personne ne l'a aperçue, Madame, répondit le vataf, depuis le moment où elle a quitté de la chambre de Votre Seigneurie.

— Cela est étrange. Qu'on la cherche encore et qu'on lui ordonne de se rendre ici.

Les domestiques obéirent, et rentrèrent seuls quelques instants après.

— Eh bien ! dit Roxandre.

— Eh bien! Madame, Kiva est sortie du château avant le coucher du soleil. Elle a pris Doquie et est descendue dans la vallée, à ce que prétendent les cosaques.

— Elle reviendra peut-être ce soir. Il faut veiller et lui faire ouvrir les portes, si elle le demande.

A l'annonce du départ de la bohémienne, Mikaël fit un mouvement presque imperceptible, qu'il réprima aussitôt, et qui n'échappa pourtant pas à ceux qui l'observaient. Il ne prononça pas une parole, mais il devint pâle et envoya de la fumée avec une persistance

éloignée de ses habitudes. Le souper s'acheva sans autre évènement et il ne fut plus question de Kiva. Au moment de rentrer chez elle, Roxandre demanda encore si on n'avait point de ses nouvelles.

— Non, Madame, répliqua le vataf, et ce qui nous étonne davantage, c'est qu'elle n'a rien laissé dans la chambre, ordinairement elle ne s'en va point ainsi sans prévenir.

— Est-il venu quelques Cigains au château aujourd'hui? dit le père Bazile.

— Non, Seigneur. Hier la vieille Zinka a salué sa seigneurie le prince Mikaël, mais elle n'est pas restée longtemps et elle n'a même pas vu sa fille.

Le prince et les autres jeunes gens entendirent cette réponse sans faire aucune observation et l'on se sépara. Le marquis allait retourner à sa chambre, le prince lui fit signe de le suivre et lorsqu'ils furent dans son ap-

partement il renvoya ses gens. On les laissa seuls : le prince se promena longtemps sans rien dire, au grand étonnement de Louis, se rappelant les craintes de Grégoire et commençant à les partager. Mikaël s'arrêta tout-à-coup devant lui et il lui tendit la main.

—Je compte sur vous, Louis, dit-il, j'y compte à la vie et à la mort.

— Et vous savez que vous pouvez le faire, mon prince.

— Je compte sur votre attachement, sur votre courage, sur votre discrétion, je compte sur vous comme sur moi, je vous le répète, et je vous prie aussi de me répéter que j'ai raison d'y compter.

— En toute circonstance : je vous le répète très volontiers.

— Eh bien ! si je vous demande de me suivre tout à l'heure, sans savoir où je vous conduis, si je vous prie de vous armer, de vous dégui-

ser, de vous préparer à une entreprise aventureuse, et d'en garder à jamais le secret, vous ne me refuserez pas?

— Je suis prêt, quand il vous plaira, sans questions et sans observations.

— J'en étais sûr, mon ami, et j'ai formé mon plan en conséquence. Me répondrez-vous de Champagne?

— Comme de moi-même.

— C'est bien. Dans deux heures, mon cher Marquis, nous sortirons du château, vous, moi, Georges, Elie et Champagne. Nous prendrons l'habit des paysans moldaves et nous resterons peut-être absents quelques jours.

— Pardon, mon prince, ne croyez pas que je manque déjà à ma promesse, mais pourquoi ne pas emmener aussi Rosetti, il pourrait vous être utile. Il connaît mieux que moi et le pays et les gens auxquels vous aurez affaire, il est plus au fait de vos projets politiques...

— Il ne s'agit point ici de politique et nul autre que vous, entendez-vous, Ronçard? Nul autre que vous ne doit savoir où nous nous rendons ce que nous verrons et pourquoi nous sommes sortis.

— Cela suffit, Monsieur. Où trouverons-nous des déguisements?

— Georges nous en procurera. Rien de plus simple, il aura mille prétextes, et nous, nous aurons celui de la conspiration, avec lequel nous couvrirons tout. Nous allons épier Brancovan, sur notre frontière, nous allons nous faire des partisans parmi les fiers montagnards, dans les couvents, que sais-je, moi! Tout ce qu'ils voudront croire.

— Oh! mon prince, mon prince! je me tais, je vous l'ai promis, mais peut-être mon amitié devrait-elle m'engager à parler.

— Louis, vous ne savez rien, sur quoi parleriez-vous? D'ailleurs mon parti est pris d'a-

vance et ma résolution ne changera pas, tout serait inutile.

— Marchons alors.

Georges entra. Le prince lui donna ses ordres, puis il ajouta :

— Il nous faut sortir du château sans être vus de personne. Nous irons à pied, nos chevaux nous feraient reconnaître et ils nous gêneraient d'ailleurs. Prends autant d'armes que nous pourrons en cacher, Dieu seul sait ce qui nous attend. Emporte aussi quelques provisions, et surtout du silence ! je n'ai pas besoin de te le recommander à toi, mais veille sur ton fils et sur Champagne.

L'Albanais s'inclina en silence et sortit; pour cette race soumise entendre c'est obéir. Il revint une demi-heure après, avec les costumes demandés par son maître, qu'il aida à les essayer, ainsi que le marquis, puis il appela le valet de chambre français. Celui-ci, à l'aspect des jeunes gens revêtus déjà de l'habit moldave,

ne put retenir un sourire. Il lui fut ordonné d'en endosser un pareil et de se préparer à sortir.

— Enfin ! pensa-t-il, nous quittons ce château, où je commence à m'ennuyer furieusement, nous nous cachons, ce sera peut-être drôle. Il s'agit sans doute d'une bonne fortune, et si les boyardes appartiennent aux grands seigneurs, il se trouvera apparemment quelque femme de chambre qui ne me dédaignera pas. Ici elles sont laides, excepté la Cigaine, qui m'impose plus que toutes les princesses ensemble.

Le prince écrivit un billet, et le remit à Georges.

— Tu vas le porter ce soir à la première femme de la princesse Roxandre, tu lui recommanderas de le donner à sa grandeur aussitôt qu'elle s'éveillera. Nous t'attendrons dans la cour. As-tu demandé la porte?

— Oui, monseigneur.

— C'est bien. En route et que Dieu nous protège!

Quelques instants après ils franchissaient le pont-levis, Georges s'étant fait reconnaître comme porteur des ordres du prince, à la tête de ses trois compagnons.

— Maintenant, Louis, dit Mikaël, savez-vous où nous allons?

— Où votre Altesse le désirera, mon prince.

— Où vous avez été vous-même, chez les Cigains, c'est donc à vous de nous guider.

— Je vous ferai observer, mon prince, que les Cigains ne sont plus où je les ai vus, à ce que m'a assuré Kiva, ils ont changé leur camp.

— N'importe, ils auront laissé quelque trace et nous les suivrons.

— Si monseigneur veut me permettre de parler, continua Georges, je puis lui apprendre où ils habitent maintenant, la vieille Zinka me l'a dit hier.

— Conduis-nous donc alors. Attention autour de nous !

Ils suivirent un étroit sentier qui s'enfonçait

tout-à-fait dans la montagne. La pente était rude et les passages difficiles, le marquis maudissait en lui-même la triste fantaisie qui le privait de son sommeil, le plaçait au milieu d'une semblable aventure.

— Et encore, comment finira-t-elle ? où tout cela nous mènera t-il ? Aux faveurs d'une bohémienne, fort compatissante, mais qui dans cette occasion a cru devoir se faire valoir un peu. J'espère qu'elle ne continuera pas ce rôle et que nous ne parcourrons pas ainsi les Carpathes à sa suite, ce serait par trop de cruauté.

Le prince, lui, ne touchait pas à la terre, porté sur les ailes de son imagination, d'une passion terrible, il cassait les branches qui gênaient sa marche, il avançait confiant et léger, dévorant les distances, aspirant l'air de sa large poitrine ; il se sentait fort, il se sentait puissant contre tout, il aimait ! il aimait comme on aime une fois, et quand cette fois est la pre-

mière elle acquiert une violence qu'on ne retrouve plus. Cet amour complet, cet amour où la jeunesse apporte toute sa fougue, toute sa poésie, toute sa confiance, cet amour soumet les caractères même les plus indomptables et les rend différents d'eux-mêmes. Il laisse sur la vie entière une trace ineffaçable, quoiqu'on fasse on ne lui échappe pas; dans la chaîne des souvenirs, il tient la première et la plus grande place. Géant prodigieux il grandit à mesure qu'il s'éloigne.

Les voyageurs marchèrent ainsi en silence jusqu'au jour. Alors ils arivèrent sur la cîme d'une des plus hautes montagnes, dominant le pays, ils aperçurent dans le lointain les tours du château et l'étendard des Cantimir.

— Il en est temps encore, mon prince, retournons, dit le marquis.

— En avant! s'écria Mikaël pour toute réponse.

Un admirable paysage les entourait. Plu-

sieurs crêtes superposées les unes sur les autres, formaient, en face d'eux, la masse imposante du *Pion,* le roi de la contrée. Les sapins, les melèzes et les autres arbres verts croissaient jusqu'à une certaine hauteur, après laquelle il ne restait plus que des bruyères. Une belle chute d'eau tombait à quelque distance et continuait en murmurant au fond de la vallée. Les vapeurs du matin montaient blanches et transparentes au milieu des arbres, et déjà les oiseaux commençaient leurs chants, pendant que les daims s'éveillaient dans la forêt et que les reptiles, glacés du vent de la nuit, se réchauffaient aux premiers rayons du soleil. Cette scène présentait un charme indéfinissable. Louis s'arrêta à la contempler et demanda au prince s'il ne trouvait pas à propos de prendre quelque nourriture. Mikaël y consentit. Ils s'assirent au pied d'un magnifique pin en face de ce sublime spectacle et déjeunèrent gaîment.

— Que vont-ils penser au château ? dit le prince. Je voudrais être là pour jouir de leur étonnement.

— Je crains qu'ils ne soient plus qu'étonnés, mon prince, la princesse Roxandre surtout et votre belle fiancée. Ah ! pouvez-vous être assez aveugle....

— Anika se consolera vite, marquis, chez ces natures faibles, les impressions ne durent pas. Quelle différence pour moi de rester libre, de devoir mon succès à moi seul, au dévouement de mes amis, et non au souvenir des ayeux de ma femme ! Comme j'en serai plus digne, comme j'en serai plus fier ! Mon cœur bat à cette seule pensée.

— Si nous réussissons certainement, mais nous ne réussirons pas. Nous ne pouvons conquérir la Dacie, vous, Grégoire et moi, il nous faut des auxiliaires et où les trouver ?

— Où ? parmi les braves montagnards haïssant l'esclavage, parmi notre généreuse jeu-

nesse ; elle suivra de préférence un jeune homme, animé comme elle de l'amour de la patrie; parmi la nation tout entière enfin, j'en suis sûr, elle ne restera pas sourde à mon appel.

— Je le désire vivement, mon prince, mais si elle n'y répond pas, vous aurez perdu un trône pour une chimère. Laquelle? je ne sais, reprit-il, quelle qu'elle soit, elle ne vaut pas ce que vous abandonnez.

Le prince ne répondit pas. Il se leva et interrogea Georges sur le chemin qui leur restait à suivre.

— Dans deux heures nous arriverons, monseigneur. Il faut maintenant descendre de l'autre côté. J'ai bien des fois chassé ici avec Son Altesse votre père.

— Allons donc, du courage, marquis. Je commence à croire que nous ne courrons aucun dangers et que nos armes deviendront inutiles. Nous ne devons rien craindre des Cigains, ils n'oseraient s'attaquer à moi, quant

aux voleurs, je ne sais pas trop ce qu'ils nous prendraient.

— Champagne a mis une de mes montres dans sa ceinture?

— Oui, monsieur le marquis, et aussi quelques objets de toilette. J'ignorais ce qui pouvait arriver, et combien nous resterions absents.

— Voilà ce qui s'appelle un valet de chambre, répliqua le prince en souriant. Dans toutes les principautés on n'en trouverait pas un pareil.

— Je le crois bien! pensa Champagne, très offensé de la comparaison.

Les voyageurs marchaient toujours. Georges les précédait de quelque pas, il aperçut enfin l'endroit désigné par Zinka aucune tente ne s'y faisait voir.

— Mon Dieu! s'écria-t-il, la sorcière m'aura trompé, ils ne sont pas là.

— Comment ! qu'est-ce que c'est ? répliqua vivement Mikaël en s'avançant.

Quelques débris de vêtements, des feux éteints, des ustensiles oubliés indiquaient cependant que les bohêmes avaient passé par là depuis peu et en étaient partis à la hâte.

— Ils y sont venus, mais ils se sont enfuis. Allons ! elle a tout prévu, murmura le prince.

XIV

LES PLUS BEAUX JOURS DE LA VIE.

— Que faire à présent, mon prince? demanda Louis, secrètement enchanté de cette démarche inutile.

— Chercher aux environs. Ils ne peuvent être loin.

— Et si nous nous trompons de route, nous errerons indéfiniment dans ces forêts, ce n'est pas une douce perspective.

— Qu'en penses-tu, Georges?

— En remontant sur la gauche nous atteindrons la montagne des ermites. Nous saurons certainement par eux de quel côté nous diriger.

— Allons donc vers les ermites.

— D'autant plus, continua Louis, que je ne serai pas fâché d'en voir un, ne fut-ce que pour la curiosité du fait. .

A mesure qu'ils avançaient le site devenait plus sauvage, une vraie thébaïde. Les rochers immenses interceptaient les rayons du soleil; de grands arbres, penchés sur les précipices, se baignaient dans les flots du torrent, qui bruissait au milieu des obstacles et formait une multitude de petites cascades. Champagne regardait attentivement, il croyait, à chaque détour du sentier, voir surgir une terrible figure de brigand, et il se préparait à défendre de tout son pouvoir sa vie et les bijoux de son maître.

— Arrivons-nous bientôt? demandait le prince impatient.

— Nous y voici, mon prince, voyez-vous ces grottes sur la montagne?

— Pauvres gens qui habitent là toute leur vie ! répondit le marquis.

— Que savons-nous s'ils ne se trouvent point heureux? on ne peut juger ce que l'on ne connait pas. Crois-tu qu'ils voudront nous instruire?

— Oh! certainement! mais si Monseigneur veut parler à la vieille Zinka, nous ne la rencontrerons peut-être point avec la tribu. Elle et Kiva la suivent rarement, elles ont leur demeure particulière.

— Et que ne le disais-tu, malheureux! tu nous as laissé faire tout ce chemin inutilement.

— Monseigneur a demandé le camp des Cigains et rien autre chose, il ne m'appartient pas d'interprêter ses volontés. Cependant que votre

Altesse se rassure, nous sommes dans la bonne route, à ce que je crois.

— Tu n'en es donc pas sûr ?

— Depuis plus de vingt ans j'ai quitté ce pays, Monseigneur le sait. Les montagnes m'étaient si familières que jusqu'ici j'ai pu me retrouver, mais quant à la demeure de Zinka je n'y suis allé qu'une seule fois, et la nuit encore, avec le père Basile, il y a bien longtemps de cela ! Je tâcherai pourtant d'y arriver, aidé par les ermites.

— Et qu'allait faire mon oncle chez Zinka, Georges?

— Kiva venait de naître, Sa seigneurie n'avait point pris les ordres alors : il faisait un orage terrible. Nous manquâmes vingt fois nous tuer. J'ignorais ce que le prince Basile voulait à la bohémienne, je n'entrai point dans sa maison. Il n'y resta pas longtemps lui-même et depuis lors il devint triste comme aujourd'hui.

— Ce pays est cousu de mystères, mon prince, cela guérit de la curiosité, on aurait trop à faire pour les connaître tous.

La montagne aride qu'ils côtoyaient prenait sa base sur un immense bloc de rochers, dans lesquels se remarquaient, de distance en distance, des espèces de cavernes, dont l'entrée, souvent fort petite, s'obstruait par des ronces et des plantes grimpantes.

— Si Monseigneur veut m'attendre ici, dit Georges, j'irai parler aux ermites, il est inutile qu'il se donne la peine de monter jusque chez eux.

— J'en aperçois justement un, s'écria Champagne, là au pied de cet arbre.

— Oui, oui, vous avez raison, je vais l'interroger.

— Ou plutôt fais-le venir ici, je l'interrogerai moi-même.

L'Albanais s'approcha du solitaire, celui-ci, accoutumé aux visites des pieux fidèles, lui

donna sa bénédiction. Georges s'inclina pour la recevoir, et le pria ensuite de descendre jusqu'auprès de ses compagnons, qui désiraient quelques renseignements. Tout autre qu'un homme de Dieu se fut refusé à le suivre, rien n'annonçait le rang du prince, mais le saint anachorète, ne faisait acception de personne, il descendit. Sa robe noire, sans ceinture, son bonnet, semblable à celui des popes, sa longue barbe blanche, tombant sur sa poitrine, tout en lui inspirait une vénération singulière. Le prince salua involontairement, et l'ermite traça dans l'air le signe de la Rédemption.

— Mon père, dit le prince, avez-vous rencontré une troupe de Cigains.

— Oui, ils se sont dirigés hier du côté du Mont Pion.

— Les connaissez-vous, ces Cigains?

— Sans doute, c'est la tribu du vieux Pe-

traki et de Zinka, la nourrice du prince Mikaël Cantimir.

— Et Zinka a-t-elle suivi sa tribu?

— Non, elle est allée avec son frère, avec Kiva, sa fille, et son fiancé, vers leur demeure, près de Doquie, à une assez grande distance du reste de la bande.

— Ah! dit le prince, en devenant pâle comme un linge, Kiva a un fiancé! savez-vous le chemin de cette maison?

— Je le sais, mais je ne l'indiquerai à personne.

— Et pourquoi cela?

— Parce que tous ceux qui en approchent n'en reviennent pas. Les Cigains les précipitent dans les abymes du Mont Pion et on ne les revoit jamais.

— J'y veux aller pourtant.

— Le ciel vous en préserve, mon fils!

— Mon père, je ne vous demande point de conseils, mais le chemin de la maison des bo-

hêmes, ou s'il le faut, je vous ordonne de me l'indiquer. Je suis le prince Mikaël Cantimir.

— J'obéirai à votre seigneurie, mon prince, répliqua le moine humblement, je suis prêt à vous conduire, d'autant plus volontiers, que vous, personnellement, vous n'avez rien à craindre.

— Et mon ami, et mes domestiques?

— Je ne répondrais pas d'eux comme de vous.

— Quoi! ma présence ne les défendrait pas? Les Cigains savent que je les exterminerais jusqu'au dernier pourtant, d'ailleurs ils en ont déjà épargné un pour l'amour de moi. Allons!

Le vieillard laissa de côté les grottes et commença à se rapprocher de la Bistritza, le cours d'eau le plus considérable de ces solitudes. Sur ses bords enchanteurs, les plantes alpines les plus rares, les mousses les plus

touffues, les arbustes les plus verts, les gazons les plus fleuris se montrent tour à tour, coupés par des rochers, par des cascatelles, on marche de merveilles en merveilles. Les voyageurs aperçurent de loin un vaste monastère, celui de Bistritza, fondé par le prince Alexandre-le-Bon et où se trouve son tombeau. D'autres couvents, non moins remarquables, s'élèvent aussi dans les gorges des montagnes.

— Nous allons tourner *Dialou-Doamnei* (la montagne de la princesse), je vous conduirai jusqu'à l'entrée de la vallée, et là vous n'aurez plus besoin de moi. Votre seigneurie ne peut pas se tromper, il n'y a pas d'autre maison à plusieurs milles de distances.

— Tu ne te plaindras pas, moine, d'avoir servi de guide à un Cantimir, et ton couvent t'en devra de la reconnaissance; mais il faut que ta bouche soit muette, et que personne n'apprenne par toi mon passage en ces lieux.

— Ce n'est pas à quatre-vingt-seize ans qu'on prononce des paroles imprudentes, mon prince.

— De quel monastère es-tu ?

— Du Hango, fondé par le hetman Georges, frère de Basile-le-Loup ; nous devons tout à cette noble famille, qui est presque la vôtre, mon prince.

— Oh ! je me souviens, ici se trouve la chapelle de l'ermite Sylvestre. Elle fut bâtie, je crois, tout entière avec un arbre colossal, dans lequel le saint homme demeura toute sa vie.

— Oui, monseigneur : la bienheureuse vierge Marie daigna lui apparaître et lui donna ordre d'abattre le frêne et d'en construire cette chapelle, aujourd'hui son tombeau.

— Votre couvent est fortifié, mon père ?

— Il a de hautes et larges murailles et nous comptons jusqu'à dix tours.

— Je m'en souviendrai, pensa Mikaël.

Un cri d'admiration échappa malgré lui à M. de Ronçard qui marchait un peu en avant; ils venaient de tourner la montagne et se trouvaient en face d'une vallée si belle, qu'elle eût fait l'objet du rêve d'un poète. La vue était bornée par des pics inaccessibles, couverts d'arbres de tous les feuillages et de toutes les nuances; deux ruisseaux, l'un impétueux et bouillonnant, l'autre coulant sur un lit de fleurs, se réunissaient à peu près vers le milieu, et formaient une sorte de petit lac, dominé par un rocher isolé d'une élévation prodigieuse, semblant une tour en ruine. Sur le sommet, quelques bouleaux balançaient leurs tiges flexibles et ses flancs garnis de lierres, de ronces et de crevasses, offraient une ascension impossible au voyageur le plus aventureux. Le torrent, bordé de sapins, dont l'ombre noire se reflétait sur les ondes et les rendait plus effrayantes encore, conduisait directement, dit le moine, à la demeure de Zinka, et il demanda

au prince la permission de ne pas aller plus loin.

— Ces mécréants se vengeraient ensuite sur nous, si votre visite ne leur est pas agréable, monseigneur, et pour ne pas troubler la paix de nos solitudes, nous cherchons à vivre en bonne intelligence avec eux. Vous n'exigerez pas davantage d'un pauvre vieillard, qui prie Dieu chaque jour de vous préserver de tous maux.

— Je me reconnais d'ailleurs, mon prince, reprit Georges, et je n'ai pas besoin de lui, dans quelques minutes nous serons arrivés.

— Retourne donc à ta grotte, moine, et n'oublie pas ce que je t'ai recommandé.

L'ermite s'inclina en faisant à plusieurs reprises le signe de la croix, et se hâta de reprendre le chemin de sa retraite, sans même regarder derrière lui.

— Je me suis abstenu jusqu'ici d'aucunes réflexions, mon prince, dit le marquis, aussitôt qu'ils se furent remis à marcher, mais à-pré-

sent je ne puis m'empêcher de vous interroger sur vos projets. Il y a du danger, vous venez de l'entendre, il faut donc prendre nos mesures.

— Mon projet est de voir Kiva, d'apprendre à Kiva qu'on ne se joue pas impunément de mon amour, d'écarter le fiancé de Kiva, et quant au danger il m'importe peu.

— Il m'importe à moi, mon prince, non pour moi, mais pour vous. Je réponds de votre personne à la Moldavie, dont vous êtes l'espérance, et, pardonnez-moi de vous le dire ainsi, vous ne vous exposerez pas inutilement, j'emploierais plutôt la violence afin de vous en empêcher.

— La violence avec moi, Louis, répliqua le prince en souriant, vous ne songez pas à ce que vous dites.

— Mon prince, nous sommes quatre, et...

— C'est-à-dire que vous êtes deux, Geor-

ges et Elie porteraient-ils jamais la main sur moi?

— Alors je vous supplie, mon prince, réfléchissez encore à ce que vous allez faire, au nom de notre amitié.

— Notre amitié peut beaucoup sur moi, mais rien, je ne vous le cache pas, devant mon amour et ma jalousie. Kiva m'a fui! Kiva est ici avec un fiancé, vous ne comprenez donc pas qu'il me faut la mort de cet homme?

— Et de quel droit le tueriez-vous, si elle l'aime?

— Du droit de mon amour, Louis, du plus puissant de tous. Oh! Kiva! Kiva!

— Mon prince voici la chaumière, interrompit respectueusement Georges, que dois-je faire?

— Vous allez rester ici tous les quatre, jusqu'à ce que je vous appelle, si vous courez quelque danger, appelez-moi à votre tour.

— Je ne puis accepter cela, mon prince, je vous suivrai.

— Louis, je vous donne ma parole que si j'ai besoin de vous, je vous le ferai savoir ; nous serons à quelques pas l'un de l'autre, mais n'avancez pas davantage.

Sans attendre de réponse, il se dirigea vers l'habitation exactement fermée et silencieuse comme si personne ne l'eût habitée. Ce petit bâtiment, d'assez jolie apparence, semblait plus curieux encore dans ces solitudes, si loin des villes et même des villages. Des espèces de fortifications très bien entretenues l'entouraient. On prétendait qu'il avait servi de retraite à une famille illustre, poursuivie lors des persécutions d'Alexandre IV. Zinka affectionnait beaucoup cet endroit, qui n'était alors presque que des ruines abandonnées ; la princesse Cantimir les fit relever, donna cette maison à Zinka comme récompense de son dévouement, et

celle-ci y trouvait un asile chaque fois que son humeur nomade l'éloignait du château de sa bienfaitrice. Depuis qu'elle en eut pris possession, nul n'y était entré. Les rares paysans fréquentant ces hauteurs pour y couper du bois ou y chercher des pierres, s'en éloignaient tremblant. Zinka et les siens abandonnaient quelquefois cet ermitage des mois entiers, ensuite ils s'y fixaient plus longtemps peut-être. Kiva lui donnait la préférence sur les nobles manoirs où on l'accueillait avec joie, surtout depuis un voyage qu'elle fit à Constantinople, accompagnée d'une bande de Cigains, musiciens et danseurs.

Mikaël resta quelques minutes en face de la chaumière, qu'il examinait. Il se décidait enfin à frapper à la porte, lorsqu'elle s'ouvrit tout-à-coup et Vasily se montra. Le déguisement du prince le rendait méconnaissable, mais ses formes athlétiques, le gourdin qu'il tenait à la main ne promettaient pas un adversaire facile à

renverser, aussi le Cigain resta-t-il prudemment sur la défensive. Il se contenta de lui demander, d'un ton bourru, quel motif l'amenait et pourquoi il regardait ainsi sa demeure.

— Je veux voir Kiva, répliqua le prince.

— Tu veux voir Kiva ?

A ces mots, le jeune homme ne calcula plus rien, et s'avança vers l'étranger le bras levé, prêt à défendre sa bien-aimée contre toutes les attaques et contre toutes les séductions.

— Ne me reconnais-tu pas, esclave ? dit tranquillement le prince. Avertis Kiva et ma nourrice que je suis ici, et introduis-moi sur-le-champ.

Vasily resta immobile devant Mikaël, mille sentiments divers se peignirent à la fois sur son visage, il ôta lentement son chapeau, indécis de ce qu'il devait faire.

— M'as-tu compris, Cigain ? répéta impa-

tiemment Mikaël, je vais m'annoncer moi-même.

Vasily courut vers la maison, et barra le passage à son seigneur, avec une intrépidité dont l'amour seul pouvait le rendre capable.

— Monseigneur, fussiez-vous le Voïvoda, fussiez-vous le sultan, vous n'entrerez pas: Kiva ne veut voir personne.

— Elle me verra, moi, pauvre fou, elle me verra de force, si ce n'est de gré ; ôte-toi, et livre-moi passage.

— Vous me tuerez plutôt !

— Eh bien ! je te tuerai.

Kiva parut alors derrière le bohême ; elle ne reconnut pas Mikaël, dont le chapeau cachait les traits.

— Quel est cet homme, Vasily? pourquoi cette querelle ?. que veut-il ?

— Cet homme, c'est moi, Kiva, et je veux, je dois te parler.

La jeune fille jeta un cri perçant, par un mouvement plus prompt que la pensée, elle écarta Vasily, et ouvrit ainsi le chemin à Mikaël.

— Vous le voulez, monseigneur, vous venez chercher votre esclave jusque dans sa retraite, il vous faut donc la perdre et vous perdre avec elle. Cette demeure vous appartient, vous en êtes le maître, comme de tout ce qui est à nous : entrez.

Mikaël ne se le fit pas répéter ; d'un geste, Kiva l'arrêta néanmoins.

— Monseigneur, dit-elle, vous allez connaître ce qu'aucun chrétien n'a connu, vous allez pénétrer dans un asile où aucun homme n'a pénétré, jurez-moi, sur votre foi de chrétien et de prince, de ne révéler à personne ce que vous aurez vu.

— Je le jure, Kiva !

— Suivez-moi donc alors.

Vasily, resté debout à la même place, les regardait saisi d'une inexprimable angoisse ; il joignit fortement ses mains, et s'écria :

— Elle l'introduit dans son sanctuaire ! le plomb a parlé juste, et mes pressentiments aussi. Est-ce que je ne me vengerai pas?

Le prince et Kiva parvinrent à une petite pièce sombre, tendue d'étoffe de soie et rembourrée partout de tapis, de manière à amortir tous les bruits : ils ne firent que la traverser. Elle l'introduisit ensuite dans une autre, au seuil de laquelle il resta ébloui. Les murs, couverts d'un magnifique brocart bleu, enrichi d'or, supportaient des miroirs, des cristaux, des candélabres turcs. Un charmant lustre de cuivre, suspendu au plafond par une écharpe de gaze d'argent, offrait le modèle des mille fantaisies orientales. Des peaux d'ours couvraient le sol, un divan pareil à la tenture, garni

de moëlleux coussins, régnait autour de la chambre ; des portières et d'épais rideaux de même étoffe, garantissaient des atteintes de l'air, et les fenêtres, à petits vitraux, luxe presque alors inconnu en Orient, laissaient pénétrer les rayons du soleil comme à travers un prisme. Les instruments de musique de Kiva, ses riches costumes étaient jetés sur le divan, dans le désordre d'une installation récente. On eût dit la retraite d'une odalisque favorite.

— Et qui t'a donné un semblable paradis? s'écria le jeune homme, chez lequel le premier sentiment éveillé fut toujours la jalousie.

— J'ai rapporté moi-même ces objets de Constantinople, répondit-elle ; ma mère, mon oncle et moi, nous avons tout fait ici par imitation de ces palais où tant de fois j'ai été danser, nous en sommes restés bien loin cependant. Si Monseigneur veut permettre à son esclave de le servir, ajouta-t-elle, je vais lui offrir des dulchess, et quelques fruits.

— Qu'ai-je besoin de cela, Kiva? c'est toi seule que je suis venu chercher. Tu es là, et tu vas m'expliquer le mystère dont tu t'entoures. Tu vas me dire pourquoi tu repousses ma passion, tu vas me nommer ce fiancé, qui te ravit à moi sans doute. Tu comprends bien qu'ici, à présent, il faut parler.

— Monseigneur, ayez pitié de moi!

— Pitié de toi, lorsque tu me fais souffrir mille tortures, pitié de toi lorsque tu refuses de m'aimer, oh! non, Kiva, il faut que tu parles, il le faut!

— Monseigneur, ne m'y forcez pas! Et elle éclatait en sanglots.

— Kiva, tu ne comprends pas mon amour. Tu ignores de quelle passion je suis enivré, tu ne sais pas que dans cette passion réside à présent ma destinée. Te posséder, entends-tu, être aimé de toi, voilà mon seul désir, le seul! L'ambition, la gloire, tout est loin devant le désir effrené qui me poursuit. Tu seras à

moi, ou nous mourrons tous les deux. C'est à toi de choisir.

— Oh ! Mikaël ! s'écria-t-elle, dans un inexprimable élan d'exaltation et de tendresse, oh ! Mikaël ! tue-moi, car je t'aime, et je ne puis être à toi.

— Tu m'aimes, Kiva, et tu ne peux être à moi, répéta-t-il en la prenant dans ses bras, sur lesquels elle se pliait comme une branche de saule. Qui donc viendra t'arracher d'ici ? qui donc aura cette puissance, puisque tu m'aimes ?

Mikaël était beau, en prononçant ces paroles, beau de cette beauté sans égale de la passion. Son œil lançait des éclairs, il regardait autour de lui, défiant le ciel et la terre de lui enlever cette femme tremblante, dont la tête se cachait sur son sein. Leurs deux cœurs battaient à l'unisson ; ce fut un de ces moments, bien rares dans la vie, où il règne une égalité parfaite entre les âmes, où l'une sent ce que

l'autre éprouve, où l'on n'a plus qu'une existence, où personne ne trompe, enfin !

— Je ne puis être à vous, Mikaël, reprit Kiva d'une voix brisée, parce que je suis à un autre, parce qu'une promesse me lie, parce que je vous aime trop, enfin, et que cet amour m'éclaire sur ce que je suis.

— Tu es à un autre, dis-tu ? Prends garde, Kiva, ne joue pas avec ma jalousie. Tu appartiens à un autre ! et quel autre ? le fiancé sans doute dont on m'a parlé.

— Non, monseigneur, non, ce fiancé c'est Vasily et, depuis bien longtemps, j'ai décidé que ce mariage ne s'accomplirait jamais.

— Un amant ! Son nom, il me faut son nom.

— Qu'importe son nom ! Voyez-vous, mon prince, je n'ai jamais réfléchi, depuis que je suis au monde, mais à présent je réfléchis mal-

gré moi, et je vous dois la vérité, quelque douloureux qu'il soit de vous la dire. Vous m'aimez, et cet amour qui fait l'orgueil et la joie de ma vie en fait aussi le tourment. Si cet amour n'est qu'un caprice, en m'y abandonnant je vous abandonne mon existence, si au contraire il est profond, alors, mon prince, je ne suis pas digne de lui. Ne m'interrompez pas, je n'aurais peut-être point le courage d'achever. Joyeuse bohémienne, j'ai cherché jusqu'ici le plaisir, je me suis laissée entraîner par l'occasion, par le hasard, par tout ce qui entraîne les femmes. J'ai aimé pourtant, j'ai aimé un homme qui m'a trompée et auquel j'apportais un sentiment vrai, je m'en suis guérie et depuis lors j'ai cru être aussi guérie de l'amour. J'ai pris de nouveaux liens par habitude, je les ai brisés par dégoût, car je sentais que je n'étais pas née pour cela. Vous êtes venu, et ma jeunesse s'est réveillée, et mon cœur a parlé de nouveau, et j'ai compris qu'il restait encore en

lui des cordes muettes jusqu'ici destinées à vibrer par vous. J'ai compris cet amour sublime, dévoué, que je rêvais, dont les légendes et les romances sont pleines. Un instant j'ai été fière de moi-même, fière d'avoir, au milieu de tant d'orages, conservé pur en moi ce foyer divin, qu'une étincelle devait animer; mais j'ai regardé votre passé et le mien, votre avenir et le mien, et j'ai senti qu'il ne pouvait exister rien de commun entre nous. J'ai dû fuir alors, malgré vos instances, malgré ma volonté, pour ne pas être forcée à cet humiliant aveu, pour ne pas perdre à vos yeux ce prisme dont vous m'aviez revêtue. Et pourtant, je le sais, bien d'autres vous parleront de la pauvre Kiva, ajouta-t-elle, avec mélancolie, bien d'autres vous répéteront ce que le monde a tant répété sur elle. Car elle est étrangement méconnue, car personne n'a voulu comprendre que si elle eût trouvé un cœur sincère, que si elle eût pu donner son âme à une âme sœur de la sienne, elle fût restée sans

reproche. Elle n'a jamais voulu qu'une chose ; aimer, être aimée, se dévouer jusqu'à la mort, vaine chimère sans doute! chimère brisée autant de fois que poursuivie, et maintenant elle entrevoit cette même chimère, vous la lui offrez encore, à présent c'est une réalité et il ne lui est pas permis de la saisir, car cette main souillée ne pressera pas votre noble main, car vous ne pouvez donner votre foi à celle qui a déjà entendu tant de serments. Laissez-moi donc à mon néant, laissez-moi être votre esclave, puisque je suis née votre esclave, et sachez seulement qu'ici, dans cet asile ignoré, un pauvre être vous adore, que vous pouvez disposer de lui en toute circonstance et qu'il ne reculera devant aucun sacrifice, devant aucun danger. Je vous aime, mon prince, comme on aime un Dieu, comme on m'a dit que la Madeleine aimait votre Christ, j'aime votre gloire plus que ma vie et votre bonheur plus que mon bonheur. Je veux me purifier de mes

souillures, je veux acheter par tout ce qui me reste de jours, l'inexprimable honneur d'avoir un instant attiré vos regards. Pour vous, mon prince, je veux qu'on dise : elle s'en est rendue digne ! Oh ! vous connaîtrez enfin Kiva, vous verrez ce qu'elle fût toujours restée si Dieu vous eût envoyé plus tôt vers elle, et vous ne lui refuserez pas un regret.

— Parle, parle encore, chère et adorable créature, parle, je t'entends comme j'entendrais un ange. Oh ! parle, car ta voix est un énivrement, un délire ! Indigne de moi, dis-tu ? toi si noble, si franche et si loyale, toi, qui avoue tes erreurs et qui appelle ton amour un repentir ! Oh ! sois bénie, sois absoute, par celui qui devient l'arbitre de ta destinée. Ta confiance ne sera pas trahie, Kiva, je t'aime d'une passion à laquelle la tienne peut croire, d'une passion éternelle, immuable, d'une passion capable de briser les obstacles et de te conserver malgré tout.

— Oh ! cela est-il possible !

— Oui, cela est possible, cela est vrai. Notre amour est un baptême de feu, il te purifie, il blanchit ton âme, il te rend ton innocence. Relève-toi orgueilleuse et sainte, jette loin de toi le passé, regarde en avant, appuye toi sur mon bras et ne crains rien, ce soutien ne te manquera jamais, et te défendra contre toutes les attaques. L'acceptes-tu, Kiva.

— A genoux, je vous remercie, monseigneur. La joie inonde mon âme, des larmes coulent de mes yeux, je ne sais comment remercier le hasard qui m'a enfin entendue. Oh! par quoi ai-je mérité tant de bonheur?

— Parce que tu t'es conservée noble et grande dans tes erreurs, parce que nul cœur n'est aussi généreux que le tien, parce que Dieu t'a créée pour moi et moi pour toi, ma bien aimée. Maintenant, réponds, Kiva, veux-tu

m'appartenir pour jamais ? Repousseras-tu encore cet homme qui se donne à toi corps et âme, présent et avenir ?

— Mikaël ! Mikaël !

— J'attends de toi le bonheur suprême, c'est le bonheur suprême que je viens t'offrir. Un mot, un seul mot !...

— Mikaël, croyez-vous à mon amour ?

— Ne me l'as-tu pas promis ?

— Eh bien ! au nom de cet amour, écoutez-moi encore. Vous ne renoncerez pas ainsi à votre fiancée, à la couronne qu'elle vous donnera et que vous devez perdre en la perdant.

— Fiancée, couronne, qu'est-ce que cela en face de ma passion ?

— C'est peu pour vous peut-être, c'est tout pour moi. Je ne veux pas vous coûter un sacrifice, je veux vous les faire tous.

— Tu es sublime, ma Kiva, tu me rendras fou d'amour.

— Il faut que vous soyez grand, que vous soyez heureux et je....

— Tais toi. Pour que je sois grand, pour que je sois heureux, tu seras à moi, bien à moi, à moi pour toute notre existence. Mon pays me devra sa régénération, sa force, sa prospérité. Je saurai conquérir moi-même, par mes seuls efforts, par mon courage, cette couronne que je tiendrais d'une autre, c'est donc toi qui me la donneras. Bon génie, tu me conduiras à la victoire, je ferai tout pour toi, et pour cette Moldavie si belle et si chère. Ma vie se partagera entre elle et toi, toi mon bonheur, elle ma gloire! Est-ce que ton cœur ne bat pas à cette pensée? Est-ce que tu refuseras ce rôle envié de toutes les femmes et qui pour une femme comme toi doit être plus précieux encore? Kiva, ma Kiva, réponds-moi!

— Mikaël ! je me meurs, je succomberai à ces combats.

— Et pourquoi combattre, Kiva ? pourquoi ne pas te laisser aller au penchant qui t'entraîne, au paradis qui te tend les bras ? pourquoi refuser ce que tu désires ?

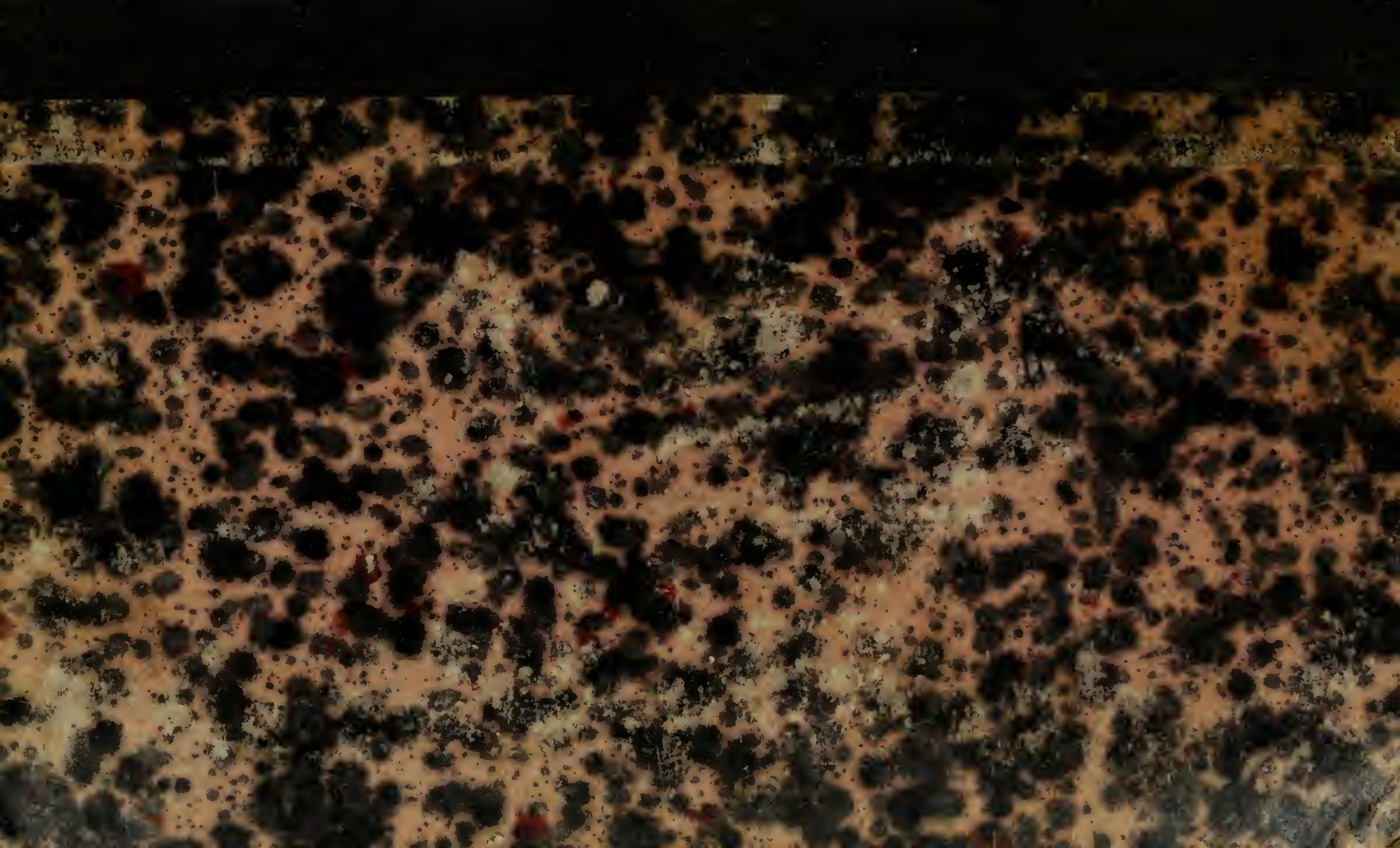
— Eh ! bien ! vous le voulez, Mikaël, je cède, je cède car il est au-dessus des forces d'une pauvre créature de résister davantage, mais je te le dis ici comme je te le dirai plus tard ; le jour où Kiva deviendra un obstacle à cette gloire, à ce bonheur que tu lui demandes aujourd'hui, Kiva se retirera. Tu n'auras pas besoin de le lui montrer, elle le saura avant toi. Kiva t'aime pour toi seul, mon Mikaël, Kiva voudrait mettre dans ses actions le dévouement dont son cœur est plein, Kiva sera heureuse de mourir pour toi lorsque sa mort te vaudra mieux que sa vie, à présent

tu me connais, tu me veux telle que je suis, tu es mon maître, Mikaël, et je n'ai plus qu'à t'obéir.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

CHAP. I. La Moldavie actuelle. 1
II. France et Moldavie. 71
III. Le prince Jean de Courtenay. 111
IV. L'anniversaire. 157
V. Coup-d'œil en arrière 179
VI. La nourrice 197
VII. Les Cigains. 209
VIII. Toujours les Cigains. 227
IX. Anika et Roxandre. 235
X. Jassy. 245
XI. Retour au château 263
XII. Commencement d'amour 271
XIII. Combats du cœur. 297
XIV. Les plus beaux jours de la vie. 299

Sceaux. — Imprimerie de E. Dépée.